



HAL
open science

Vers une écologie urbaine. Apports comparés de l'écologie de Arne Næss et de Félix Guattari

Dominique Sellier

► To cite this version:

Dominique Sellier. Vers une écologie urbaine. Apports comparés de l'écologie de Arne Næss et de Félix Guattari. Philosophie. 2020. <dumas-02971851>

HAL Id: dumas-02971851

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02971851v1>

Submitted on 19 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**Université de Reims Champagne-Ardenne, UFR Lettres et Sciences Humaines, Département de
Philosophie**

VERS UNE ÉCOSOPHIE URBAINE

APPORTS COMPARÉS DE L'ÉCOSOPHIE DE ARNE NÆSS ET DE FELIX GUATTARI

**Mémoire présenté par M. Dominique Sellier pour l'obtention du Master de philosophie
Sous la direction de M. Saverio Ansaldi, Maître de Conférences HDR en philosophie, Reims**

Reims, septembre, 2020.

Remerciements

Merci à Erik pour son soutien sans faille

Merci à Emmanuelle et à Xavier pour leurs commentaires

Merci à Saverio Ansaldi pour son accompagnement, et ses chaleureux encouragements

Résumé

Vers une écosophie urbaine : apports comparés de l'écosophie de Arne Næss et de Felix Guattari

Mots-clefs : écosophie, écologie, ville, urbanisme, Næss, Guattari

Plus de la moitié de la population mondiale vit dans des aires urbaines, et cette croissance va se poursuivre pour atteindre 70 % d'ici 2050. Les villes ou mégalo-poles concentrent les richesses et génèrent 80 % du PIB (produit intérieur brut) mondial. Elles sont également à l'origine de plus de 70 % des émissions de gaz à effet de serre et consomment 80 % de l'énergie mondiale. Au regard des enjeux climatiques, de perte de biodiversité et de la récente crise sanitaire mondiale, les villes, de par leur concentration de résidents et de leur mode de vie, apparaissent comme fragiles et défaillantes. Avec un rapport distancié à la nature, elles cumulent des risques plus élevés et une qualité de vie moindre par rapport à un idéal représenté par la campagne. Pour contrer ce constat caricatural, il convient d'essayer de convier une approche philosophique qui puisse interroger notre mode de relation à la terre, et au monde vivant, c'est-à-dire une écosophie.

L'écosophie est étymologiquement de par la racine grecque, la sagesse (*Sophia*) de la maison (*Oikos*) ou une forme d'éthique d'habiter la terre. Le philosophe norvégien Arne Næss, la définit en 1972 comme une « synthèse philosophique (système) qui observe la diversité de la nature comme une, perçoit les humains comme fragments de la nature et qui élargit les normes de la justice naturelle pour les appliquer à toute la nature ». Le psychiatre et philosophe Félix Guattari, compère de Gilles Deleuze, va reprendre en 1989 cette même notion, sans se référer à Næss. Pour Guattari, l'écosophie est « l'articulation éthico-politique entre les trois registres écologiques, celui de l'environnement, celui des rapports sociaux, et celui de la subjectivité humaine ».

Appliqué au champ urbain, l'écosophie permet de réconcilier deux champs d'études philosophiques qui sont restés disjoints, celui autour de l'écologie et de l'environnement, avec celui de la ville. L'écosophie urbaine est à la fois un cadre de pensée théorique mais aussi une philosophie de l'action ancrée dans la « praxis ». Ainsi réfléchir au phénomène urbain, à travers le regard écosophique de Næss et de Guattari, permet de renouveler notre regard sur la ville et ses défis actuels. Cette approche procède de plusieurs dimensions complémentaires :

Généalogie

Chez Næss, la filiation avec Spinoza est très présente notamment, avec la reconnaissance de la puissance de la nature créatrice (*natura naturans*). Guattari lui, prend plutôt référence dans les travaux de Gregory Bateson avec son écologie de l'esprit (« steps to ecology of mind ») de 1972. Les deux accordent une place importante à l'ontologie, la réflexion sur l'être en tant qu'être, chez Næss associée à la Gestalt, c'est-à-dire dans une réalité déjà composée et agencée suivant des formes et donc à une perception du monde. Chez Guattari, l'ontologie, déclinée de façon plurielle, sans imposer une vision du monde, s'intéresse plus à l'être de la relation, ou en devenir.

Dualisme

L'écosophie tente de dépasser les dualismes classiques, nature contre culture, inhérents à l'héritage moderniste. Dans le champs urbain, l'opposition classique ville/campagne est constitutive du discours et semble même avoir été ravivée à l'aune de la récente crise sanitaire où les villes auraient mis à jour leur déficience par rapport à une campagne idéalisée. Ce dépassement du dualisme ne suppose pas nécessairement d'instaurer la Nature comme instance supérieure dans un monisme ou holisme car avec les anthropologues nous avons pu constater l'effacement de la césure nature/culture, pour aboutir dorénavant par analogie à la notion de territoire ou de biorégion urbaine qui s'affranchit du clivage artificiel ville versus campagne.

Catastrophisme

Les thèses de la collapsologie ou de l'effondrement, actuellement si populaires, le sont également dans le champ urbain où des ouvrages récents parlent de « métropoles barbares » ou de « désastres urbains, les villes meurent aussi ». Ceci n'impose pas nécessairement de céder à une sorte de fatalisme mais au contraire à imaginer et à façonner à l'aune de l'écologie, un futur radicalement différent, et désiré aussi en ville.

Politique

L'écologie prétend refonder l'écologie politique traditionnelle, et elle interroge aussi la façon de travailler ensemble les conditions concrètes de l'habiter. L'écologie comporte une capacité de régénération des milieux habités et de la ville, avec une portée politique liée à une puissance de transformation des espaces urbains existants.

Réalisation de soi

L'écologie pose également la question existentielle d'être au monde, de l'habiter, au sens heideggerien, que ce soit dans sa composante d'accomplissement personnel ou de réalisation de soi selon Næss, ou dans les processus de production de subjectivités pour Guattari.

Ethique et esthétique

La dimension sensible, ou éthico-esthétique de l'écologie constitue en soi un changement de paradigme souhaité par Guattari, et révèle les potentialités d'une approche à la fois éthique, et créative du milieu urbain. Si l'écologie est une éthique de la Terre, avec comme impératif absolu de préserver un futur habitable pour l'humanité, alors l'écologie urbaine visera à préserver les conditions d'habitabilité en ville.

Par rapport aux modèles courants de la ville sensible, ville résiliente, frugale, durable, en transition, ou encore intelligente (smart city), la visée écologique est de proposer un décentrement ou une approche globale. Elle suggère plus un métarécit qui puisse définir un cadre de pensée ou de questionnement. Métarécit également avec une proposition narrative qui réenchante le discours sur la ville et rassure le bien-fondé de nos destinées urbaines, voire le désir de ville, tout en dissipant l'alternative fictive d'une campagne idéalisée avec une nature intacte.

Une hypothèse est ainsi proposée de ce que pourrait recouvrir une écologie urbaine. Celle-ci pourrait s'articuler autour de quatre notions ou valeurs :

- Alliance : de l'homme avec la terre et la biosphère pour une ville organique
- Reliance : collaboration mutuelle et interdépendances entre les citoyens, et dans les biorégions urbaines
- Résonance : ou la ville comme vecteur d'épanouissement individuel et de créativité collective
- Bienveillance : comme une éthique urbaine de la solidarité, de l'accueil et de respect de la singularité du lieu.

L'écologie urbaine permet de réconcilier une philosophie moderniste de la liberté, d'émancipation individuelle et collective en ville, avec une philosophie émergente du respect du vivant.

Abstract

Towards an urban ecosophy: comparative contributions of the ecosophy from Arne Næss and from Felix Guattari

Keywords: ecosophy, ecology, city, urban planning, Næss, Guattari

More than half of the world's population lives in urban areas, a percentage which will reach 70% by 2050. Cities and mega-cities concentrate wealth, generating 80% of global GDP (gross domestic product). They are also the source of more than 70% of greenhouse gas emissions and consume 80% of the world's energy. With regard to climate issues and the recent global health crisis, cities, due to their concentration of residents and their way of life, appear to be vulnerable and failing. With a distanced relationship with nature, they accumulate higher risks and a lower quality of life compared to an ideal represented by the countryside. To counter this caricature, it is crucial to conceive a philosophical approach which questions our relation to the earth and to the living world, that is to say an ecosophy.

Ecosophy traces its etymological roots to the ancient Greek wisdom (sophia) of the household (oïkos), and can be understood as a form of ethics to inhabit the earth. The Norwegian philosopher Arne Næss, defined it in 1972 as a "philosophical world-view (system) which observes the diversity of nature as one, perceives humans as fragments of nature and which broadens the norms of natural justice to apply them to all nature ". The psychiatrist and philosopher Félix Guattari, friend of Gilles Deleuze, takes up this same notion in 1989 without referring to Næss. For Guattari, ecosophy is "the ethical-political articulation between the three ecological registers: the environment, social relations and human subjectivity".

Applied to the urban field, ecosophy makes it possible to reconcile two areas of philosophy which have remained separate; environmental and ecological philosophy on the one hand, and that which examines the city on the other. Urban ecosophy is both a framework for theoretical thought, but also a philosophy of action rooted in praxis. Reflecting on the urban phenomenon through the ecosophical gaze of Næss and Guattari allows us to renew our view on the city and its current challenges. This approach stems from several complementary dimensions:

Genealogy

In Næss, the influence of Spinoza is particularly present, with the recognition of the power of the creative nature (*natura naturans*). Guattari instead refers to the work of Gregory Bateson and his steps to an ecology of mind from 1972. Both accord an important place to ontology, the reflection on being as being. In Næss this is associated with the Gestalt, that is to say in a reality already composed and arranged according to forms and therefore with a perception of the world. Guattari, ontology, declined in a plural way without imposing a vision of the world, is more interested in the being of the relation, or in its becoming.

Dualism

Ecosophy tries to overcome the classic dualisms often present in the modernist current, such as pitting nature against culture. In the urban field, the classic opposition between town and countryside is constitutive of the discourse. It even seems to have been revived in the light of the recent health crisis, where cities have revealed their deficiencies in relation to an idealized countryside. Going beyond dualism in such a way does not necessarily suppose to establish Nature as a higher instance in a monism or holism. Indeed, anthropologists have exposed to us the erasure of the nature / culture distinction, ending up as a result with an analogous notion of territory or of an urban bioregion which breaks free from the artificial divide city versus countryside.

Catastrophism

The theses of collapsology or downfall, currently in vogue, are also present in the urban field where recent works speak of "barbaric metropolises" or "urban disasters, cities also die". This does not necessarily mean giving in to a kind of fatalism, but rather to imagine and shape a radically different view for the city with a more desired future in the light of ecosophy.

Politics

Ecosophy claims to re-found traditional political ecology, whilst also questioning the way of working together on the concrete conditions of inhabiting it. Ecosophy includes a capacity to regenerate inhabited environments and the city, with a political scope linked to a power to transform existing urban spaces.

Self-realization

Ecosophy also poses the existential question of being in the world, of inhabiting it in the Heideggerian sense, whether in its component of personal fulfilment or of self-realization according to Næss, or in the processes of production of subjectivities for Guattari.

Ethics and aesthetics

The sensitive, or ethic-aesthetic dimension of ecosophy in itself constitutes a change of paradigm desired by Guattari and reveals the potentialities of an approach that is both ethical and creative in the urban environment. If ecosophy is an ethic of the earth, with the absolute imperative of preserving a habitable future for humanity, then urban ecosophy will aim to preserve the conditions of habitability in the city.

Compared to some current urban models such as the sensitive city, the resilient city, the frugal, sustainable, transition, or even smart city, the ecosophical aim is to offer a moving off-centre or a global approach. It suggests more of a meta-narrative that can define a framework of thought or questioning. A meta-narrative which also gives a narrative proposal to reinvigorate the discourse on the city and reassures the validity of our urban destinies, even the desire for the city, while dissipating the fictitious alternative of an idealized countryside with an intact nature.

A hypothesis is thus proposed of what an urban ecosophy could cover. This could be articulated around four concepts or values:

- alliance, of man with the earth and the biosphere for an organic city
- reliance, mutual collaboration and interdependences between city dwellers, and in urban bioregions
- resonance or the city as a vector of individual development and collective creativity
- benevolence, as an urban ethic of solidarity, hospitality and respect for the singularity of the place

Urban ecosophy makes it possible to reconcile a modernist philosophy of freedom, individual and collective emancipation in the city, with an emerging philosophy of respect for the living.

Introduction

A la fin du XXe siècle, avec l'apparition de crises environnementales globales, la notion « d'écophilosophie » a été invoquée pour considérer la relation de l'homme à la nature et sa représentation du monde. Arne Næss, philosophe norvégien, a parlé dès 1973 d'écophilosophie comme « synthèse philosophique (système) qui observe la diversité de la nature comme un, perçoit les humains comme fragments de la nature et qui élargit les normes de la justice naturelle pour les appliquer à toute la nature ». Puis Félix Guattari, psychanalyste et philosophe français a repris ce terme, sans faire explicitement référence à son prédécesseur, et dans une acception différente. Il nomme écophilosophie « l'articulation éthico-politique entre les trois registres écologiques, celui de l'environnement, celui des rapports sociaux, et celui de la subjectivité humaine ».

Depuis le début du XXI e siècle, les défis environnementaux et climatiques se sont exacerbés au point de mettre en péril les conditions de vie humaine et l'habitabilité sur la terre. Les villes ou mégapoles mondiales représentent un enjeu particulier car plus de la moitié de la population mondiale vit dans des aires urbaines, et cette croissance va se poursuivre pour atteindre 70 pour cent d'ici 2050. Les villes mondiales concentrent les richesses et génèrent 80 % du PIB (produit intérieur brut) mondial. Elles sont également à l'origine de plus de 70 pour cent des émissions de gaz à effet de serre (GES) et consomment 80 pour cent de l'énergie mondiale. Néanmoins l'empreinte écologique et climatique par habitant est moindre que dans les zones rurales, et l'accès aux services publics de base, à l'éducation, à la santé y est meilleur. Malgré tout à l'aune des enjeux climatiques et de la récente crise sanitaire mondiale, les villes, de par leur concentration de résidents et de leur mode de vie, sont apparues soudainement comme fragiles et défaillantes. Avec un rapport distancié la nature, elles cumulent des risques plus élevés et une qualité de vie moindre par rapport à un idéal représenté par la campagne.

Ce constat bien évidemment est caricatural. Pour l'éviter, il convient d'essayer de convoier une approche philosophique qui puisse interroger notre mode de relation à la terre, et au monde vivant, c'est-à-dire une écophilosophie. J'ai donc souhaité, dans le cadre de ce mémoire, d'étudier plus particulièrement ce concept d'écophilosophie, tel qu'il a été défini par Næss et Guattari, mais dans une perspective particulière, qui correspond à mon métier et ma sensibilité d'origine, à savoir l'urbanisme. Il s'agit d'étudier notamment la pertinence de ce concept appliqué au fait urbain. L'enjeu est clair : si l'écophilosophie place la terre, et la nature au centre de son système et comme fil rouge de sa pensée, le risque existe de relativiser de facto tout artefacts techniques ou culturels, qui ont été ces différentes formes d'établissements humains à travers les époques et civilisations variées, et la création de milieux habités sous forme de bourgs, cités, villes, métropoles, jusqu'à des mégapoles à notre époque. Le plus souvent, en effet, celles-ci ont été construites pour se protéger d'un environnement immédiat hostile, et souvent en désaccord,

ou désunion avec la nature. L'intention est de pouvoir explorer un peu plus ce concept d'écosophie, d'en sonder un peu plus les ressorts, et si possible s'affranchir d'une position traditionnelle dans la philosophie environnementale qui a été de négliger la ville et le fait urbain. L'écosophie offre une opportunité unique de pouvoir réconcilier deux champs d'études philosophiques qui sont restés disjoints, celui autour de l'écologie et de l'environnement, avec celui de la ville.

Cette question nous apparaît d'autant plus pertinente que Félix Guattari, lui-même, en bon visionnaire qu'il était, nous incitait à relier une forme de crise urbaine à la crise planétaire environnementale : « Le drame urbain qui se profile à l'horizon de cette fin de millénaire n'est qu'un aspect d'une crise beaucoup plus fondamentale mettant en cause l'avenir de l'espèce humaine sur cette planète. »¹

Pour lui « le phénomène urbain a changé de nature. Il n'est plus un problème parmi d'autres. Il est le problème numéro un, le problème carrefour des enjeux économiques, sociaux, idéologiques et culturels. La ville produit le destin de l'humanité, ses promotions comme ses ségrégations, la formation de ses élites, l'avenir de l'innovation sociale, de la création dans tous les domaines. » Il poursuit sur ce lien entre écologie et urbanisme: « les menaces qui pèsent sur la biosphère, la poussée démographique mondiale, la division internationale du travail conduiront les opinions publiques urbaines à penser leurs problèmes particuliers sur fond d'écologie planétaire »². Bien qu'il signale le pouvoir hégémonique des villes, Guattari appelle néanmoins à une singularisation et une reterritorialisation pour éviter toute forme d'homogénéisation et stérilisation de la subjectivité humaine. Il convient d'impliquer activement les citoyens car pour lui « la refinalisation collective des activités humaines dépend pour une large part de l'évolution des mentalités urbaines ».

Comme on le verra, l'écosophie selon Arne Næss se distingue d'une simple philosophie de l'environnement car elle offre à la fois une clef de lecture, un cadre de pensée mais aussi en tant que philosophie de l'action ou politique, une vision voire un projet de transformation du monde. Production théorique et ancrage dans la praxis pour aborder les réalités complexes du monde, est aussi une marque de fabrique de l'écosophie version guattarienne. Mais elle s'enrichit chez lui également d'une sensibilité urbaine marquée. Avec Guattari, nous pourrions donc nous interroger en quoi l'écosophie déployée en particulier dans sa dimension analytique mais aussi programmatique et synthétique, parvient-elle à renouveler notre regard sur les villes en tant que phénomène et questionner nos pratiques de l'urbain ?

Par simplification, nous adoptons dans le cadre de ce mémoire indifféremment le terme de « ville » au singulier ou de « l'urbain ». Bien évidemment il ne s'agit pas de nier les différences entre la ville,

¹ Article « Pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective » Felix Guattari in revue Chimères nr 28 printemps été 1996

² ibid

considérée dans la tradition historique comme la cité et comme une entité clairement identifiée par rapport à l'urbain qui renvoie plus au phénomène d'urbanisation et qui, s'il se réfère toujours à la ville, inclut des espaces urbains de différents types: périurbain, métropoles, mégalo-pôles pour ne citer qu'eux. Ce qui nous intéresse ici c'est de considérer le milieu urbain dans son ensemble ou les territoires urbains avec leur « arrière-pays », ou « bio-régions urbaines » comme nous le verrons dans le chapitre consacré à « nature contre ville ». La réflexion poursuivie dans ce mémoire ne visera pas non plus à définir précisément ce qu'est la ville ni les fonctions qu'elle est censée remplir. Par commodité également nous retiendrons le terme générique d'écophilosophie urbaine, bien que le plus souvent, conscient de l'hétérogénéité et de la diversité de ses formes, il doit s'entendre plutôt comme désignant une pluralité d'écophilosophies urbaines.

Dès lors la question est de savoir en quoi l'écophilosophie nous aide-t-elle à penser (ou « panser » aurait dit Stiegler) l'urbain de nos jours ? Pour cela il convient d'examiner cette notion, à la fois puissante et complexe de l'écophilosophie, suivant différentes composantes qui l'ordonne ou questionnements qui l'interpelle. C'est la raison pour laquelle nous nous proposons de traiter successivement les points suivants :

1. A partir d'une définition comparée de l'écophilosophie selon Næss et Guattari, seront mis en évidence les points communs et divergences notamment autour de l'ontologie. La généalogie respective de l'écophilosophie sera également examinée en particulier pour Næss, avec l'empirisme sémantique, la référence à Spinoza et l'articulation avec l'écologie profonde.
2. Le dualisme est l'héritage commun de notre mode de pensée moderne et est très prégnant lorsqu'on aborde le concept nature mais aussi celui de ville, traditionnellement opposé à la campagne. Dès lors on s'interrogera comment l'écophilosophie tente de dépasser ces clivages dualistes pour suggérer un nouveau schéma de pensée.
3. A l'heure de la collapsologie, il est intéressant de souligner un héritage possible « catastrophiste » de l'écophilosophie. Ceci est d'autant plus pertinent qu'à l'échelle planétaire le phénomène d'urbanisation avec ses conséquences environnementales semble devenir incontrôlable, ce qui peut conforter les thèses de l'effondrement généralisé.
4. Face à un constat tragique, l'écophilosophie comporte, dans sa dimension politique, une visée transformatrice et performative dont il convient d'exposer les ressorts.
5. Au plan individuel, l'écophilosophie ausculte également, dans l'optique d'Arne Næss, la « réalisation de soi » et notre façon d'habiter le monde. Dans cette perspective d'épanouissement personnel ou de renforcement de notre subjectivité selon Guattari, on peut donc s'interroger en quoi l'écophilosophie, peut renouveler, pour nous les urbains contemporains, notre mode d'être au monde, et d'habiter la ville.

6. Dans le prolongement, c'est aussi la composante sensible ou esthétique de l'écosophie qui s'impose. Guattari parle même d'un nouveau paradigme éthico-esthétique qui permet de relier un impératif de responsabilité morale à une forme de créativité ou aspiration esthétique.
7. Enfin dans une démarche plus spéculative, nous essayerons à partir des principaux enseignements tirés des points précédents, de dessiner les contours de ce que pourrait être une écosophie déclinée au fait urbain. Et si on la considère également comme une philosophie de l'action, en quoi peut-elle répondre à des enjeux contemporains de nos villes au croisement de problématiques environnementales, sociales, mais aussi esthétiques et éthiques ? Ceci est d'autant plus nécessaire que l'actualité de la crise climatique et sanitaire a révélé les défaillances et le manque de résilience du modèle urbain actuel.

L'intention est de pouvoir considérer si ce concept d'écosophie est suffisamment pertinent pour permettre une appréhension du phénomène urbain global, tel que nous le vivons à notre époque, et stimulant pour ouvrir des voies nouvelles pour repenser notre mode d'être et d'agir en ville.

Mais avant d'examiner la généalogie du concept d'« écosophie » avec ses différentes composantes telles que suggérées, et si la philosophie est aussi affaire de personnalités, sans doute est-il utile dans un premier temps de retracer brièvement la biographie de Næss et de Guattari avec leurs sphères d'influence et le parcours qui les ont amenés à l'écosophie.

[Arne Næss \(1912-2009\)](#)

Arne Næss a reçu une formation de philosophe tout d'abord à Oslo puis en Autriche où il fréquentera le Cercle de Vienne. Après la guerre, et son engagement dans le mouvement de résistance en Norvège, il se détachera des thèses du positivisme logique du cercle de Vienne. Celles-ci affirment que tout énoncé de connaissance est soit analytique, soit synthétique a posteriori, et donc vérifiable par l'expérience. Næss va d'ailleurs développer sa propre théorie du langage formulée dans son ouvrage « Interpretation and preciseness » publiée en 1953, qui stipule que toute communication s'effectue sur la base d'interprétations mutuelles constamment rectifiées, plutôt que sur la base d'un langage et sens spontanément partagés. Cette forme d'empirisme sémantique sera présente dans tous ces travaux ultérieurs. Dans sa thèse « Erkenntnis und wissenschaftliches Verhalten » (connaissances et comportement scientifique) de 1936, il a voulu, dans une critique radicale de l'empirisme, montrer les limites de la science et contribuer au développement d'une méta-science ou d'une science empirique sur la science.

A 27 ans il sera nommé comme le plus jeune professeur de l'Université d'Oslo et demeurera l'unique professeur de philosophie de Norvège jusqu'en 1954. Il va finalement renoncer à sa chaire de philosophie au début des années 70 critiquant l'institution académique universitaire, et pour pouvoir se consacrer

pleinement à son œuvre environnementale. Militant pacifiste après la guerre, il s'engage ainsi dès les années 60 dans les campagnes non violentes de désobéissance civile pour une meilleure justice sociale, ainsi que dans les mouvements écologistes.

Personnage à la fois reconnu, co-fondateur du mouvement d'écologie profonde, mais aussi premier à avoir élaboré ce concept d'écosophie dans une de ses œuvres principales « Ecologie, communauté et style de vie » dont la première version publiée sous forme d'ouvrage en Norvège est parue en 1974. L'écosophie, articulée autour de la notion de « réalisation de soi », suggère que les hommes peuvent prétendre devenir une part de l'écosystème Terre et non plus préoccupés de s'accomplir eux-mêmes.

Souvent brocardé pour ses positions radicales, Arne Næss demeure une figure emblématique en Norvège, de par l'intégrité de ses convictions et son engagement environnemental en accord avec ses actes, à vouloir mener par exemple une vie frugale et studieuse dans son chalet de montagne. Il n'était pas tant considéré comme un intellectuel que comme un activiste militant. Arne Næss fut un grand montagnard escalateur, qui a gravit l'Everest, et le symbole de son écosophie personnelle dite T, pour Tvergastein, est une montagne de 1500 m d'altitude à l'Ouest de la Norvège, à 80 km de Bergen. Arne Næss explique ainsi les raisons pour lesquelles ce refuge de montagne, construit de ses propres mains, compte tellement dans sa vie et dans sa conception de l'écosophie : « Alors que j'essayais de retracer les influences sociales et psychologiques qui avaient joué un rôle déterminant dans l'élaboration de ma philosophie professionnelle je me suis rendu compte qu'un certain nombre de mots-clefs se détachaient : imperturbabilité, sérénité, austérité, détachement, non-violence, diversité, égalitarisme. À l'évidence, la plupart de ces termes pouvaient m'aider à adopter un mode vie adapté à Tvergastein. Il y avait néanmoins encore bien des questions à résoudre à propos du mode de vie que j'adopterais en m'installant à Tvergastein. Température : à l'évidence très basse à l'intérieur de la cabane. Mais en dessous de 9 degrés Celsius, tout devient humide, y compris le papier, et les champignons aussi intéressants soient-ils, se développent bien trop vite. Mais le fait d'être exposé pendant des semaines ou des mois à des températures intérieures très froides produit un effet merveilleux, en accélérant la circulation du sang à proximité de la surface de la peau. On éprouve une sensation de bien-être physique similaire à celle que l'on éprouve après une randonnée en montagne. Mais en 1960, j'ai décidé d'établir une règle révolutionnaire de ne jamais laisser la température descendre en deçà de 14 degrés Celsius. Il n'y a qu'au petit matin que la température est inférieure à cette limite mais elle remonte très vite. »³ Cette expérience particulière de la nature en altitude correspond à une expression norvégienne « fjelling » qui signifie quelque chose comme « vivre, expérimenter la montagne en étant une part d'elle ». Mais en évoquant la montagne, Næss ne pense pas nécessairement à une nature totalement « sauvage », car il y

³ Arne Næss, chapitre "un exemple de lieu" dans "La réalisation de soi, Spinoza, le bouddhisme et l'écologie profonde", Ed. Wildproject, 2017

intègre également les constructions issues de l'activité humaine, à savoir les chalets ou refuges. Arne Næss a bâti une œuvre pléthorique avec une trentaine de livres publiés, dont beaucoup traduits dans plus de six langues, et plusieurs centaines d'articles écrits.

Félix Guattari (1930-1992)

Félix Guattari est de formation psychanalyste, proche de Lacan dont il s'est détaché par la suite.

A la fin des années cinquante et dans les années soixante, Guattari a eu un parcours trotskiste engagé contre la guerre d'Algérie. En tant que psychanalyste, aux côtés de Jean Oury, il fonde la Clinique de la Borde dans le Loir-et-Cher, qui propose un modèle alternatif, la psychothérapie institutionnelle, avec l'idée d'une psychiatrie en milieu ouvert qui intègre les « fous » dans la vie et dans la ville. Ses critiques des pratiques psychanalytiques structuralistes seront formulées dans « l'Anti-Œdipe » (1972), rédigé avec Gilles Deleuze, où ils se livreront à une attaque en règle de la psychanalyse classique freudienne, « embourgeoisée » qui aliène et contribue à la répression sociale au lieu de libérer le désir du carcan du manque, et ceci à toutes les échelles, individuelles et collectives. Il écrira deux autres ouvrages majeurs avec son compère Deleuze, « Mille Plateaux » (1980) et « Qu'est-ce que la philosophie ? » (1991). Engagé dans les années soixante comme intellectuel dans les luttes anticolonialistes et le mouvement étudiant de mai 68, Guattari participera par la suite à plusieurs mouvements alternatifs en faveur des femmes, des radios libres ou des écologistes. Il deviendra même membre des partis politiques Génération Écologie, puis des Verts. C'est dans « les trois écologies » (1989) qu'il a écrit seul qu'il a défini l'écosophie. Dans le droit fil de son champ de pratique poststructuraliste et activiste, Guattari y développe l'idée d'une écosophie qui puisse faire le lien entre les sphères sociales, environnementales et mentales. La transformation de l'environnement n'est envisageable que s'il y a changement de mentalités, et un travail sur soi, analytique, ou « schizoanalytique ». L'écosophie de Guattari interroge notre rapport au monde, à la finitude, et à notre propre psyché avec la production de subjectivité.

Sommaire

Résumé	3
Abstract	5
Introduction	7
1. Définition et généalogie de l'écophilosophie	14
1.1 Définition de l'écophilosophie selon Arne Næss	14
1.2 Généalogie d'Arne Næss	18
1.3 Définition de l'écophilosophie selon Félix Guattari	26
1.4 Généalogie de Guattari	29
1.5 Deux écophilosophies, points communs et divergences	31
1.6 Le fait urbain et l'écophilosophie	36
2. L'écophilosophie, au-delà du dualisme	38
2.1 Nature/ culture	38
2.2 Héritage technique dualiste	39
2.3 Dépassement du dualisme par l'écophilosophie	41
2.4 Nature contre ville	43
3. Écophilosophie, à l'heure du catastrophisme et de la collapsologie ?	47
3.1 La biosphère, comme héritage tragique de l'écophilosophie	47
3.2 Collapse ou implosion barbare selon Guattari	49
3.3 Catastrophisme urbain et écophilosophie	52
4. Dimension politique de l'écophilosophie	55
4.1 L'écophilosophie de Guattari pour une nouvelle démocratie écologique	55
4.2 Écophilosophie et écologie politique selon Næss	58
4.3 Écophilosophie politique articulée à l'urbain	61
5. Réalisation de soi et habiter le monde	64
5.1 Réalisation de soi selon Næss	64
5.2 Subjectivation ou production de subjectivité selon Guattari	66
5.3 Habiter le monde et la ville	68
6. Avec l'écophilosophie, pour une éthique et une esthétique de la ville	73
6.1. La place de l'éthique dans l'écophilosophie de Næss	73
6.2. Le paradigme éthico-esthétique de Guattari	77
6.3. Éthique et esthétique urbaine ou vers une sensibilité écophilosophique de la ville	80
7. Vers une écophilosophie urbaine	84
7.1. Questionnement écophilosophique liée à la ville	85
7.2. La Cité Subjective de Guattari	86
7.3. L'écophilosophie urbaine, déjà une réalité ?	87
7.4. Contribution pour une écophilosophie urbaine	90
8. Conclusion	96
9. Références bibliographiques	101

1. Définition et généalogie de l'écophilosophie

« Composition d'écologie et philosophie, de foyer et sagesse » selon Arne Næss, « articulant les trois écologies : environnementale, sociale et mentale » pour Guattari, l'écophilosophie a été invoquée par ces deux philosophes majeurs de la fin du XXe siècle mais selon des acceptations et approches différentes.

Dans ce premier chapitre, nous nous proposons de revenir sur la définition proposée de l'écophilosophie par Næss et Guattari, en retraçant la généalogie respective de leur parcours philosophique. Ceci nous permettra d'évoquer l'empirisme sémantique ou la nouvelle théorie de la communication qui ont été déterminants dans la pensée d'Arne Næss, mais aussi les principales sources d'inspiration qui l'ont influencé comme Spinoza. Le lien entre l'écophilosophie, et l'écologie profonde, autre notion majeure dont Næss a été à l'origine, sera aussi précisé. En ce qui concerne Félix Guattari, sa formation en tant que psychiatre, compagnon de route de Deleuze, laisse apparaître des influences notamment du côté de Bateson avec l'écologie de l'esprit. La confrontation de ces deux approches nous permettra de dégager les points de convergence des deux écophilosophies, en particulier dans leur capacité à constituer une ontologie. Et enfin, l'articulation avec le fait urbain sera abordée.

1.1 Définition de l'écophilosophie selon Arne Næss

Cette notion apparaît la première fois dans le titre d'un manuscrit en 1972, année du rapport Meadows « Halte à la croissance », et du premier sommet mondial de l'environnement à Stockholm, et intitulé « Økologi og filosofi: et økosofisk arbeidsutkast » : « écologie et philosophie : une ébauche de travail écophilosophique ». Ce manuscrit repris et complété ensuite dans l'ouvrage « Ecologie, communauté et style de vie » publié en 1974 : « le mot écophilosophie est une composition d'écologie et philosophie, de foyer et sagesse (c'est l'auteur qui souligne ces deux termes). Tout comme dans "écologie" écologie revêt une autre signification importante que le foyer familial. "Relation de la Biosphère" donne une meilleure association. Comme il est introduit dans ce manuscrit, "l'écophilosophie" est synonyme de "synthèse philosophique (système) qui observe la diversité de la nature comme un, perçoit les humains comme fragments de la nature et qui élargit les normes de la justice naturelle pour les appliquer à toute la nature." Cette première définition revendique la filiation classique héritée des grecs anciens autour de la philosophie pensée comme recherche de la sagesse, mais aussi un lien avec la biosphère, l'appel à l'unité « synthèse ou système philosophique » pensé comme un, et l'idée de relativiser la place de l'homme dans cette nature.

Distinction écophilosophie et écophilosophie

Afin de mieux saisir le développement de la notion d'« écophilosophie », il convient de revenir dans un premier temps sur la distinction faite dès l'origine entre « écophilosophie » et « écophilosophie » par Næss. Son ami

alpiniste Sigmund Kvaløy Setreng précise la genèse du terme "økofilosofi" par rapport à « økofilosofi ». Il explique dans un article⁴ qu'il y a eu une opposition à changer le nom "écophilosophie" contre "écosophie". Ce premier terme en effet commençait à être établi dans le milieu universitaire à la fin des années soixante, et reconnu en tant que tel comme discipline académique, au même titre que l'ont pu être la psychologie ou la sociologie. L'écosophie aux yeux de Setreng pouvait apparaître comme plus ésotérique, se rapprochant de l'anthroposophie ou de la théosophie. Mais pour Næss, face à la crise sociale et écologique mondiale, il faut dépasser le seul enseignement de l'écophilosophie pour en appeler à un engagement actif des étudiants en devenant des acteurs politiques. Derrière cette distinction, c'est aussi l'échelle de temps différenciée qui est soulignée. Le reproche qui peut être formulé à l'écosophie, alliée à « la réalisation de Soi » ("selfrealisering"), forme d'auto-accomplissement que l'on va décrire dans un prochain chapitre, est d'être centrée sur l'individu, dans une vision verticale, et dans un monde relativement stable. Peut-on pour autant dire que le terme "écosophie" devient d'une certaine façon performatif, qu'il contient en lui un appel à l'action ou à l'engagement écologique et philosophique, que laissait de côté la notion "d'écophilosophie", trop figée et statique dans son souci de reconnaissance universitaire ? Il poursuit avec la distinction entre écosophie et écophilosophie: "Ecophilosophie peut être observée comme une discipline universitaire, et pensée comme étant une discipline descriptive, sans les postulats fondamentaux de valeur que l'on trouve dans une écosophie. L'écophilosophie recherche à décrire et expliquer, l'écosophie cherche en plus à fournir des normes, incluant les fondamentaux."

Ecosophie, un concept en évolution

En 1976 Arne Næss édite "Økologi, samfunn og livsstil" ("écologie, communauté et style de vie") en indiquant qu'il s'agit de la 4ème édition, précédemment intitulée "Økologi et filosofi" et en précisant que cette édition a été largement augmentée et remaniée par rapport aux précédentes.

C'est une constante chez Arne Næss, un concept défini une première fois, va s'enrichir et évoluer au fil des différentes éditions successives. Ceci complique la tâche du lecteur, ne sachant à quelle version faut-il se référer, l'initiale qui pose les jalons et les fondamentaux de la notion, ou à la dernière qui correspond à l'aboutissement d'une réflexion ou maturation d'un concept ? Cette tâche est rendue d'autant plus délicate que les textes disponibles en français font explicitement références à diverses versions, composées à partir d'ouvrages différents.

⁴ Sigmund Kvaløy Setreng, « To økofilosofier i Norge; deres begynnelse og en del til », Norsk filosofisk tidsskrift 117 vol. 37, nr 1-2, p. 117-126 01-02 / 2002

Une autre particularité est la déclinaison qu'effectue Næss du concept écosophie. Celle-ci en effet se voit attribuer une lettre capitale N ou T. »

Ainsi dans "Økologi og filosofi" (1972), Næss indique (traduit personnellement directement du norvégien): « ...une biosofi est une philosophie avec l'harmonie écologique comme valeur fondamentale. Depuis que l'on doit compter sur plusieurs tentatives de solution, j'utilise biosophie comme un terme commun (désignation de classe) et enregistre ma propre tentative comme une simple variante. Je voudrais l'appeler écosophie N. »⁵ On le voit écosophie loin d'être un concept figé avec une définition universelle, est une notion qui accepte plusieurs variations, au gré de ses auteurs, et au premier chef Næss, avec son « écosophie N ». Il poursuit et indique d'ailleurs clairement que « ceci est naturellement très vague avec des formulations ambiguës, mais de telles formulations semblent suggérer (souligné par l'auteur) des caractéristiques communes à travers certaines visions globales et suivant les époques. »⁶

Plus loin, il précise « le caractère écologique peut être présenté philosophiquement de différentes manières. C'est pourquoi, comme indiqué, j'appelle ma propre ébauche écosophie N, pour ne pas prétendre couvrir toutes les possibilités. J'invite des lors d'autres à soumettre l'écosophie A,B,C... »

Le dernier chapitre de ce même livre s'intitule « Egalité dans la biosphère. Ecosophie T ». Næss introduit là pour la première fois le terme « écosophie T ». T fait allusion à Tvergastein, du nom d'un lieu sur la montagne norvégienne Hallingskarvet où Arne Næss avait un chalet et a passé beaucoup de temps « j'en suis venu à considérer Tvergarstein comme le lieu où je voulais vivre ». Mise à part cette forte appropriation personnelle à ce lieu, qui peut justifier cette abréviation avec la lettre T, Næss ne qualifie à aucun moment sous forme de définition, dans ce chapitre ou dans un autre d'ailleurs, ce qu'est véritablement cette « écosophie T » comme si elle s'imposait d'elle-même, il s'agit avant tout de l'écosophie telle que la conçoit Arne Næss.

Dans un article « Likestilling i biosfæren : økosofi T » (« égalité des sexes dans la biosphère : écosophie T ») qui reprend celui publié dans l'ouvrage « Økosofi og økologi », Arne Næss, appose à côté du titre un astérisque où il précise « Innen økofilosofi er en « økosofi » ett filosofisk system. Det kan tenkes en rekke forskjellige økosofier. « Økosofi T » er A. N.'s egen utforming ». Traduction personnelle : « au sein de l'écophilosophie, une « écosophie » est un système philosophique. Elle peut être pensée par une série de différents écosophes. « Ecosophie T » est le propre développement d'Arne Næss. »

Pour Næss, l'écosophie n'est ni plus ni moins qu'une nouvelle vision philosophique fondamentale et globale. Le système sur laquelle elle repose s'inspire des conditions de vie dans la biosphère, avec un accent porté à la fois sur l'écologie mais aussi sur l'anthropologie sociale.

⁵ Arne Næss "Økologi og filosofi: et økosofisk arbeidsutkast" Preliminær utgave. Universitetsforlaget, 1973

⁶ Ibid

Un autre élément essentiel de la définition de l'écosophie par Næss est le recours à la notion de normes et de justice naturelle. Cette composante peut être éclairée au regard de la théorie de la justice de John Rawls avec un fondement anthropocentrique ou écologique. La contribution de l'écosophie et de l'écologie profonde pour un meilleur environnement devrait supposer selon certains auteurs comme Peder Anker une adhésion aux principes de la justice de John Rawls⁷. Næss défend un pluralisme au sein du mouvement de l'écologie profonde avec un consensus transversal autour d'une plateforme interne de valeurs. A la différence, Rawls souhaite intégrer dans une société bien ordonnée toutes les valeurs différenciées dans l'acceptation consensuelle par les individus des principes de justice. Les opinions écologiques, assimilées dans la perspective de Rawls, à des conceptions religieuses ne peuvent pas être admises par tous comme règle politique, et relèvent donc du domaine privé. A une position libérale des droits, Naess s'inscrit plus dans une téléologie, dans une pensée de l'accord de la nature et des fins de la liberté, et dans une réflexion sur la possibilité pour l'homme de vivre en être raisonnable et responsable dans le monde. Au plan juridique, les droits doivent s'organiser autour de la reconnaissance de la nature comme entité, en instituant un principe de responsabilité, à la différence d'une vision anthropocentrée du corpus juridique. Pour Rawls, une justice fondée sur une compréhension interne et non générale de la justice peut être considérée comme injuste. Ceci pourrait amener à un rejet de l'écosophie et des principes de l'écologie profonde lorsqu'elle annonce dans le 3^{ème} principe que « les hommes n'ont pas le droit de réduire cette richesse et cette diversité » car cela ne correspond plus dans une perspective rawlsienne à un concept formel de justice basé sur le contrat, mais à une prescription interne de la justice interprétée par différents adeptes de l'écosophie. Le contrat selon Rawls ne traite que des principes de justice indépendamment de la valeur. Næss défend un pluralisme moral avec l'idée d'un consensus transversal autour d'une plateforme interne de valeurs, l'écologie profonde. De son côté, Rawls souhaite inclure toutes les valeurs dans un consensus transversal fondé sur les principes de justice d'une société bien ordonnée. Par ailleurs l'écosophie considère que chaque vie a une valeur en soi et la conception de la justice devrait inclure toutes les autres formes de vie autre que l'humanité. Cette reconnaissance des droits de la nature en tant que telle, ou comme entité morale, soulève de nombreux débats juridiques et de jurisprudence, auxquelles l'écosophie, dans une attitude spéculative, ne semble pas apporter de réponses concrètes.

⁷ Peder Anker « Kritikk av dypøkologisk rettforståelse », TMV, skriftserie nr 8. UIO Oslo, 1994

1.2 Généalogie d'Arne N ess

Au titre des sphères d'influences de la pensée de N ess on peut citer en premier lieu le courant de l'empirisme sémantique, qui porte sur la nature de la signification des énoncés, dans le prolongement de ses travaux avec le Cercle de Vienne, qui va aboutir à une nouvelle théorie de la communication.

Empirisme sémantique

L'empirisme sémantique a pour objet l'analyse de la compréhension cognitive, dont il est possible de donner une formulation linguistique, et qui s'établit entre les différentes parties d'une communication. Ce qui intéresse N ess c'est la compréhension du processus en œuvre qui permet que des signes linguistiques peuvent contenir et faire sens pour des interlocuteurs distincts : Comment les parties prenantes d'un processus de communication surmontent les problèmes de communication qu'ils rencontrent, et parviennent à un accord mutuellement confirmé sur le sens de ce qui a été dit ?

Les liens entre la théorie empiriste du langage, empirisme sémantique que N ess a élaboré à la fin des années 30 et ses travaux ultérieurs relatifs à la philosophie environnementale méritent d'être éclairés.

En effet cette approche a nourri l'écosophie de N ess lorsqu'il établit les différentes façons d'aborder les problèmes environnementaux. Pour respecter la doctrine de l'empirisme sémantique de N ess, il convient de rendre plus précises des formulations vagues avant de pouvoir se prononcer sur leur validité, et si l'on souhaite pouvoir communiquer un contenu cognitif précis à un interlocuteur.

Pour N ess, le langage est considéré comme un acte de langage, c'est-à dire une façon de se comporter dans certains contextes sociaux. Il n'y a pas de logique du langage en soit, mais des flux d'expériences et des multiples usages et interprétations. La linguistique est ainsi une science empirique qui mérite d'être mise en pratique. Influencé par le Cercle de Vienne et les travaux sur l'analyse logique de la signification, il remet pour autant en question "les théories du langage qui prétendent pouvoir déterminer le sens d'une assertion sur la base d'une intuition ou d'une pure analyse conceptuelle". Il s'intéresse plus à l'usage, à l'observation de ce que les locuteurs font d'un mot pour en comprendre sa signification.

Hicham Stephane Afeissa dans l'ouvrage "Portraits de philosophes en écologistes"⁸ propose une continuité entre la théorie de l'empirisme sémantique de N ess et ses écrits ultérieurs sur l'écologie profonde. Cette analogie nous pourrions la reprendre aussi bien avec son écosophie, puisque comme on le verra, l'écologie profonde et l'écosophie de N ess sont intimement liées.

Ainsi comme le suggère Afeissa, N ess ne "croit manifestement pas qu'une analyse philosophique soit capable d'éclairer le contenu de l'idéologie de la deep ecology"⁹. On peut raisonnablement faire ce même rapprochement avec l' cosophie. Il y a toujours en effet un écart, une distance possible entre la façon

⁸ Hicham Stephane Afeissa, "Portraits de philosophes en écologistes", Ed. Dehors, 2012

⁹ ibid

dont les mots et les idées correspondent, c'est-à-dire entre des principes définis dans une plateforme commune et la façon dont ils sont interprétés et vécus par les protagonistes. Les huit points de la plateforme de l'écologie profonde ne doivent donc pas être lus comme un ensemble de principes doctrinaux.

Un autre point de libre interprétation est celui relatif à la systématisation des croyances écosophiques. Celles-ci prennent la forme de diagrammes, tel que nous le verrons avec le schéma d'Apron (dans le chapitre consacré à l'écologie profonde) sans pour autant suggérer une structure logique d'un système de croyances, et c'est par simple commodité que l'écosophie T est placée au sommet comme norme unique fondamentale. Il indique en effet dans l'article "notes on the methodology of normative systems", que "le choix des normes et des hypothèses ultimes est dans une certaine mesure arbitraire. Et même lorsque les normes et les hypothèses sont articulées les unes aux autres d'une manière définie, à laquelle une certaine autorité est reconnue, il y a toujours de la place pour des différences dans le choix de la terminologie"¹⁰.

Cette souplesse de l'Ecosophie T fait qu'elle doit être avant tout considérée non pas comme un système normatif de croyances, mais bien comme un cadre d'interprétation du langage, susceptible d'être transposé et utilisé sous différentes formes par ses utilisateurs.

La distinction que Næss effectue dans sa philosophie du langage et du sens, entre théorie et pratique, peut donc se retrouver entre l'écophilosophie de portée descriptive, et l'écosophie plus normative.

Après la seconde guerre mondiale, Næss va fonder à Oslo une école de sémantique susceptible d'appliquer la méthode d'empirisme sémantique aux sciences sociales et politiques.

Il est également intéressant de s'interroger dans quelle mesure l'écosophie met en œuvre des concepts qui ont pu être élaborés dans d'autres contextes philosophiques, renouvelle ou réinvestit des problématiques anciennes. C'est dans cette perspective, que nous nous proposons d'évoquer maintenant la généalogie de la pensée écosophique de Næss avec comme inspiration, d'autres références philosophiques.

[Spinoza, précurseur de l'écosophie ?](#)

Autre héritage ou influence majeure pour Næss, c'est la pensée de Baruch de Spinoza autour de la Nature, mais qu'on pourra revoir aussi avec le concept de Réalisation de soi (chapitre réalisation de soi et habiter le monde). En effet, la philosophie de Spinoza pensée comme système et la vision d'une nature vivante

¹⁰ article « Notes on the Methodology of Normative Systems » 1977 in "The Selected Works of Arne Naess", Ed. SWANX, Springer, 2005

peut correspondre à l'engagement écologique de Næss. Dieu y est représenté en tant que substance englobante, immanente au monde.

Næss semble d'abord avoir été fasciné par la personnalité de Spinoza, vivant simplement, rebelle contre son milieu d'origine, sans recherche de notoriété (comme une place à l'Université par exemple), et opiniâtre dans la construction de son système philosophique : « c'était une idole pour moi, bien avant mes 20 ans », confie-t-il dans « Spinoza : intuitions d'interconnexion »¹¹. Lucide néanmoins, Spinoza ne peut pas incarner, selon Næss, un philosophe gourou des problématiques contemporaines, de quelque nature qu'elles soient y compris environnementales ou écologiques. Par contre, il représente une source inépuisable d'inspiration pour ceux qui recherchent une philosophie susceptible d'expliquer des positions ou hypothèses fondamentales de certaines composantes du mouvement écologique international¹². Spinoza ne doit pas être utilisé comme source morale d'une philosophie de l'environnement car à son époque il ne pouvait pas bien évidemment se revendiquer d'une forme d'écologie, qui correspond avant tout à une préoccupation moderne.

La pensée globalisante de Næss correspond à une forme « d'holisme » : ce qui compte d'une part, c'est la relation entre chaque individu et d'autre part, à la totalité. Sa conception de la vie et de sa valeur se réfère à la biosphère et à l'écosphère comme un tout. Cela inclut les individus, les espèces, les populations, les habitats, ainsi que les cultures humaines et non humaines. Næss place la vie au centre, et tout ce qui est inclus dans le cycle de la vie a une valeur en soi. On retrouve là une vision partagée par Spinoza pour qui « Ce qui est, est dans la Nature et ne peut exister ou se concevoir en dehors de la Nature ». Le naturalisme de Spinoza tente de redonner une place à tous les êtres naturels sans rabaisser celle des humains. Ce qui est commun c'est une forme de décentrage : L'homme n'est plus le point unique d'attention sur Terre autour duquel tout s'articule. Mais il est une partie de la nature à part égale avec d'autres créatures. Une notion centrale est celle de proximité et « d'identification » : on retrouve dans le vivant quelque chose de semblable à ce que nous trouvons en nous-mêmes. On se voit soi-même dans quelque chose de différent.

Mais en tant qu'être humain, nous agissons toujours dans le cadre de notre nature humaine, avec des grandes variations, ce qui peut être résumé par une forme de déterminisme de l'essence humaine, et en même temps une liberté de choix en pratique. En effet dans un monde déterminé, la place du libre arbitre de l'homme pourrait être relativisée, ce qui pourrait compromettre l'engagement écologique. Mais ce qui importe dans l'interprétation par Næss de Spinoza c'est que l'homme demeure capable de ses propres choix et en mesure de créer de nouvelles causalités, malgré le déterminisme apparent. Pour lui, Spinoza

¹¹ Arne Næss avec David Rothenberg « vers l'écologie profonde ». Edition Wildproject, 2009

¹² Arne Næss article « Environmental ethics and Spinoza's ethics : comments on Genevieve Llyod's article » in Philosophical dialogues Ed. Rowman & Littlefield publishers 1999.

se contente de décrire sans prescrire ce que signifie être « humain » et de fonder une société humaine. Les politiques humaines contemporaines envers la nature sont marquées par l'ignorance des liens intimes entre tous les êtres vivants et non vivants. Cette relation en soit n'est pas immorale mais manque dans la perspective de préservation de soi, de générosité, de courage et d'amour.

Dans un ouvrage consacré à Spinoza¹³, Næss pose la question si on peut considérer Spinoza comme un précurseur de la protection de la nature. Il y indique que le panpsychisme de Spinoza est une caractéristique de sa philosophie qui peut être source d'inspiration pour les « écosophes ». Les attributs de l'esprit et de l'étendue sont communes aux choses individuelles (res singulares, res particulates) qui sont des expressions de la puissance divine. Dieu n'est pas transcendant à la nature.

Si l'on considère « nature » ou « forces créatrices dans la nature » comme synonymes de Dieu: « Deus sive Natura : Dieu, c'est-à-dire la Nature » alors il y a pléthore de citations qui inciteraient à penser à un rapprochement possible entre l'homme et la nature comme : « celui qui se comprend lui-même, ainsi que ces affects clairs et distinctement, adore la Nature, et d'autant plus qu'il se connaît lui-même et ses affects ». Pour Spinoza, Dieu est la cause immanente de chaque chose et la nature est créatrice (naturas naturans) plutôt que créée (natura naturata) : « Tout dans la Nature procède selon une nécessité éternelle et une absolue perfection ».¹⁴ Les êtres humains sont partie intégrante de la Natura naturans, et pour Næss « plus nous sommes libres, plus nous sommes mus par la puissance de la Natura naturans »¹⁵. Cette admiration pour Spinoza s'accompagne également d'un regard critique. Næss veut se distinguer par son approche globale : « Il est essentiel pour moi d'appréhender les phénomènes ensemble. La distinction entre Natura naturans et Natura naturata n'est donc pas, en dernière analyse, une bonne distinction. On voit bien que créations et puissance créatrice ne peuvent être séparées. La perception est inséparable de l'ontologie. Et cela nous éloigne de Spinoza ».¹⁶

Næss met également en garde contre une surinterprétation environnementaliste ou naturaliste du concept « natura » utilisé par Spinoza : « En dehors des humains, nous ne connaissons rien dans la nature qui plaise à l'esprit et auquel nous puissions participer socialement ».¹⁷ Spinoza semblerait attacher plus d'importance aux relations entre les personnes, qu'entre celles qui lient les hommes à la nature. Alors que pour Næss ce qui compte avant tout c'est l'interaction mutuelle entre l'homme et l'environnement, seule à même de repenser un développement écologiquement durable. Spinoza doit donc être avant tout

¹³ Arne Næss « Det frie menneske En innføring i Spinozas filosofi », Ed. Kagge 1999, 2004

¹⁴ Spinoza, « Ethique », appendice du livre 1.

¹⁵ Arne Næss avec David Rothenberg « vers l'écologie profonde ». Edition Wildproject, 2009

¹⁶ ibid

¹⁷ ibid

considéré comme une source d'inspiration pour l'écophilosophie de Næss, et en aucun cas l'écophilosophie représente à elle seule une interprétation de la philosophie de Spinoza.

Dans le prolongement on peut également identifier une filiation avec Bergson, et plus particulièrement dans son interprétation de Spinoza, lorsqu'il se réfère au mouvement unique propre au holisme. La nature créée *natura naturata* est à la fois une totalité et une multitude d'éléments et peut être comprise comme un effet d'une cause intérieure et l'unité dans son ensemble, la nature créatrice *natura naturans*. Pour Næss, le but de l'homme est la reconnaissance de son être dans la Nature, une reconnaissance qui peut être vécue comme si « on entrerait de nouveau dans cette nature » comme l'écrit Bergson. Il y a une correspondance chez Bergson avec Spinoza avec l'exploration du temps abstrait et de la durée. Il s'agit de persévérer dans son être non pas d'un point de vue d'un temps abstrait et compté, mais comme une durée intemporelle marquée d'éternité.

Pour Næss, Spinoza nous incite à nous considérer comme partie d'un système cosmique où la globalité conçue comme le plus grand soi, comme la nature divine ou active, se connaît, s'apprécie elle-même, se réalise soi-même et selon les termes spinozistes « s'aime ». Cette poursuite selon Spinoza de la « préservation de soi » ou « persévérance de son être propre » peut correspondre à la norme supérieure de l'écophilosophie de Næss : « Réaliser pleinement son potentiel dans la réalisation de soi ».

Une autre référence philosophique majeure citée par Næss est Héraclite. Næss fait l'éloge d'Héraclite et de sa pensée de mobilisme universel mais aussi de sa théorie de l'homme, comme il l'indique dans « *Ecologie, communautés et style de vie* » : « Nous devrions nous efforcer de renouer avec l'antique compréhension héraclitienne du monde selon laquelle « tout s'écoule ». Nous devrions renoncer à nous référer à des points fixes et solides, au profit des relations persistantes et relativement directes d'interdépendance. »¹⁸ Tout est en mouvement et passager. Nous n'existons pas dans l'invariance et la constance mais comme une sorte de processus. Dans le système écophilosophique, cette approche « relationnelle » et « processuelle » du monde corrobore l'idée de l'interdépendance entre organismes, êtres vivants et qu'ils ne peuvent être observés et isolés du reste de la nature.

Écophilosophie et écologie profonde

En complément de l'écophilosophie, Arne Næss est aussi considéré comme le père fondateur de l'écologie profonde qu'il a commencé à formuler dans les années 70 en l'opposant à ce qu'il appelle the « *shallow ecology* », écologie superficielle. Les huit points de la plate-forme de l'écologie profonde, ont été formellement formulés par Næss avec George Sessions et publiés en 1984. Les trois premiers points

¹⁸ Arne Næss "Ecologie, communauté et style de vie", traduit de "Ecology, community and lifestyle", Editions Dehors, 2013 édité par David Rothenberg, Cambridge University Press, 1989

correspondent aux principes, avec le premier point majeur de reconnaissance que chaque vie à une valeur en soi. Le point 4 fait plutôt référence au problème majeur, pour enfin aboutir proposer des solutions dans les quatre derniers points :

- 1) le bien-être et l'épanouissement de la vie humaine et non-humaine sur Terre ont une valeur intrinsèque (en eux-mêmes). Ces valeurs sont indépendantes de l'utilité que peut représenter le monde non-humain pour nos intérêts humains.
- 2) la richesse et la diversité des formes de vie contribuent à l'accomplissement de ces valeurs et sont également des valeurs en elles-mêmes.
- 3) sauf pour la satisfaction de leurs besoins vitaux, les hommes n'ont pas le droit de réduire cette richesse et cette diversité.
- 4) l'interférence actuelle des hommes avec le monde non-humain est excessive et la situation s'aggrave rapidement.
- 5) l'épanouissement de la vie et des cultures humaines est compatible avec une diminution substantielle de la population humaine. L'épanouissement de la vie non-humaine requiert une telle diminution.
- 6) les politiques doivent changer, elles doivent affecter les structures économiques, techniques et idéologiques. La situation qui résultera du changement sera profondément différente de la situation actuelle.
- 7) le principal changement idéologique consistera en la valorisation de la qualité de la vie plutôt que de toujours promouvoir un niveau de vie supérieur.
- 8) ceux qui adhèrent aux points précités s'engagent à essayer de mettre en œuvre directement ou indirectement ces changements nécessaires.

Dans le texte de présentation des huit points de la "deep ecology", Næss évoque ce qui n'est encore que de vagues généralisations, qui demandent à être précisées dans des directions bien précises pour être rendues pleinement intelligibles (The shallow and the deep).

Avec le huitième point, il reconnaît que toutes les opinions de chacun sur ce qu'il convient de faire en priorité sont les bienvenues mais en même temps il en appelle à une coopération vigoureuse malgré ces divergences d'opinions. Pour autant, dans certaines traductions, la formulation du point 8 s'est voulue plus contraignante : "quiconque souscrit aux points mentionnés plus haut a une obligation de participer directement ou indirectement à la tentative de mettre en place les changements nécessaires" au lieu de "s'engagent à essayer de mettre en œuvre". Cette formulation, présentée comme une obligation morale d'engagement contraignante, ne nous semble pas correspondre à l'esprit du texte original.

On va retrouver également cette liberté d'interprétation dans l'écosophie, qui ne constitue pas en soi une doctrine figée, mais peut se décliner en autant de formes que d'individus possibles. Cette référence aux

termes vague ou précis renvoie comme on l'a vu à la doctrine de l'empirisme sémantique avec ce qu'elle comporte comme interprétations multiples en relation d'hétéronomie.

Dans un article sur "les principes de l'écologie profonde"¹⁹, Næss présente le système qui permet d'articuler l'écosophie et l'écologie profonde, représenté par le schéma en tablier dit d'Apron, construction en quatre parties. Ce schéma d'Apron comme modèle d'explication distingue différents niveaux :

- « Premier niveau : l'écologie profonde est ouverte à un grand nombre d'écosophies qui correspondent à des prémisses basés sur des traditions ou systèmes philosophiques ou religieux différenciés. Chaque contributeur est libre de formuler sa propre variante de compréhension écosophique, dans la mesure où l'on soutient les principes de l'écologie profonde. Le diagramme est censé représenter la diversité des écosophies qui peuvent être composées de fragments partiels ou de visions intégrées du sens de la vie ancrés dans une religion ou une philosophie. Il n'y a donc pas de point unique ou de position originelle en soit déterminante.
- Le second niveau correspond aux principes de la plateforme de l'écologie profonde, et dont les positions sont soutenues par les différentes écosophies. Le passage du premier au second niveau n'est pas rigoureusement logique mais découle d'une combinaison entre une logique formelle et des hypothèses empiriques sur des faits. L'adhésion aux principes de la plateforme de l'écologie profonde peut s'effectuer pour certains sur la base d'une démarche logique, ou de façon plus intuitive. Malgré la diversité des fondements religieux ou philosophiques du premier niveau, le second niveau instaure des principes communs autour de la plateforme d'écologie profonde.
- Le troisième niveau aborde les politiques normatives et les hypothèses factuelles. Il s'agit au titre des conséquences, d'une concrétisation des principes de la plateforme dans des normes d'actions spécifiques générales.
- Le quatrième niveau correspond aux règles particulières ou décisions adaptées aux situations particulières. Ceci comprend les interventions concrètes qui touchent les personnes dans la société, ou l'environnement. Les conclusions pratiques sur les situations ou cas particuliers vont varier suivant les caractéristiques culturelles philosophiques ou locales sus mentionnées. Dans un mouvement ascendant, il est intéressant de noter que les interventions à ce niveau peuvent à leur tour modifier la description de la société, et ainsi agir pour de nouvelles normes d'action. Les conclusions pratiques pourraient également conduire à des modifications des principes. »

Il s'agit donc d'un modèle dynamique, caractérisé par une relation prémisses-conclusion, ou ascendant et descendant, et qui voit son champ d'application privilégié dans le cadre des conflits environnementaux.

¹⁹ Arne Næss, article "les principes de l'écologie profonde" paru dans "La réalisation de soi" Ed wildproject, 2017

Plus précisément l'articulation entre l'écosophie et l'écologie profonde s'effectue donc dans le passage entre le premier et le second niveau du schéma d'Apron, entre les prémisses ultimes et écosophies, et les principes de la plate-forme de l'écologie profonde.

D'une façon générale, à partir d'une analogie avec la deep ecology, l'écosophie se laisse interpréter non pas comme une école de pensée faite d'avoir des échanges fructueux entre des membres actifs, mais plutôt comme une initiative conceptuelle avec comme fer de lance, Arne Næss, en personne. Même s'il en appelle à une déclinaison individuelle de l'écosophie, il semble qu'il n'y ait pas eu de mouvement se revendiquant de l'écosophie à proprement parler, à la différence de l'écologie profonde.

L'écosophie appartient plutôt à un registre de philosophie personnelle, un code de valeurs que l'on se forge qui doit orienter sa propre vie, et qui en appelle à l'action : « En écosophie, à la différence de la philosophie académique, ce ne sont pas les généralités auxquelles on peut s'élever qui comptent, mais les décisions et les actions. »²⁰ Cette visée dynamique ou opérative de l'écosophie est confirmée lorsque Næss fait la distinction avec l'écologie : « Parmi les thématiques qui relèvent de l'écologie nombreuses sont celles qui font sens au regard de l'écosophie. Et il est heureux qu'il en aille ainsi car en l'absence d'une écosophie, l'écologie serait impuissante à prescrire des principes d'action, à fournir des raisons permettant de justifier les efforts accomplis aussi bien sur le plan politique qu'individuel. »²¹.

Mais ce code de valeurs pourrait aussi être assimilé à une morale personnelle : « seul le généraliste en nous peut mettre en place les valeurs écosophiques prioritaires, celles qui nous font dire en fin de compte « nous devrions » ou « nous ne devrions pas ». »²² Il poursuit « Les concepts même de « nature » et d'« environnement/milieu » ne peuvent être définis écosophiquement sans référence aux interactions entre les éléments dont nous sommes partie intégrante. »²³ Pour autant, on pourra s'étonner de l'absence de définition précise de ce qu'est l'écosophie. Ce flou relatif est parfaitement assumé par l'auteur : « Pour le moment l'écosophie peut se contenter de tirer parti des modèles de systèmes, qui sont des approximations grossières de systématisations globales. C'est le caractère global, et non pas la précision dans le détail qui distingue une écosophie »²⁴ comme s'il s'agissait avant tout d'offrir un cadre propre à l'action et à l'interprétation individuelle.

L'écosophie procède dès lors de deux dimensions, une méthode d'interprétation globale du monde mais aussi comme sa propre expérience du monde, comme nous le verrons ultérieurement. Elle oscille également entre théorie et pratique : d'un côté elle offre une représentation philosophique du monde

²⁰ Arne Næss, chapitre « Normes et hypothèses les systèmes normatifs » in "Ecologie, communauté et style de vie", traduit de "Ecology, community and lifestyle", Editions Dehors, 2013 édité par David Rothenberg, Cambridge University Press, 1989.

²¹ chapitre « la science objective ne peut pas fournir de principes d'actions », ibid

²² chapitre « Normes et hypothèses les systèmes normatifs », ibid

²³ chapitre « Gestalt et pensée gestaltiste », ibid

²⁴ Arne Næss chapitre « Autonomie locale et décentralisation » in « Une écosophie pour la vie, introduction à l'écologie profonde » Ed. du Seuil, 2017

dans lequel on vit, de l'autre c'est un appel au changement radical de nos croyances et valeurs avec le modèle anthropocentré de la nature.

Dans le prolongement, comme élément complémentaire de l'écologie profonde, l'écosophie peut également être interprétée dans sa dimension politique, non pas de façon idéologique et doctrinaire, mais bien comme un cadre de pensée qui doit engager l'action, comme nous l'étudierons dans le chapitre dédié à l'écosophie et au politique.

1.3 Définition de l'écosophie selon Félix Guattari

Une première définition de Guattari apparaît au tout début de l'ouvrage « les trois écologies » : « ...articulation éthico-politique, que je nomme *écosophie* entre les trois registres écologiques, celui de l'environnement, celui des rapports sociaux, et celui de la subjectivité humaine »²⁵. Trois éléments explicatifs peuvent être dégagés de cette définition : d'une part, l'articulation qui fait écho à la notion de maillage, dans le droit fil de l'approche des réseaux ou rhizomes. Les rhizomes s'opposent à l'image classique de l'arbre, comme métaphore verticale du savoir et de la connaissance, en suggérant sur un axe horizontal, des ramifications enfouies, invisibles organisées selon des principes de connexion, d'hétérogénéité et de multiplicité. D'autre part, l'inscription de cette définition dans le champ du politique dans sa dimension éthique, et non plus morale, et enfin la déclinaison en triptyque de l'écologie non plus du développement durable entre social, économie et environnement, mais cette fois-ci l'environnement, le social, et le mental avec la subjectivité humaine. Ecosophie semble fonctionner comme un synonyme des trois visions écologiques articulées entre elles.

Toujours extrait des « trois écologies », un premier point de distinction par rapport à Næss est l'emploi extrêmement varié du terme « écosophique » sous forme d'adjectif qualificatif ou épithète, qui peut renvoyer indifféremment à une « référence », une « perspective », une « logique », une « question », ou encore une « renonciation » « écosophique ». Au pluriel, Guattari parle de « niveaux », de « composantes » « écosophiques ». Ceci dénote une forme de plasticité du terme « écosophique » qui peut se décliner de façon transversale à plusieurs objets, à l'image de la notion mère « philosophique ». Plus spécifiquement, Guattari convoque dans le même ouvrage un nouveau registre « éthico-esthétique » qui se substitue au précédemment employé d'« éthico-politique » : « Il en va là d'une recomposition des pratiques sociales et individuelles que je range selon trois rubriques complémentaires : l'écologie sociale, l'écologie mentale et l'écologie environnementale et sous l'égide éthico-esthétique d'une écosophie ».²⁶ L'articulation des trois registres écologiques ne peut être effective que placée dans le cadre d'une approche écosophique. Mais celle-ci ne peut fonctionner comme un principe directeur, ou une grille de

²⁵ Félix Guattari, « Les trois écologies », Ed. Galilée, 1989

²⁶ *ibid*, p 31.

lecture qu' en sollicitant deux autres valeurs ou concepts intrinsèques, l'éthique et l'esthétique. Plusieurs niveaux de lecture cohabitent donc, ce qui pourrait donner l'impression d'affaiblir la notion en soi d'écophilosophie. Sans l'ériger en concept, l'écophilosophie n'est pas opérative individuellement, ou suffisamment significative en tant que tel, puisqu'on doit lui attribuer ce qualificatif « éthico-esthétique ». Nous reviendrons sur la dimension éthique et esthétique de l'écophilosophie dans un chapitre suivant.

Dans un article de 1992, Guattari revient sur la signification de l'écophilosophie : "Cette concaténation de l'écologie environnementale, de l'écologie scientifique, de l'écologie économique, de l'écologie urbaine et des écologies sociales et mentales, je l'ai baptisée : écophilosophie. Non pour englober tous ces abords écologiques hétérogènes dans une même idéologie totalisante ou totalitaire, mais pour indiquer, au contraire, la perspective d'un choix éthico-politique de la diversité, du dissensus créateur, de la responsabilité à l'égard de la différence et de l'altérité. »²⁷ Ce n'est pas tant l'idée de produire une synthèse à caractère idéologique qui caractérise la démarche de Guattari, que le souci d'ouvrir de nouvelles perspectives, liens, avec une capacité créative propre au déploiement de nouveaux questionnements.

De façon encore plus surprenante, Guattari semble lui-même concéder un certain flou à la notion. Cela apparaît notamment toujours dans « Les trois écologies » : « L'implosion barbare n'est nullement exclue. Et faute d'une telle reprise écophilosophique (quel que soit le nom qu'on voudra lui donner), faute d'une articulation des trois registres fondamentaux de l'écologie, on peut malheureusement présager la montée de tous les périls... »²⁸ La remarque en parenthèse a pour le moins le mérite d'indiquer la grande plasticité du concept d'écophilosophie qui peut s'appliquer comme attribut d'objets, notions divers, ou si l'on préfère son aspect globalisant, holistique, au-delà du découpage par grands registres de l'écologie.

A la fin de l'ouvrage "Qu'est-ce que l'écophilosophie ?", Stéphane Nadaud propose un glossaire écophilosophique, extraits de textes de Guattari susceptibles de servir de définition, et sous le terme écophilosophie, il suggère : « ... ce qui compte dans l'écologie, ce ne sont pas seulement les murs de la maison... au lieu d'avoir une vision réductionniste de l'être comme être naturel, comme l'être déjà-là, il s'agit de poser un horizon d'ontologie pluraliste. C'est dire que la praxis humaine engendre des univers hétérogènes, engendre des pratiques. »²⁹ Cette citation ne correspond pas explicitement à une définition mais plutôt à une illustration, ou explication par défaut, ce que ne serait pas l'écophilosophie, par rapport à une approche restreinte, centrée sur la nature.

Guattari lui-même dans un entretien de juin 1992 précise : « une responsabilité à l'égard de l'être pris

²⁷ Félix Guattari, « Pratiques écophilosophiques et restauration de la cité subjective », *Chimères*, n.° 17, 1992.

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/17chi07.pdf

²⁸ Félix Guattari, « Les trois écologies », Ed. Galilée, 1989, p.23

²⁹ Félix Guattari, « Qu'est-ce que l'écophilosophie? » textes présentés par Stéphane Nadaud, Ed. Lignes/imec, 2013, chapitre extrait de "Vertige de l'immanence" p. 303

comme créativité, c'est ce que j'ai essayé de présenter comme écologie, comme sagesse de l'écos, pas seulement les sagesse des rapports interhumains, mais aussi celles des rapports avec l'environnement, avec les phylums machiniques, avec les univers de sens, avec les territoires existentiels. »³⁰ Il convient de préciser que les phylums machiniques dans le vocabulaire de Guattari correspondent aux souches primitives, ou la racine de la discursivité expressive, des propositions machiniques, c'est-à-dire : « la matérialité, naturelle ou artificielle, et les deux à la fois, la matière en mouvement, en flux, en variation, en tant que porteuse de singularités et de traits d'expression. »³¹ Guattari parle également « d'agencements machiniques » pour souligner la façon dont des individus sont « fabriqués » par des dispositifs techniques en évolution constante, à la fois dans une dimension extra-individuelle mais aussi infra-humaine qui comprend la sensibilité, les affects et désirs. Les machines peuvent être de nature technique mais aussi conceptuelles, esthétiques, perceptives ou désirantes. Les territoires existentiels représentent une autre notion clef pour Guattari, comme un concept transversaliste qui dépasse les complexes de subjectivités freudien ou lacanien pour reforge chez l'individu ses rapports au monde, sa possibilité de vivre. Loin d'ancrer l'écologie dans un état existant de la nature, Guattari projette cette notion dans l'avenir en intégrant les développements technologiques et humains. D'une certaine façon, la sagesse prônée ne se restreint plus au seul rapport de l'homme à la nature, mais à l'environnement dans un sens élargi, technologique, sensoriel, ou mental. A la question "Qu'appelles tu écologie ?" posée lors d'une interview en décembre 1991, Guattari commence par expliciter l'écologie "le terme écologie est éclectique. Il englobe des réalités très hétérogènes... D'abord c'est une science, la science des écosystèmes de toute nature... A côté de ça, l'écologie est devenue un phénomène d'opinion, recouvrant des sensibilités très diverses..." avant de proposer une définition de l'écologie : "... J'ai tenté une jonction conceptuelle entre toutes ces dimensions. Est ainsi née l'idée d'*écologie* articulant les trois écologies : environnementale, sociale et mentale." ³² Il poursuit avec une notion complémentaire en déclinant l'écologie sous forme d'adjectif accolé à un objet qui se distingue de l'objet écosystémique, trop figé sur une vision de l'écologie centrée sur la nature : "De plus dans mon propre système de modélisation, j'essaye d'avancer la notion d'objet écologique qui irait plus loin que l'objet écosystémique. Je conçois l'objet écologique comme articulé selon quatre dimensions: celles de flux, de machine, de valeur et de territoire existentiel." ³³

Sa définition de l'écologie peut s'affranchir du concept de Nature. Dans la prolongation de la notion d'assemblage machinique, l'écologie détachée de son substrat naturaliste est mieux à même

³⁰ Félix Guattari entretien avec John Johnston de juin 1992 paru dans la revue Chimères nr 50 été 2003

³¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Mille plateaux » Ed. de Minuit, 1979

³² Félix Guattari, entretien avec Emmanuel Videcoq et Jean Yves Spanel pour la revue Terminal (nr 56 nov-dec 1991)

³³ ibid

d'appréhender les phénomènes émergents comme le réchauffement global ou l'extension du numérique à toutes les domaines de notre société. Mais plus encore, dans son approche dynamique et quasi visionnaire, dans un sens d'agir sur le temps et d'anticiper l'avenir, l'écophilosophie prétend renouveler plusieurs domaines, du politique, de l'éthique à l'esthétique. Son ambition n'est ni plus ni moins qu'un changement radical des rapports entre humains dans une approche créatrice, désirante et apaisée : "C'est dire que l'écologie généralisée- ou écophilosophie- oeuvrera comme science des écosystèmes comme enjeu de régénération politique, mais aussi comme engagement éthique, esthétique, analytique. Elle tendra à créer de nouveaux systèmes de valorisation, un nouveau goût de la vie, une nouvelle douceur entre les sexes, les classes d'âges, les ethnies et les races. »³⁴

L'écophilosophie se présente ainsi comme une entreprise de dévoilement de la réalité dans toute sa complexité, avec les processus de subjectivisation en jeu. Il parle de « cartographies schizoanalytiques et écophilosophiques » qui sont requises dans une finalité de « produire des agencements d'énonciation aptes à capturer les points de singularité d'une situation ». ³⁵

On pourrait donc l'aborder aussi comme un manifeste, un appel à la prise de conscience et à l'action concrète, avec l'idée sous-jacente de renforcement (empowerment) de ses capacités individuelles et collectives.

1.4 Généalogie de Guattari

Sans aucunement faire référence à son prédécesseur norvégien, Guattari a commencé à utiliser le terme d'écophilosophie à la fin des années 80 notamment dans son ouvrage « les trois écologies » publié en 1989. Alors que la généalogie philosophique de Næss s'inscrit dans le rationalisme, une forme d'athéisme mais aussi de naturalisme propres à Spinoza, l'écophilosophie version Guattari puise ses références du côté de l'anthropologue et épistémologue britannique Gregory Bateson, fondateur de l'école de Palo Alto, avec l'approche systémique et la cybernétique.

En exergue « des trois écologies », comme pour marquer son héritage intellectuel, Guattari insère une citation de Gregory Bateson « il y a une écologie des mauvaises idées, comme il y a une écologie des mauvaises herbes ». ³⁶ Dans un article paru en 1988 la référence à Bateson est encore plus explicite dans le titre « Vers une écophilosophie » qui renvoie au « Vers une écologie de l'esprit » (steps to an ecology of mind). Là encore, le texte s'ouvre par une citation de Bateson : « Pour ma part, je crois que l'accumulation

³⁴ Félix Guattari, « Chaosmose », Ed. Galilée, 1992 (non disponible)

³⁵ Félix Guattari, « L'objet écophilosophique », paru dans la revue Multitudes <http://www.multitudes.net/l-objet-ecosophique/> date inconnue

³⁶ Gregory Bateson « Vers l'écologie de l'esprit », tome II, Paris, Le Seuil, 1980

massive de menaces contre l'homme et ses systèmes écologiques découle directement d'erreurs dans nos habitudes de pensée, erreurs situées à des niveaux très profonds et partiellement inconscients. »³⁷ Pour Bateson, notre environnement culturel influence nos pensées qui elles-mêmes marquent la façon dont nous percevons et décrivons l'environnement culturel dans lequel nous vivons. Comme le précise René Schérer dans « les visions écosophiques de Félix » : « L'écologie de Gregory Bateson fait disparaître le dualisme du sujet et de l'objet et fond les deux ensemble ; il les perçoit comme parties intégrantes d'un système dynamique qui lui seul mérite le nom de réalité, qu'il s'agisse de perception, d'affection ou d'action ».³⁸ Ce qui fait le lien entre les êtres vivants et non vivants, c'est la structure pour Bateson, auquel Guattari préférera la notion de « machine » quelle soit désirante ou matérielle.

L'intérêt de Guattari dans l'approche de Bateson réside dans la description de l'écologie de l'esprit, ce processus mental, système relationnel qui relie l'individu à son milieu social, culturel et familial. L'écologie de l'esprit ne se cantonne pas au domaine psychologique de chaque individu, mais s'organise elle-même en systèmes d'esprits, qui ne coïncident plus uniquement avec celle des participants pris individuellement : « Gregory Bateson a marqué nettement que ce qu'il nomme « écologie des idées » ne peut être circonscrit dans le domaine de la psychologie des individus mais s'organise en systèmes ou « esprit » (minds) dont les frontières ne coïncident plus avec les individus qui y participent. Mais là où nous cesserons de le suivre, c'est lorsqu'il fait de l'action et de l'énonciation de simples parties du sous-système écologique appelé contexte. Je considère, pour ma part, que la « prise de contexte » existentiel relève toujours d'une praxis, s'instaurant en rupture du « prétexte » systémique.»³⁹ En cela apparaît une correspondance avec l'approche écosophique de Næss qui s'efforce d'explicitier la relation complexe entre l'homme et son milieu naturel, et celle de Bateson, dont se revendique largement Guattari, et qui insiste sur ce mécanisme systémique d'interrelations entre la conscience humaine et son milieu. Dès lors l'écosophie incarne ce processus de production de nouvelles subjectivités individuelles et collectives, toujours en lien à un groupe et à un milieu. En d'autres termes cela signifie la présence d'interdépendances, de connexions de l'individu au collectif, et du monde vivant avec tout ce qui l'entoure.

³⁷ Gregory Bateson cité par Félix Guattari in « Qu'est ce l'écosophie ? » Citation extraite de L'Écologie de l'esprit t. II Paris Seuil, 1980 p 60

³⁸ René Schérer dans « les visions écosophiques de Félix » in « Théories et pratiques écologiques de l'écologie urbaine à l'imagination environnementale » sous la direction de Manola Antonioli, Presses universitaires de paris ouest, 2013

³⁹ Félix Guattari, « Les trois écologies », Ed. Galilée, 1989 p 50 -51

1.5 Deux écosophies, points communs et divergences

A l'issue de ce premier panorama des définitions de l'écosophie et de leur généalogie respective à travers la mise en évidence de sources d'influence, un certain nombre de problématiques communes mais aussi de divergences entre ces deux approches peuvent être dégagées.

Pour Næss, l'écosophie proposée se veut performative : les termes posés recherchent à établir un nouveau concept, et créer un mouvement de prise de conscience mais aussi d'incitation à agir, dans une perspective de réalisation de soi. Son écosophie interroge le lien entre l'être humain et la réalité englobante, la nature, mais est relativement souple conceptuellement puisqu'elle peut se décliner et se personnaliser suivant chaque individu.

Pour Guattari, l'écosophie renvoie avant tout à une notion au carrefour de plusieurs registres, qui a vocation à articuler, faire dialoguer entre eux des domaines jusqu'à présent disjointes. La définition se construit en partie par défaut en soulignant ce qu'elle n'est pas par rapport à l'écologie comme science naturelle ou par rapport à l'éthique environnementale. Guattari de même que Næss compose un cadre évolutif sans vouloir figer la notion. Guattari insiste sur l'idée d'un mouvement, d'une recomposition perpétuelle, qui se déploie dans ses dimensions éthique, esthétique ou encore politique.

Là où Næss s'attache à définir une valeur fondamentale, écologique, à toute forme de vie sur Terre, une éthique de la Nature, Guattari se préoccupe plus du maillage du registre environnemental avec le social et le mental ou la subjectivité humaine. L'écosophie ne peut pas néanmoins se réduire à une éthique environnementale qui privilégierait seulement une vision éthique de la nature. Ce qui est en jeu, c'est à la fois la valeur écologique des relations entre les vivants et les non vivants, et dans une vision globale, le renversement du regard anthropocentrique sur la nature pour élargir le champ aux relations interhumaines et entre espèces.

Un autre point de convergence mérite d'être souligné. Autant pour Næss que pour Guattari, l'écosophie ne peut se départir d'une filiation avec la linguistique, et les sciences cognitives. Celle-ci prend une forme distincte qui évolue entre le discours sémantique et une théorie de la communication avec Næss jusqu'à une approche plus marquée par la cybernétique et l'inconscient dit "schizoanalytique" chez Guattari. Cette dernière est en opposition à l'inconscient psychanalytique, et est donc plus inspiré par le modèle de la psychose que de la névrose. Dans le droit fil de la pensée de Bateson, il s'agit de mettre en évidence les processus mentaux en cours, cette vie mentale dans une perspective de renouvellement épistémologique des relations de nos sociétés humaines à la nature et au vivant.

Guattari et Næss semblent avoir partagés, dans la spécificité de leurs parcours intellectuels, une vision philosophique conceptuelle ancrée aussi dans la pratique, inscrite dans les enjeux du monde à leur époque. Næss revendique ainsi son engagement écologique, qui a pu être perçu comme radical par ses contemporains, mais pour le moins fidèle aux idéaux qu'il recherchait. Le fait de vouloir incarner

pleinement les valeurs ou idées qu'ils revendiquent leur permet de s'auto-déclarer eux-mêmes écosophes, au même titre qu'ils sont philosophes. Comme l'indique Stéphane Nadaud dans son propos liminaire « Félix Guattari l'écosophe » in « Qu'est-ce que l'Ecosophie ? » : « Guattari n'a cessé, sa vie intellectuelle durant, de faire de la philosophie, c'est-à-dire, selon ses termes, de devenir écosophe ». Il poursuit « l'écosophie est pour Félix Guattari le moyen d'associer son appétit insatiable pour la production théorique à son souci permanent de la praxis, de la prise en compte des réalités complexes du monde contemporain.»⁴⁰ Cette articulation recherchée dans l'écosophie entre le conceptuel et le concret, ou la mise en pratique, s'accompagne d'un souci d'appropriation personnelle de la notion d'écosophie. Cette notion ne répond pas à une définition figée unique. Elle comporte en elle un champ possible d'interprétation et de déclinaison individuelle, chez les deux auteurs, dans leur registre propre. Ainsi l'idée de valoriser intrinsèquement la vie, l'environnement et le monde en soi prédomine dans l'écosophie de Næss. L'approche de Guattari s'appuie plus sur la nécessité de penser la subjectivité individuelle et le monde ensemble. Pour Guattari, il s'agit ni plus ni moins d'un changement de paradigme convoqué avec l'écosophie. A un paradigme technico-scientifique, Guattari va substituer un paradigme éthico-esthétique. Ce paradigme suppose des nouvelles praxis théoriques et pratiques, ancrés dans une responsabilité morale, et avec une attitude créative, esthétique, permettant de renforcer la singularité des praxis, c'est-à-dire permettre aux individus de se réapproprier les moyens de production de leur subjectivité. Ce nouveau paradigme s'appuie sur une critique féroce du capitalisme mondial intégré (CMI), du scientisme et mais aussi des différentes formes de conservatisme. Il faut signaler que Guattari n'a jamais critiqué en soit les technologies, mais a plutôt essayé d'identifier leurs potentiels de communication et d'expression plus démocratique qui pourraient, à une ère post-médiatique, renforcer les subjectivités singulières : «on peut espérer que s'opèrera un remaniement du pouvoir mass-médiatique qui écrase la subjectivité contemporaine, et une entrée vers une ère post-média consistant en une réappropriation individuelle et collective et un usage interactif des machines d'information, de communication, d'intelligence, d'art et de culture.»⁴¹ Mais ce nouveau paradigme a aussi des implications politiques, Guattari parle d'une « écosophie de caractère éthico-politique »⁴². Il s'agit d'envisager le changement des pratiques sociales et des rapports sociaux en considérant les interactions étroites entre le niveau politique et la vie quotidienne des individus.

Avec l'écosophie, l'écologie s'enrichit d'une conception philosophique du monde. Mais cette écosophie ne peut pas être rangée dans un genre théorique cloisonné. Elle oscille entre une théorie du moi, dans

⁴⁰ Stéphane Nadaud, présentation liminaire « Félix Guattari l'écosophe » in « Qu'est-ce que l'Ecosophie ? » textes présentés par Stéphane Nadaud, Ed. Lignes/imec, 2013

⁴¹ Félix Guattari, article « vers une ère post-média » in « Qu'est-ce que l'Ecosophie ? » textes présentés par Stéphane Nadaud, Ed. Lignes/imec, 2013

⁴² ibid 4^{ème} de couverture de « Les trois écologies » Ed. Galilée, 1989

son rapport au monde, mais aussi une théorie de la valeur, notamment celle accordée à la nature et aux êtres vivants. Dans le prolongement, on peut s'interroger dans quelle mesure elle constitue également une ontologie.

Ontologie et gestalt dans l'écophilosophie de Næss

La définition communément admise de l'ontologie, selon Aristote, est la science de l'être en tant qu'être, indépendamment des étants particuliers, ou de telle ou telle catégorie particulière d'être. Elle peut parfois être assimilée à la métaphysique avec une réflexion sur la substance, ou l'essence de l'être.

Heidegger va proposer un renouvellement de l'ontologie en focalisant sur l'être au lieu de l'étant suprême Dieu. Et il va critiquer l'ontologie classique qui imprégnée de métaphysique, ne s'est jamais intéressée à l'être, ce qui permet à tous les étants d'apparaître en ce qu'ils sont. L'homme est un étant particulier. S'interroger sur l'ontologie dans l'écophilosophie, c'est dans la filiation heideggerienne souligner le « Dasein » l'être humain, dans son lien avec un monde non réduit aux différents étants qu'il comprend. L'être-au-monde articule les éléments fondamentaux du Dasein, comme « structure originellement et constamment totale. »⁴³

On peut s'interroger en quoi la composante ontologique est déterminante pour l'écophilosophie de Næss ou de Guattari.

L'ontologie, dans une acception large, suggère aussi l'étude du fondement de l'ordre des choses, sans que cela soit relié, comme dans une vision métaphysique classique, à un être ultime et inconditionné, Dieu. On est donc plus dans la compréhension du sens de l'être, d'où son importance dans la philosophie de la réalisation de soi, développée par Næss.

Pour bien comprendre l'ontologie écophilosophique suggérée par Næss, il faut d'abord analyser sa critique de la conception classique du XVIIe siècle de la nature qui va distinguer :

- Les qualités primaires, de type géométrico-mathématiques
- Les qualités secondaires, telles que la couleur, la chaleur le goût etc... mais qui relèvent des sensations éprouvées, et n'existent que dans la conscience. A ce titre elles sont donc comme « projetées » dans la nature, et sont donc subjectives, liées à la perception d'un sujet.
- Et enfin les qualités tertiaires qui correspondent à des qualités perceptives complexes, et qui inspirent des sentiments comme la tristesse, l'effroi, la beauté.

Pour Næss, la réalité sensorielle existe en soi et est dotée d'un vrai statut ontologique : « les qualités secondes et tertiaires restent les seules qui existent réellement ». « Le processus de projection des qualités sensibles n'est rien de réel ». Il critique ainsi une « ontologie d'inspiration galiléenne » qui

⁴³ Martin Heidegger, « Etre et temps », 1927. Ed. Authentic, 1985

considère l'existence séparée de choses en soi, en dehors de leurs qualités secondaires et tertiaires où la nature est abordée avant tout comme un milieu physique.

Il introduit ainsi la notion de Gestalt « souvent associé à la maxime le tout est supérieur à la somme des parties ou la somme est reliée de façon externe aux parties de la somme. »⁴⁴

L'ontologie est associée à la gestalt selon laquelle la réalité est toujours déjà composée, agencée suivant des formes (gestalt en allemand) qui sont ce par quoi nous saisissons toujours les apparences en premier lieu. Gestalt en supposant un contenant plutôt qu'un contenu déterminé peut indiquer une entité ou une signification qui admet des variations : « La distinction entre sujet, objet et milieu n'est possible qu'au terme d'une analyse logique, tandis que la vie spontanée est exempte de toute séparation claire. L'ontologie de la Gestalt est dans le monde ». ⁴⁵

Næss explique sa théorie globalisante et d'interrelations en prenant l'exemple d'une sonate de Beethoven: « Nous dirons que les notes prennent place au sein d'une gestalt, qu'elles sont appréhendées individuellement conformément à notre compréhension de la phrase musicale comme constituant un tout. ». « Dans l'expérience spontanée que nous faisons de la réalité, ce dont nous faisons l'expérience est plus ou moins complexe et englobant ». On pense donc et on parle par gestalts. C'est ce qui constitue, notre réalité vivante et le monde dans lequel nous vivons. Il précise « Sans entrer dans des subtilités philosophiques je conclus que notre expérience de vie n'est pas celle des « choses en soi » (Kant). L'expérience de vie est l'expérience de gestalts, et un cadre conceptuel est adapté à l'expérience spontanée des contenus de réalité.»⁴⁶ En soi l'ontologie de la gestalt représente le cadre conceptuel, ontologique, conforme à la conscience, et à l'expérience des êtres humains, on pourrait dire la « façon d'être des choses ».

A partir d'un exemple d'un projet routier dans un bois, ou la surexploitation par la pêche d'une espèce de poisson de la mer de Barents, ce que critique Næss c'est notre vision atomistique et fragmentée qui nie « l'expérience spontanée des gestalts super-ordonnées ». Dans le premier exemple, ce serait celle qui correspond à la perception subjective d'un ensemble avec une valeur élevée, en l'occurrence le bois comme tout par rapport aux simples arbres dans le bois, simples « gestalts subordonnés ». Ce qui compte avant tout c'est l'émergence de gestalt complexes, issues de relations et d'expériences multiples et variées avec la nature. D'où l'importance, à travers le mouvement d'écologie profonde, de pouvoir reconnaître « l'articulation forte de la perception gestalt, et plus encore, de l'ontologie gestalt ».

⁴⁴ Arne Næss chapitre « Ecosophie et ontologie de la gestalt » in "La réalisation de soi" Spinoza, le bouddhisme et l'écologie profonde" Ed. Wildproject, 2017

⁴⁵ Arne Næss, avec David Rothenberg Chapitre « Gestalten indéfinies » in « Vers l'écologie profonde », Ed. Wildproject, 2009

⁴⁶ chapitre « Ecosophie et ontologie de la gestalt » p 83 in "La réalisation de soi" Spinoza, le bouddhisme et l'écologie profonde" Ed. Wildproject, 2017

Une critique qui a pu être formulée à l'ontologie de la gestalt est qu'elle peut engendrer une forme de relativisme subjectif, chaque point de vue individuel doit être considéré sans jugement de valeur sur ce qui est bon ou mauvais pour l'environnement.

Pour résumer, comme on l'a vu, la définition ontologique de Næss ne se rapporte pas uniquement à l'être en tant qu'être mais à ce qui existe et à notre sens de ce qui est dans ce monde. Il convie donc une ontologie environnementale sur la façon dont on voit le monde et comment changer cette perception. Nous avons pu constater également le lien effectué entre ontologie et éthique où l'ontologie définit le cadre dans lequel nous faisons des choix éthiques. L'écosophie n'est donc pas seulement une éthique environnementale mais aussi une ontologie.

Ontologie dans l'écosophie de Guattari

Sans revendiquer une conception unique de l'ontologie, Guattari use également de ce terme de plusieurs manières. Loin de se réduire à une dimension naturelle ou naturaliste, avec un focus sur les êtres vivants et non vivants, tels que l'aborde Næss, l'écosophie de Guattari évoque des « espèces incorporelles » dont la défense est inséparable de celle des espèces matérielles, naturelles, végétales et animales. Pour Guattari il s'agit de dépasser la détermination de l'être naturel : « au lieu d'avoir une vision réductionniste de l'être comme être naturel, comme être déjà-là, il s'agit de poser un horizon d'ontologie pluraliste. C'est dire que la praxis humaine engendre des univers hétérogènes, engendre des pratiques »⁴⁷. Il poursuit toujours dans le même ouvrage : « J'aime bien le mot ontologie. Si je m'en méfie c'est que j'ai tendance à le mettre à toutes les sauces. Il y a pour moi, si tu veux, des foyers de production ontologique, des sites d'affirmation autopoïétique, des répétitions, des insistances, des intensités avec tout leur cortège de références incorporelles et d'écécité. Tout ça participe d'une vision un peu animiste qui ne me pose pas vraiment de problème. Où les choses se compliquent c'est lorsqu'il s'agit de penser une praxis.»⁴⁸

L'ontologie version Guattari se décline donc sous différentes formes, sans correspondre véritablement à l'ontologie gestalt de Næss. Par ailleurs l'écosophie de Guattari dépasse les champs traditionnels de l'ontologie parce qu'elle correspond plus à une philosophie des relations, de la pluralité, que de l'être en tant que tel. Dans une interview, Guattari précise : « Je ne me réclame d'aucune ontologie, bien entendu, puisque je parle de métamodélisation. Je me référais beaucoup plus à son « récit » présocratique qu'à des ontologies constituées. Mais les ontologies représentent pour chaque époque, chaque étape philosophique, une tentative pour conceptualiser l'état de l'être, des choses, dans un contexte technico-

⁴⁷ Félix Guattari, chapitre "Vertige de l'immanence" in « Qu'est-ce que l'écosophie? » textes présentés par Stéphane Nadaud, Ed. Lignes/imec, 2013,

⁴⁸ Félix Guattari, chapitre « Au-delà du retour à zéro », p. 294 in « Qu'est-ce que l'écosophie? » textes présentés par Stéphane Nadaud, Ed. Lignes/imec, 2013

scientifique et social donné. Aujourd'hui la question se pose avec une acuité renouvelée, puisque l'être des choses est de moins en moins un être-là déjà là, mais un être dans un processus évolutif, pris dans une accélération machinique et historique. »⁴⁹ L'ontologie guattarienne n'impose pas une vision du monde ou de l'existence de l'être, mais s'intéresse plus à l'être de la relation ou en devenir. Ce processus dynamique renouvelle le statut de l'ontologie, dans son intention à cerner une « consistance universelle », et l'entraîne vers une multiplicité d'interprétations, d'où le recours maintes fois observés au pluriel : « Finalement la question première maintenant, est de forger non pas une ontologie, mais une lecture des ontologies de toute nature, y compris de l'ontologie schizophrénique, etc., dans une perspective créationniste- comment est-ce qu'on en vient à poser une ontologie dans un agencement d'énonciation donné.»⁵⁰ L'ontologie de Guattari se déploie donc en mode pluriel, à la fois « strates », « textures », « hétérogénèse » ontologiques, elle peut s'assimiler à l'objet écosophique lui-même avec ses « quatre dimensions ontologiques de flux, de territoires, d'univers et de phylums machiniques ».

1.6 Le fait urbain et l'écosophie

À l'issue de ce rapide rappel de définitions, et de généalogie du concept, un des premiers points saillants que l'on peut retenir est que l'écosophie se définit en premier lieu par rapport à la Nature selon Næss ou à l'écologie selon Guattari. De fait elle ne considère pas en tant que tel, la ville ou l'urbain, qui sont des purs produits de l'activité humaine, et qui se sont le plus souvent constitués en se démarquant de la nature, pour aboutir à la période contemporaine à des milieux ou artefacts techniques complexes trop souvent disjoints de leur environnement ou substrat naturel.

Ceci est particulièrement présent dans l'écosophie de Næss foncièrement naturaliste dans son approche, et omettant de façon quasi délibérée le fait urbain pour ne se concentrer que sur les rapports entre le vivant et le non vivant dans le monde. Par ailleurs, nous avons pu noter que l'absence d'ancrage conceptuel précis de l'écosophie selon Næss peut s'avérer être à double tranchant : d'un côté, une liberté d'interprétation facilitant l'appropriation du terme par le plus grand nombre, de l'autre un risque de dilution et d'absence d'opérationnalité du terme faute d'être clairement délimité.

Pour notre part, nous saisissons cette opportunité offerte pour proposer une déclinaison de l'écosophie dans le domaine urbain, puisqu'il nous est permis de concevoir, selon Arne Næss, de multiples écosophies, en respectant un certain nombre de préalables mais sans pour autant éveiller un sentiment de trahison par rapport à la pensée d'origine.

⁴⁹ Félix Guattari interview par Kuniichi Uno, parue dans Art actuel nr 72, 1999, cité dans le chapitre « Chaosmose, vers une nouvelle sensibilité » in « Qu'est ce que l'écosophie ? » Ed. Lignes/imec, 2013

⁵⁰ ibid

De son côté, l'hypothèse écosophique de Guattari, s'articule pleinement avec la notion urbaine, comme on pourra le voir dans la 7^{ème} partie « vers une écosophie urbaine ». Pour lui, l'écosophie doit œuvrer à un redéploiement des valeurs esthétique, écologique ou de solidarité. Elle doit contribuer à changer la façon de faire de l'éducation, de la psychiatrie, de la politique, mais aussi de l'urbanisme.»⁵¹ Dès lors, par rapport au non-dit de la ville dans l'écosophie de Næss, Guattari aborde pleinement le fait urbain et le relie régulièrement à son écosophie. Deux approches distinctes mais qui chacune ouvre un champ possible d'interrogation et de tentative d'application du terme écosophique à l'urbain.

Cette première hypothèse dessinée nous amène à poser la question dans le second chapitre : en quoi l'écosophie permet-elle de nous affranchir d'une opposition classique entre nature et technique, nature et société, et sortir d'une pensée dualiste, qui est très présente aussi traditionnellement dans le champ urbain : la ville contre la campagne, la ville contre la nature. Et donc en quoi l'écosophie au contraire, en prônant une forme d'holisme, va nous permettre de repenser ces liens, et dépasser toute forme de dualisme ?

⁵¹ Felix Guattari, article « Pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective » in revue Chimères nr 28 printemps été 1996

2. L'écosophie, au-delà du dualisme

A la fois jeu d'oppositions ou de correspondances, le dualisme marque fortement comme doctrine le discours sur la nature : nature versus culture, nature vs technique. On peut s'interroger sur la façon dont l'écosophie s'inscrit ou surmonte ces oppositions. Y a-t-il de ce point de vue un positionnement différencié entre la vision de Næss qui dans la filiation spinoziste, se veut holistique, avec la suprématie de la Nature, et celle de Guattari, qui décrit un système d'interdépendance des différents domaines et composantes par maillage ou réseautage ? Dans le prolongement, il s'agira ensuite de poser l'apport de l'écosophie pour dépasser le dualisme classique dans le champ urbain entre nature/ville ou campagne/ville. On ne peut en effet dans un premier temps se départir d'un mode de pensée analytique érigeant des principes irréductibles l'un à l'autre, puis dans un second temps, dans une démarche dialectique, surmonter les antinomies pour affirmer un nouvel objet, ou moment. Grâce à une approche écosophique, il convient d'évaluer en quoi le fait urbain contemporain peut dicter une forme de réconciliation et de dépassement des clivages précités.

2.1 Nature/ culture

L'écosophie de Næss suggère un rapport refondé à la nature. Mais en édifiant la Nature comme l'entité globalisante, et le paradigme premier auquel l'homme doit se rattacher, n'instaure-t-on pas de fait un dualisme avec tout ce qui ne relève pas directement de la nature ? quid de la culture par exemple, ou de la société avec l'homme « animal social », ou encore du construit par rapport au donné « naturel » ?

En confrontant nature vs culture, nature vs homme ou humanité, par amalgame ou syllogisme on en vient rapidement à opposer les substances premières esprit contre matière, ou âme contre corps. Dans la perspective de surmonter ce type de dualisme, on peut être tenté à l'opposé de privilégier une de ces deux composantes aux dépens de l'autre, au risque d'aboutir à une sorte de réductionnisme, à un corpus doctrinal clivé autour de deux pôles, l'idéalisme ou le matérialisme. Sans être confondu, le matérialisme implique une forme de naturalisme avec le partage ontologique des substances distinctes, et la reconnaissance de la nature comme la somme de tout ce qui existe, en dehors de toute transcendance.

Dans la tradition de Spinoza, on peut considérer que l'homme fait partie du monde et ne déroge pas aux lois naturelles. Ce souci de dépasser toute forme de dualisme ou de réductionnisme à travers une approche holistique, dynamique, inclusive et se régénérant d'elle-même, correspond tout à fait à la pensée écologique contemporaine. Dans une enquête philosophique, Catherine et Raphaël Larrère, reviennent notamment sur les distinctions naturel/ artificiel, naturel/civilisé et sur les rapports entre nature et culture, qui ont structuré le discours sur la nature. La crise environnementale efface selon eux le partage entre le naturel et le social, plus de séparation ontologique entre nature et société. Il convient

donc de surmonter le dualisme avec l'opposition entre naturalisme et humanisme, mais aussi une position moniste où l'Homme et la nature ne font qu'un : "Renoncer au dualisme effacer la différence entre nature et culture, conduit au monisme. On pose soit que tout est culture, que la nature est une construction sociale (position de Cronon), soit comme Callicott, que tout est nature, et que l'homme est un être naturel."⁵²

Dans l'opposition entre nature et culture, la nature est souvent présumée comme un fait donné, forcément à préserver dans un état supposé originel. Or la nature est une force productrice, en soit un sujet agissant indépendamment de toute volonté humaine. Ce qui ne signifie pas évidemment qu'une volonté humaine courageuse, dans les premiers temps de l'humanité, pour assurer sa survie dans un environnement hostile, a dû s'adapter pour maîtriser un milieu non domestiqué. La nature façonnée par l'interférence de l'homme représente également une figure imposée dans les relations entre nature et culture. Pour évoquer la destruction de l'environnement par l'intervention humaine, Arnaud Villani parle du « harcèlement de la culture humaine sur la nature »⁵³, et nous invite à repenser l'unité et la dualité le « deux en un ». Il invoque le principe de mort et de destruction qui a prévalu au cours des siècles aux dépens du principe de préservation de la vie sur terre. Les causes en reviennent pelle-mêle à la faillite des réciprocitys communautaires, à l'échec d'une collectivité intelligente qui se confiait à l'équilibre de la vie, ou encore à la montée du désir, toujours plus puissant d'un pouvoir dominant et de richesse. L'homme libre, conscient et responsable, appartient au domaine de la culture et à la politique. A la cité politique s'oppose la puissance de la nature.

Les anthropologues comme Philippe Descola ont pu questionner la distinction entre nature et culture, comme catégorie universelle, qui a fortement marquée la pensée occidentale moderne. Dans « Par delà nature et culture »⁵⁴ il dessine une perspective nouvelle, de tissage entre nature et culture au-delà d'un ordonnancement aux mesures de l'humanité et suggère l'abandon de toute forme de discrimination entre humains et non humains. Il s'agit d'éprouver dans sa tête et dans sa chair, le monde dans sa complexité, et non plus la nature comme une totalité, une entité extérieure que nous pourrions maîtriser.

2.2 Héritage technique dualiste

Il convient de rappeler dans un premier temps dans le sillage de Pascal David que « ce n'est pas la technique qui agresse mais la pensée »⁵⁵. Dans l'objectif de pouvoir réhabiliter en soit la technique, l'enjeu est d'identifier quelles sont les idées en présence qui offrent les conditions de possibilités

⁵² Catherine et Raphaël Larrère, « Penser et agir avec la nature, une enquête philosophique » Ed. La découverte, 2018

⁵³ Arnaud Villani in « La terre engloutie ? une philosophie de l'écologie » Ed. Kimé 2020

⁵⁴ Philippe Descola, "Par-delà nature et culture", Gallimard, 2005

⁵⁵ Pascal David "habiter la terre, l'écologie peut-elle échapper au règne de la technique" Ed le marteau sans maître, Ed Manucius, 2019

d'avènement de nouveaux objets techniques, ou machines comme dirait Guattari. L'écologie ne sera pas en mesure d'éviter l'emprise de la technique tant qu'elle ne se demandera pas sérieusement en quoi la nature est irréductible à un environnement, et ce qu'habiter veut dire : « L'écologie ne pourra pas échapper au règne de la technique dont elle est à son insu complice tant qu'elle n'interrogera pas ses propres présupposés scientifiques, tant qu'elle ne s'ouvrira pas au questionnement philosophique dans son dialogue avec la poésie. Tant qu'elle s'obstinera à ne pas vouloir comprendre que la science ne pense pas.... Faute de laquelle n'est envisageable aucune habitation poétique de la terre, ou qui ne soit purement machinale et par là profondément déshumanisante. »⁵⁶ La ville, comme lieu de parachèvement et d'accueil de toutes sortes d'innovations technologiques serait à ranger du côté de la technique. Si une vision technique de la nature dans la lignée de l'héritage scientifique et mécanique du monde prédomine, on peut s'interroger où s'opère ce point de bascule dans l'histoire de l'humanité où par l'entremise de moyens surdimensionnés, de techniques sophistiquées, la mainmise de l'homme sur les ressources naturelles et le vivant dépasse une forme de maîtrise mesurée, de respect ? Les anciens grecs présocratiques disaient « vivre en prenant exemple sur la nature... ». Mais c'est avec l'avènement de la modernité et du cartésianisme que les sciences et les techniques se sont développées à l'aune de cette séparation entre culture et nature, même si les fondements sont sans doute plus anciens dans un dualisme platonicien corps et esprit. Bien que Descartes évoque avant tout la matière, aux dépens de la nature qui n'existe plus en tant que telle, il convient néanmoins de battre en brèche le mythe de l'exploitation de la nature par une vision purement techniciste cartésienne : d'une part parce qu'il a su démontrer qu'une explication scientifique et technique n'est pas incompatible avec une perception esthétique ou sensible de la nature, et d'autre part, sa philosophie s'accompagne d'un projet pratique utile, dans la conduite de sa vie ou dans la conservation de la santé, comme bien premier : « ...Ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feroient qu'on jouiroit sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie. » Pierre Guenancia dans Lire Descartes souligne l'importance de l'adverbe « comme » dans cette fameuse phrase, car c'est avant tout le travail, l'action technique qui nous permettent la connaissance de la nature, avant toute forme de maîtrise décrétée par « commandement sans que notre pouvoir en soit la cause ». « Etre comme le maître de la nature c'est obtenir d'elle des effets comparables à ceux du commandement sans que notre pouvoir en soit la cause ».⁵⁷ Il serait donc finalement possible de penser l'écologie comme un humanisme dans la mesure où protéger la nature donc l'environnement, c'est protéger l'espèce humaine et assurer les

⁵⁶ Félix Guattari « Les trois écologies » Ed. Galilée, 1989

⁵⁷ Pierre Guenancia « Lire Descartes », Ed. Gallimard, 2000

conditions de sa survie, et lui rendre la terre vivable et habitable.

2.3 Dépassement du dualisme par l'écophilosophie

Pour sortir d'une dichotomie inféconde entre naturalisme et culturalisme, comme représentant ultime de l'anthropocentrisme, l'écophilosophie, porteuse de réconciliation, peut être décisive. L'écophilosophie nous permet de repenser la dualité de la nature et de la culture dans une nouvelle combinaison et un continuum. Catherine Larrère dans « Penser et agir avec la nature » cite Næss en soulignant que la « diversité des formes culturelles dans tous leurs aspects peuvent être considérées comme faisant partie de la richesse et de la diversité des formes de vie sur Terre. »⁵⁸ A travers l'écophilosophie, il s'agirait de repenser les solidarités entre deux entités distinctes, et sortir d'une représentation de l'homme comme sujet et la nature comme objet. L'écophilosophie vise une forme de sagesse dans notre habitation sur terre et se veut comme une philosophie de l'existence, réconciliant des termes à la fois culturel et naturel. Son ambition en tant que philosophie de l'existence et de la co-existence sur terre est d'intégrer des champs jusqu'à présent distincts de l'écologie, du politique, de l'esthétique ou de l'éthique.

Cette pensée de dépassement du dualisme nature/culture correspond bien à la thèse proposée par Corine Pelluchon: il s'agit de prendre en compte la corporéité du sujet qui « vit de » en insistant sur les conditions biologiques sociales et environnementales de l'existence. Elle remarque que le plus souvent l'écologie demeure foncièrement extérieure à nos vies car elle n'est pas placée au cœur d'une philosophie de l'existence, et parce qu'elle ne parvient pas à concevoir la liberté humaine comme être au monde et à la nature. La notion « d'habiter » permet de récuser le dualisme nature/culture : « il suggère que le monde des hommes en dépit de ses spécificités, n'est pas indépendant des sols, des éléments, des écosystèmes et du climat »⁵⁹. En réfléchissant « l'écologie », il s'agit de dépasser la question de l'usage responsable des ressources, avec la valeur instrumentale de la nature. Elle substitue aux « ressources » le terme de « nourritures terrestres » pour repenser radicalement la façon dont l'homme habite la terre et cohabite avec elle et toutes les autres espèces. Elle renoue également avec la dimension esthétique et sensible du « vivre de » avec la jouissance comme vérité qui exprime mon être avec le monde. La notion de nourritures fait la synthèse du culturel et du naturel, à la fois ce qui nourrit et ce qui comble l'existence. L'écophilosophie propose également une conversion du regard porté sur la nature, un mouvement hors de soi pour parvenir à penser et voir comme l'autre. Avec l'écophilosophie, s'établit un mouvement de reconnaissance de l'unité et de l'indivisibilité de la nature. Pour autant l'écophilosophie ne préconise pas la fusion de tous les éléments dans le grand Tout qui risquerait d'en faire une interprétation mystique de la nature. Par ailleurs, en préconisant une vision holistique de la nature, l'écophilosophie ne peut pas être

⁵⁸ Catherine Larrère in « Penser et agir avec la nature », citation extraite de « the encouraging richness and diversity of ultimate premises in environmental philosophy », *The Trumpeter*, vol 9. 1992.

⁵⁹ Corine Pelluchon « Les nourritures, philosophie du corps politique » ed Essais Point, 2020

assimilée à un monisme naturel ou la nature deviendrait l'unique référence normative. En effet, l'intervention humaine, interagit sur la nature, mais c'est le facteur culturel, avec ses normes de comportement qui va déterminer le niveau de dégradation ou de mise en valeur de la nature. L'homme comme partie de la nature, ou l'homme être de nature ? Partir de l'homme ou y aboutir ? S'agit-il de protéger la nature et les autres espèces à partir de l'homme, ou imposer des normes drastiques de respect de la biodiversité, en tant qu'entité indépendante, et conclure par une diminution de l'emprise humaine sur la terre par une réduction de la population, comme le suggère Næss ? De fait, Næss souhaite dépasser toute forme de dualisme lorsqu'il évoque la force et l'appartenance à un lieu, son chalet de Tvergastein : « Seules les philosophies qui imposent un dualisme absolu entre le sujet et l'objet essaient d'établir une frontière entre le soi et « son » environnement géographique. »⁶⁰ En insistant sur les relations et l'interdépendance entre les êtres vivants, l'écosophie de Næss se défend de toute forme de dualisme mais aussi d'atomisme, où le monde serait réduit à de la matière composée d'atomes. En complément de l'holisme de Spinoza, une autre sphère d'influence pour Næss est la pensée non dualiste bouddhiste. Celle-ci préconise de transcender le dualisme du sujet et de l'objet, en niant l'existence d'un soi égocentrique comme présence unique dans l'expérience. Ce qui compte avant tout c'est l'expérience de son identité avec le monde dans sa totalité.

De son côté, Guattari se défend lui aussi de toute forme de dualisme : « si on ne veut pas tomber dans un naturalisme bête opposant la nature et la culture, l'infrastructure et les superstructures ; si on veut essayer de décrire comment s'opèrent réellement les mutations historiques, il me paraît nécessaire de forger un concept élargi de machine qui rende compte de ce qu'elle est sous tous ses aspects. »⁶¹ Il propose là une approche utile qui permet de dépasser un clivage encore trop présent entre ville et campagne, nature et culture. Il serait en effet tentant de voir dans la ville, avec l'artificialisation qu'elle comporte, le lieu par excellence de production et d'accueil de machines, de toutes natures. Il poursuit dans sa définition d'agencements machiniques : « Là au lieu de voir une opposition entre l'être et la machine, l'être et le sujet, cette nouvelle conception de la machine implique que l'être se différencie qualitativement et débouche sur une pluralité ontologique, qui est le prolongement même de la créativité des vecteurs machiniques. La nature domestiquée n'est-elle pas en elle-même une sorte d'agencement machinique ? »⁶² Pour s'affranchir d'une séparation factice entre nature et culture, nature et société, Guattari avec son compère Deleuze nous incite à « penser par le milieu » un peu comme « l'herbe pousse par le milieu », image qu'ils empruntent à Kafka. Cette pensée du milieu oblige à réfléchir à

⁶⁰ Arne Næss, paragraphe « un exemple de lieu : Tvergastein » in "La réalisation de soi" Spinoza, le bouddhisme et l'écologie profonde", Ed. Wildproject, 2017

⁶¹ Félix Guattari, extrait du chapitre consacré à "pratique institutionnel et politique" dans « Qu'est-ce que l'Ecosophie ? » Ed. Lignes/imec, 2013

⁶² Félix Guattari, « Qu'est-ce que l'Ecosophie ? » Ed. Lignes/imec, 2013

l'homme avec son milieu. « Penser par le milieu », c'est replacer par exemple la contingence de la cité grecque, comme milieu d'émergence de la philosophie occidentale.

2.4 Nature contre ville

Dans la série des couples contraires nature/ artificiel, le naturel/ civilisé, nature/culture, nature/société, l'opposition nature contra ville semble implicite. La ville serait donc du côté de la culture, de ce qui fait société mais aussi de l'artificiel.

En posant une distinction entre nature et ville, c'est l'irréductibilité de la nature qui semble s'imposer contre l'artificialité de la ville, en tant que produit de la culture humaine.

En pleine actualité de crise sanitaire mondiale avec la pandémie de coronavirus, cette dichotomie simpliste ville/campagne a été revigorée. D'un côté la campagne, qui incarne le bien vivre en proximité immédiate avec la nature, et de l'autre la ville, concentration humaine dense avec des foyers d'infections potentiels, et un enfermement et cloisonnement dans des espaces réduits sans accès à de la verdure ni d'échappatoire possible vers des grands espaces ouverts. Une synthèse qui puisse s'affranchir du binôme, projet de simple reconquête de la nature en ville, versus nature préservée de toute empreinte humaine jugée néfaste, s'impose. Ainsi Catherine Larrère suggère d'appliquer la recomposition du rapport nature/culture dans un domaine particulier, celui de la biodiversité urbaine. Elle note le paradoxe de la ville qui s'est construite par une artificialisation progressive du milieu jusqu'à exclure la nature en son sein, alors même que les citoyens ont une demande sociale accrue pour plus de nature.⁶³ De même l'approche de la ville comme écosystème urbain, composé d'échanges de flux et de matières, avec la production d'entropie sous forme de rejets et déchets, témoigne encore d'une vision technico-naturaliste de la ville. L'antinomie binaire nature versus culture a des racines historiques et il semble difficile de se départir de cette opposition aussi grossière soit elle car elle imprègne notre culture et notre façon d'aborder les questions écologiques et le rapport à la ville. Ainsi un parallèle intéressant peut être effectué avec les premiers plans urbains connus de nos villes, avec notamment la référence archétype de Hippodamos de Milet qui à travers un plan en damier organise l'espace urbain en autant d'unités fonctionnelles des îlots répondant à des besoins dédiés de la communauté, résidentiel, marché, édifices de représentations religieux, politiques administratifs, sportifs. Ce plan orthogonal symbolise en même temps le triomphe du logos, de la Raison géométrisante, soit la victoire de l'homme abstrait de la culture, sur la nature et l'homme concret. Il convient de préciser que loin d'imposer de façon rigide un plan en échiquier dans un lieu, Hippodamos de Milet a su le faire évoluer aux contraintes topographiques et physique du site, ce qui semble révéler une certaine capacité d'adaptation aux caractéristiques de la nature existante.

⁶³ Catherine et Raphaël Larrère, "Penser et agir avec la nature, une enquête philosophique" Ed. La découverte, 2018.

Næss, à sa façon, en mettant en exergue la suprématie de la Nature sur l'homme et l'artificiel, laisserait à penser qu'il prolonge une forme de dualisme lorsqu'il aborde la ville. Très peu traitée dans ses écrits, la ville apparaît souvent comme un objet technique éloigné de la nature. Ainsi dans un article de 1973⁶⁴, Næss retombe assez facilement dans une opposition binaire où il prône que « la joie est liée à l'environnement et à la nature, ce qui suppose de s'éloigner de la vie de bureaux et des zones urbaines pour de plus longues périodes, et retrouver la « wilderness ». Il s'inscrit là complètement dans la lignée des premiers penseurs naturalistes américains de la « wilderness » tel Ralph Waldo Emerson, compère de Henry David Thoreau. En effet ce premier déjà au début du XIXe siècle, louait aux dépens de la ville, la campagne comme source d'inspiration des bons écrits et discours brillants usant d'allégories et d'images spontanées : « ... combien la vie à la campagne possède d'avantages, pour un cerveau puissant, sur la vie artificielle et amoindrie des villes »⁶⁵. Par ailleurs, on peut critiquer cette quête d'une wilderness, mythologie nord-américaine, ou d'une nature intacte intouchée puisque celle-ci dans notre monde globalisé et omniscient est avant tout façonnée par l'intervention humaine, comme une résultante. Il ne s'agit pas non plus de rechercher un état d'innocence écologique dans la wilderness qui remonterait jusqu'aux origines de l'agriculture et du pastoralisme sur Terre. La ville comme produit culturel et sociétal, forcément artificielle par rapport à un substrat naturel, pourrait de fait facilement incarner l'antinomie de ce nouveau rapport souhaité à la terre et à la nature, initiée dans l'écosophie. Pour autant, il faut se garder d'une vision trop simpliste car s'il n'a pas énormément évoqué la ville dans ses écrits, Næss n'était aucunement un anti-urbain. Ce qui l'intéresse le plus, c'est cette forme d'alternance, de dynamique créée par ce contraste entre un retour à la nature forcément plus solitaire, et une vie sociale plus riche en ville. Dans la perspective de Guattari, un auteur comme Andreas Weber préconise un changement radical du concept de nature, culture et politique pour insister sur la dimension poétique du vivant à l'ère anthropocène, et la nécessaire cohabitation des êtres vivants dans la biosphère, dépassant une forme de dualisme nature vs homme. A l'échelle urbaine, il évoque les espaces urbains, ou les initiatives d'agriculture urbaine comme des structures "animées" (enlivened), formes d'expression d'un modèle de relation, selon l'idée de Bateson, référence aussi de l'écosophie mentale pour Guattari: "Keeping in mind Bateson's idea of enlivened structures as expressive of «the pattern that connects,» it is useful to see urban gardens and other commons-based innovations as a type of «pattern language»".⁶⁶

Toujours en lien avec ces mises en relations du vivant à l'échelle urbaine, Corine Pelluchon en appelle à une pensée de l'habiter qui puisse impliquer une réflexion sur la cohabitation entre les hommes et les animaux car l'habitation suppose l'appréhension de la relation entre le dehors et le dedans, la nature et

⁶⁴ Arne Næss « The place of joy in a world of fact », the Trumpeter, 1973

⁶⁵ Ralph Waldo Emerson, "La Nature", (1ère édition 1836) Ed. Allia, 2019

⁶⁶ Andreas Weber in "Enlivenment, towards a poetics for the anthropocene", Ed. MIT, 2019

la culture, la campagne et la ville. En invitant à considérer la ville comme un biotope, une pensée de l'habitation s'affranchit de la coupure entre l'agriculture et la culture, entre l'espace urbain et la campagne. En complément, le paysage permet de réfléchir la ville à partir de son intégration dans le territoire, le sol et le milieu vivant, comme lien entre l'espace urbain et l'espace rural. Le paysage est l'archétype qui permet « d'opérer le dépassement du dualisme nature/culture, intérieur/extérieur, campagne/ville. D'une façon générale avec l'avènement de la crise environnementale, c'est le partage entre le naturel et le social qui semble s'effacer, plus de séparation ontologique entre nature et société. Et la ville, en tant que modèle technique de construction fabrication production d'artefacts tels que les bâtiments, les infrastructures, les divers objets techniques peut incarner à sa façon, les "arts du faire" avec "l'homo faber". A la notion de nature est substituée la notion de territoire plus mobilisatrice que la simple défense de la nature car selon Bruno Latour c'est « beaucoup plus vital, existentiel et aussi beaucoup plus compréhensible parce que c'est beaucoup plus direct ». ⁶⁷ Dans la même veine, des auteurs comme Kirkpatrick Sale ⁶⁸ ou Alberto Magnaghi ⁶⁹ se revendiquent plus d'une vision biorégionale, ou de biorégion urbaine pour le second, qui permet de réinscrire la ville au sein de son territoire immédiat environnant, effaçant l'opposition traditionnelle ville/ campagne. Il est à noter que sans se référer explicitement du courant « biorégionaliste », Næss en lien avec la réalisation de soi et l'autodétermination, insiste sur la nécessité de renforcement des « communautés vertes locales » : « aucune réalisation de l'autonomie n'est possible si les individus ne sont pas conscients de ce que sont leurs propres valeurs, de ce que sont les obstacles qui se dressent sur leur route, et de ce qui peut être fait politiquement pour améliorer leurs conditions de vie. Ainsi, il est naturel que seule une minorité de personnes ait eu à ce jour l'opportunité d'œuvrer pour atteindre un très haut niveau d'autonomie. Cela n'est possible qu'au sein d'une communauté locale, naturelle et cohérente ». ⁷⁰

Par ailleurs, l'opposition classique ville campagne avait déjà été clairement identifiée et critiquée en 1973 par le collectif Cerfi (Centre d'Etudes, de Recherche et de Formation Institutionnelles) dirigé par Felix Guattari pour en fustiger le dualisme inhérent entre bien et mal : « Série dans un jeu de séries, pur élément d'une multiplicité, simple césure dans une gamme de discontinuités, l'opposition ville/campagne, isolée, érigée en principe explicatif, nous a donné une mécanique de l'histoire ; ce couple antithétique, pour nous raconter la dialectique, a occupé le devant de la scène, et nous a caché les décrochages en profondeur, les ruptures en arrière fond ... A lui s'est superposée toute une série d'oppositions riches de valeurs : nature/culture, barbarie/civilisation, savoir/ignorance, pollution/pureté- propreté, artificiel/authentique

⁶⁷ Bruno Latour "Où atterrir?" Ed. La Découverte, 2017.

⁶⁸ Kirkpatrick Sale "l'art d'habiter la terre, la vision biorégionale" Ed. Wildproject 2020

⁶⁹ Alberto Magnaghi, La biorégion urbaine : petit traité sur le territoire bien commun, Ed. Eterotopia, rhizome 2014

⁷⁰ Arne Næss "Ecologie, communauté et style de vie", traduit de "Ecology, community and lifestyle", Editions Dehors, 2013
édité par David Rothenberg, Cambridge University Press, 1989

... A la limite, la séparation de la Ville et de la campagne a tenu lieu de partage entre le bien et le mal. ”⁷¹

A l’heure de l’artificialisation généralisée de notre planète et de l’humanité, les oppositions tranchées du dualisme nature/société nature/culture s’estompent mais pour autant agissent comme des repères normatifs, un espace où peut se déployer la pensée écosophique. On l’a vu l’opposition inhérente à tout dualisme est fructueuse pour la pensée s’il y a résonance entre les termes et approfondissement de cette relation, au-delà de toute forme de hiérarchisation des domaines entre eux. Il ne s’agit pas non plus de prôner une forme de syncrétisme ou de monisme où un élément se fonderait dans l’autre au prix de ce qui le constitue, de son identité ou de son existence. Au lieu de simplement opposer des termes entre eux, ce qui est proposé avec l’approche écosophique, c’est un schéma de pensée qui relève d’une dialectique appelant un dépassement, et qui permet de dévoiler les transformations en cours. Métamorphose, transition, résonance sont des processus essentiels pour s’inscrire dans la durée, sortir d’une dichotomie stérile érigée comme position de principe.

Dans la série des contraires où la différence semble primer sur l’identité, la ville s’est d’abord définie pour ce qu’elle n’est pas par rapport à la nature, et a donc mis logiquement en évidence une déficience ou un manque de nature. Mais dans sa vision globale et reliante, l’écophilosophie permet d’envisager un nouveau rapport à la nature qu’offre l’urbain, avec par exemple le renversement de la nature qui se réapproprie peu à peu des espaces urbains, délaissés, friches, interstice, mais aussi la constitution de réseaux verts, corridors écologiques ou végétalisation de surfaces artificialisées, qui tisse d’une trame nouvelle l’espace de la ville avec un substrat naturel.

Autre figure imposée du dualisme, dans le combat entre le bien et le mal, qu’il nous convient de considérer à présent dans la structuration de la pensée écosophique, car devenu incontournable, c’est l’éventualité du collapse et l’avènement de la catastrophe.

⁷¹ chapitre « L’opposition ville/campagne, mirage des historiens et morale de l’Histoire ». in « 1. Les équipements du pouvoir. Villes, territoires et équipements collectifs. » Revue Recherches nr 13 Décembre 1973

3. Ecosophie, à l'heure du catastrophisme et de la collapsologie ?

A l'heure d'une pandémie mondiale, qui nous a fait basculer le temps d'un confinement généralisé dans un monde improbable, inouï car quasi impensé, il est plus qu'urgent de s'interroger sur la catastrophe ou l'effondrement comme donnée possible, et de voir comment l'écosophie s'inscrit dans ce débat pour suggérer d'éventuels questionnements complémentaires. Il est tentant en effet d'identifier dans la généalogie de l'écosophie un héritage catastrophiste en lien avec la biosophie du philosophe norvégien Peter Wessel Zapffe, ami proche de Næss. Du côté de Guattari, la pensée de l'effondrement ou de la barbarie est également présente. Dès lors, il devient pertinent d'examiner en quoi l'écosophie, nous aide à penser voire à dépasser la collapsologie ambiante ou l'effondrement, et notamment dans le champ de l'urbain.

3.1 La biosophie, comme héritage tragique de l'écosophie

Pour poursuivre sur la généalogie de l'écosophie, le philosophe norvégien Peter Wessel Zapffe, contemporain et ami de Arne Næss, a également été pour lui une source d'inspiration majeure. Zapffe a créé le concept de biosophie qui va fortement inspiré l'écosophie de Næss. Une autre caractéristique est que c'était une personne fortement pessimiste, d'où un lien possible avec le courant catastrophiste contemporain, qui nous intéresse ici. Zapffe (1899-1990) est en effet le premier en Norvège à avoir établi un lien entre l'écologie et la philosophie. Un lien d'amitié fort, ainsi que le goût de l'alpinisme, unissaient Næss à Zapffe son aîné. Dans un recueil d'entretiens, Næss indique « Zapffe en tant que philosophe de l'existence a fait quelque chose de majeur en s'employant à dévoiler la totalité de la tragédie humaine ». ⁷² Toutefois il poursuit « il (Zapffe) n'a influencé en aucune façon les fondements de ma propre philosophie, sauf en m'obligeant à définir clairement la question de la vie, de la mort et du sens ». Une rapide comparaison de la genèse de ces deux termes, biosophie et écosophie, leurs éventuelles correspondances, et pérennité dans le champ de la philosophie environnementale, s'impose.

Selon les propres termes de Zapffe : « Par "biosophie", on entend une philosophie, une vision théorique de l'existence qui s'oriente vers la biologie et ses disciplines connexes (paléontologie, etc.) Et implique/concerne à cet égard empiriquement tous leurs problèmes " : La biosophie est une réflexion basée sur la biologie, sur notre connaissance de la vie " et observe la «vie est décrite comme lutte des organismes pour réaliser ses intérêts dans son propre environnement. C'est une tension perpétuelle entre un but à atteindre comme une tâche à accomplir et ses propres facultés ou moyens. » ⁷³ D'une façon

⁷² Arne Næss, avec David Rothenberg « Vers l'écologie profonde », Ed. Wildproject, 2009

⁷³ passage « Biosofisk perspektiv" fra verket Indføring i litterær dramaturgi (1961)" extrait de l'article Peter Wessel Zapffe , Article <http://folk.uio.no/hessen/pdf/peterwesselzapffe.pdf>

générale, Zapffe a eu une forte influence sur le développement de l'écophilosophie en Norvège. Il utilise le terme de "biosofi" pour qualifier son approche éco-philosophique, qui s'appuie d'abord sur un examen empirique de la situation de l'humanité, tragique selon ses propres termes. Il l'a introduit dans sa thèse de doctorat « om det tragiske » de 1941, sur le tragique. Le lien entre la biosophie de Zapffe et l'écosophie de Næss est explicite lorsque celui-ci décrit comment est composée l'écosophie avec le préfixe éco comme économie et écologie et de sophie, héritée de "sagesse" : « La sophia signifie la connaissance (acquaintance) et la compréhension (understanding), par contraste avec une recherche intellectuelle délivrant des résultats impersonnels et abstraits. » Et il ajoute: "Il en va de même de la « biosophie » de Peter Wessel Zapffe qui est une réflexion sur la vie et, notamment, sur le problème de la « condition humaine »⁷⁴ avant de poursuivre au passage suivant sur l'étymologie d'écosophie. L'écosophie sans être totalement affiliée à la biosophie, s'apparente à elle, tout en s'en distinguant.

En effet, à la différence de l'écosophie, la biosophie de Zapffe est clairement anthropocentrée : « il s'agit plus de la nature de l'homme que l'homme dans la nature. »⁷⁵ Ce qui compte avant tout c'est la biologie et les conditions de vie des espèces. En dépit d'une grande conscience environnementale Zapffe s'intéresse d'abord au sort de l'homme dans la vie. On pourrait dire aussi que son mode de pensée s'apparente plus à une sorte d'écologie métaphysique. Et selon lui, c'est avant tout le tragique qui caractérise l'existence humaine. Sa thèse de doctorat (1941) qui est l'exposé de sa conception philosophique s'intitulait "om det tragiske" (sur le tragique). Il y aborde des sujets comme la valeur en soi de la diversité culturelle, l'importance de l'identification à la nature, mais aussi une méfiance vis-à-vis du développement technologique. Pour Zapffe nous sommes dans un monde purement matériel. La Nature n'a ni cause ni fondement moral, elle n'est vouée qu'à la dégénérescence et les efforts de l'homme ne pourront empêcher sa destruction finale. La Nature peut être perçue ici comme une analogie de la Terre. L'Homo sapiens dans la chaîne écologique correspond à une impasse dans l'évolution car la nature ne peut pas satisfaire ces deux exigences humaines de quête de sens et de justice dans l'existence. Dans le « dernier messie » (1933), Zapffe compare l'humanité à une catastrophe pour la terre : « une rupture dans la véritable unité de la vie, un paradoxe biologique, une monstruosité, une absurdité, une hypertrophie la plus catastrophique qu'il existe. » Il est illusoire de vouloir trouver un sens moral à la vie, et le monde n'est que chaos. Il a pu dire que l'homme est fantastiquement inadapté à son environnement et qu'il devrait prendre conscience de cette situation pour renoncer à habiter notre planète (sic). Pour autant, il importe de pouvoir préserver la nature non pas uniquement en tant que ressource essentiel de notre écosystème, mais avant tout parce que notre bien-être existentiel en dépend. L'homme ne doit pas

⁷⁴ Arne Næss dans le chapitre "écophilosophie et écosophie" de « Ecologie, Communauté et style de vie » Editions Dehors, 2013

⁷⁵ Arne Næss in "Wisdom in the Open Air : The Norwegian Roots of Deep Ecology" edited by Peter Reed, and David Rothenberg, University of Minnesota Press, 1992.

renoncer à sa nature spirituelle car ce qui compte c'est le développement de l'âme et du corps au contact avec la nature, tout en ayant conscience de ses propres limites.

Avec son pessimisme féroce vis-à-vis de l'humanité, Zapffe, se revendique clairement de l'héritage pessimiste de Schopenhauer qu'il cite abondamment : "À l'instant de la catastrophe tragique, nous accédons à la conviction, plus profonde que jamais, que la vie est un rêve pénible dont il faut se réveiller ». ("Im Augenblick der *tragischen Katastrophe* wird uns, deutlicher als jemals, die Ueberzeugung, daß das Leben ein schwerer Traum sein, aus dem wir zu erwachen haben" ,Schopenhauer). Zapffe poursuit en indiquant que ces pensées exprimées par Schopenhauer ont une certaine parenté avec celles que nous avons interprétées comme "biosophique" dans un chapitre précédent de "om det tragiske". Caractérisé par une forme de misanthropie, Zapffe en appelle a contrario à la compassion mais aussi au respect de la valeur intrinsèque de la nature.

3.2 Collapse ou implosion barbare selon Guattari

Du côté de Guattari, une filiation pessimiste se profile également, certains diraient réaliste, sur le monde et l'humanité. Guattari, par sa force d'analyse sur les maux de notre société contemporaine, a souvent eu un côté visionnaire par exemple en anticipant d'une certaine façon la société de surveillance et de contrôle avec l'avènement d'internet : il parlait de l'ère postmedia avec l'informatique et la télématique. Pour illustrer ce côté perspicace de Guattari et sa capacité à cerner le comportement de certains individus, on peut citer l'anecdote, extraite des « trois écologies » où Guattari après avoir dénoncé le phénomène des algues mutantes qui envahissent la lagune de Venise, poursuit : « Une autre espèce d'algue relevant, cette fois, de l'écologie sociale consiste en cette liberté de prolifération qui est laissée à des hommes comme Donald Trump qui s'empare de quartiers entiers de New York, d'Atlantic City' etc., pour les « rénover », en augmenter les loyers et refouler par la même occasion, des dizaines de milliers de familles pauvres, dont la plupart sont condamnées à devenir « homeless », l'équivalent ici des poissons morts de l'écologie environnementale. » Dans le même chapitre il évoque un autre désastre de l'écologie sociale avec le travail des enfants dont il met en exergue le risque d'un point ultime de non-retour comme un basculement : « comment reprendre le contrôle d'une telle situation qui nous fait constamment frôler des catastrophes d'autodestruction ? ». Sans emprunter explicitement le terme de collapse ou d'effondrement, l'analogie est tangible. Celle-ci prend forme avec la fameuse citation toujours extraite des « trois écologies » : « L'implosion barbare n'est nullement exclue. Et faute d'une reprise écosophique, faute d'une réarticulation des trois registres fondamentaux de l'écologie, on peut malheureusement présager la montée de tous les périls... »⁷⁶ et de citer le racisme, le fanatisme religieux, le travail des

⁷⁶ Félix Guattari, « Les trois écologies », Ed. Galilée, 1989

enfants, l'oppression des femmes... Il ne s'agit pas d'un collapse à proprement parler, mais d'une forme d'effondrement, de délitement d'un système global. Guattari n'intervient jamais comme un fossoyeur devin ou fataliste. Son constat est toujours pesé et le fruit d'analyses précises des dysfonctionnements de nos sociétés et de leurs représentations mentales individuelle et collective. Nous pouvons que constater qu'un grand nombre de ses analyses sans avoir été élaborées comme des prédictions se sont depuis malheureusement en partie concrétisées. Néanmoins pour conjurer ces catastrophes imminentes, il invoque une « reprise écosophique » comme s'il s'agissait de reprendre en mains son destin, et provoquer une reprise de confiance de l'humanité en elle-même. Car à aucun moment, Guattari ne s'abandonne à un pessimisme résigné ou à une forme de passivité : « Par quel moyen déclencher, dans le climat de passivité actuel, un grand réveil, une nouvelle renaissance ? La peur de la catastrophe sera-t-elle un moteur suffisant dans ce domaine ? Des accidents écologiques, tel Tchernobyl, ont certes conduit à un réveil de l'opinion. Mais il ne s'agit pas seulement d'agiter des menaces, il faut passer aux réalisations pratiques. Il convient aussi de se rappeler que le danger peut exercer un véritable pouvoir de fascination. Le pressentiment de la catastrophe peut déclencher un désir inconscient de catastrophe, une aspiration vers le néant, une pulsion d'abolition.... »⁷⁷ Il poursuit sur la force du collectif, et des représentations mentales en lien bouclé avec l'environnement matériel: « Il convient de mettre l'accent, avant tout, sur la recomposition d'une concertation collective capable de déboucher sur des pratiques novatrices. Sans changement des mentalités, sans entrée dans une ère post-médiatique, il n'y aura pas de prise durable sur l'environnement. Mais, sans modification de l'environnement matériel et social, il n'y aura pas de changement des mentalités. »⁷⁸ Ce constat en boucle amène finalement Guattari à poser l'acte fondateur de l'écosophie : « On se trouve ici en présence d'un cercle qui m'amène à postuler la nécessité de fonder une "écosophie" articulant l'écologie environnementale à l'écologie sociale et à l'écologie mentale. »⁷⁹. Guattari, avec Toni Negri, avait déjà noté ce risque de sentiment d'impuissance et de fatalité face à des catastrophes mondiales. Dans « les nouveaux espaces de liberté, » il évoque la « peur transcendante qui infiltre la mort dans les consciences individuelles et polarise l'humanité toute entière sur un point de catastrophe ».⁸⁰ Celle-ci peut s'appliquer à des thèmes actuels tel que le réchauffement climatique qui englobe l'ensemble des problèmes en le rendant responsable de beaucoup trop de maux dont la complexité est telle qu'elle ne permet pas l'émergence de solutions permettant de les résoudre, et engendre donc d'un monstre qui fait face à une sorte de paralysie collective. Une autre notion relativement courante dans le champ de la collapsologie et propre au vocabulaire de Guattari est celle de

⁷⁷ Félix Guattari, « Les trois écologies », Ed. Galilée, 1989

⁷⁸ ibid

⁷⁹ Félix Guattari article "Pour une refondation des pratiques sociales" in Le Monde diplomatique, Octobre 1992

⁸⁰ Félix Guattari avec Toni Negri, « les nouveaux espaces de liberté, » Ed. nouvelles éditions lignes, publié à titre posthume en 2010

« chaos ». Celui-ci apparaît comme une notion fondatrice, figure de la négation et de l'inordonné dont il faut s'émanciper en révélant les potentiels : "Ce qui définit la pensée, les trois grandes formes de la pensée, l'art, la science et la philosophie, c'est toujours affronter le chaos, tracer un plan, tirer un plan sur le chaos."⁸¹ S'extraire du chaos, c'est privilégier "un rapport différencié au monde, à l'environnement" et renforcer la présence de foyers de complexité. L'écosophie comme philosophie qui se propose d'affronter le chaos, tout en se défiant d'un colapse généralisé, revendique une nécessaire hétérogénéisation, une destruction et aussi une production de possibilités inédites : "le chaos comme n'étant pas seulement chaotique mais pouvant, dans ses compositions d'éléments et d'entités, développer des formules d'une complexité extrême". Opposer à l'idée du progrès ce que Isabelle Stengers nomme un « ravage écologique au sens de Guattari, ravage des milieux naturels mais aussi un ravage social et mental »⁸². Cette pensée à partir du ravage écologique permet de s'extraire des lois scientifiques pour mettre en avant une écologie de l'événement, des processus, de la métamorphose ou de la résurgence. Il s'agit dorénavant d'invoquer non plus l'intelligibilité scientifique mais l'interdépendance, ou « à la suite de Deleuze et Guattari, une involution. Pas une évolution de nos savoirs vers plus de sophistication mais une espèce de déshabitude, de désintoxication ».⁸³

De manière conceptuelle, on peut noter que la formulation guattarienne « d'implosion barbare », au titre des catastrophes ou du collapse, trouve également des résonances actuelles dans notre monde médiatique et à l'ère de la post-vérité comme le décrit Bernard Stiegler. Dans son ouvrage « Qu'appelle-t-on Panser ?, Au-delà de l'Entropocène »⁸⁴, la citation « l'implosion barbare n'est nullement exclue » apparaît en exergue, et constitue le titre du premier chapitre. Cité plus de 50 fois dans le livre, Félix Guattari, avec son « mal-être » est loué comme penseur, au même titre que Nietzsche, Musil, Heidegger, qui « ont plus ou moins anticipé ce qui advient à présent ». Stiegler évoque les « propositions nouvelles et fondamentales de Guattari pour ce qui concerne notre temps- l'Anthropocène tel qu'il constitue aussi le temps de la post-truth era- appellent à requalifier pharmacologiquement la question du nihilisme. A présent, c'est-à-dire près de trente ans après ces textes, la post truth era amorce la phase terminale de l'Anthropocène, qui constitue lui-même en cela l'accomplissement du nihilisme, et qui est à l'horizon des analyses de Guattari et de son écosophie ». Stiegler décrit d'ailleurs l'enjeu de sa thèse de la façon suivante : « l'Anthropocène guérira-t-il ou est-elle ce cancer qu'est la post truth era qu'il ou elle a engendré dans sa phase terminale ? » « comme concrétisation extrême du mal être, la post truth era

⁸¹ Félix Guattari, « Qu'est-ce que l'écosophie? » Ed. Lignes/imec, 2013

⁸² Isabelle Stengers, "Résister au désastre", Ed wildproject/ Dialogue ed. 2019

⁸³ ibid

⁸⁴ Bernard Stiegler « Qu'appelle-t-on Panser ?, Au-delà de l'Entropocène », Ed. Les liens qui libèrent, 2018

réalise en outre l'hypothèse formulée dans les trois écologies selon laquelle « l'implosion barbare n'est nullement exclue ». ⁸⁵

L'écosophie est également invoquée pour repenser l'après catastrophe en l'occurrence celle de Tchernobyl. L'intérêt de cet exemple est qu'il correspond à une démarche narrative, d'analyse d'un roman « Chernobyl II » de l'écrivain japonais Eiichi Seino. ⁸⁶ Ce texte se propose d'appliquer le concept d'écosophie de Guattari pour analyser la catastrophe nucléaire de Fukushima, à partir du récit romancé proposé par Seino. L'auteur de l'article, Toshiya Ueno, insiste sur le fait que l'écosophie ne se contente pas de vouloir limiter les pollutions et préserver les espèces menacées, mais nous enjoint d'inventer des nouveaux assemblages, agencements collectifs de subjectivités, et de repenser une convivialité planétaire, grâce au « chaos démocratique » qui ne soit plus basé sur l'idée d'une égalité de pouvoir et de ressources.

On le constate, loin d'être absent de la pensée écosophique, le catastrophisme entre en résonance avec elle sous des formes variées. On peut toutefois s'interroger dans quelle mesure cette prise en compte, au-delà d'un constat, implique également d'autres modes de questionnement notamment dans la sphère urbaine.

3.3 Catastrophisme urbain et écosophie

Si les thèses catastrophistes ou de l'effondrement concernent avant tout la terre dans sa globalité, une déclinaison particulière peut tout à fait être considérée, celle d'envisager le phénomène ou l'évènement urbain comme une catastrophe en soit au plan planétaire. Dans la perspective écosophique, on a pu distinguer un héritage possible de Peter Zapffe avec son concept de biosophie et de tragique auquel s'oppose certes une vision apparemment plus optimiste et volontariste de Næss, mais pour laquelle il convient de se demander, si en privilégiant la nature, et les êtres vivants dans son ensemble, elle ne cache pas un profond scepticisme sur l'homme. De fait un regard suspicieux est jetté sur les réalisations matérielles de l'homme, notamment les villes, qui en hyperconcentrant les établissements humains en un lieu, se détachent de leur substrat naturel, et dégradent de façon irremédiable leur environnement à la fois immédiat et planétaire. Cette critique est réelle et actuelle avec des ouvrages comme « Les métropoles barbares » de Guillaume Faburel ⁸⁷ qui fustige la logique de généralisation de la marchandisation des villes avec la métropolisation, avec le cauchemar urbain et les inégalités sociales qu'elle engendre. Il revendique des nouvelles formes de mobilisations qui permettraient d'expérimenter

⁸⁵ ibid

⁸⁶ Toshiya Ueno, article « Ecosophy and planetary writing on Chernobyl II » in « Planetary atmospheres and urban societies after Fukushima » Ed Palgrave Mac Millan 2017

⁸⁷ Guillaume Faburel, « Les métropoles barbares » Ed. le passager clandestin, 2018

des façons différentes d'habiter lieux et territoires, que ce soit « la lutte contre les travaux d'aménagement, la réinvention de pratiques de coopération, la réappropriation de savoirs et savoir-faire vernaculaires... ». Faburel note que ces mobilisations « portent un déjà-là politique en rupture avec ces métropoles barbares ou avec ces métropoles dont elles sont les barbares- et leurs promesses de surmodernité ». Le mot barbare, dans une correspondance inavouée avec Guattari, peut s'entendre ici « au sens commun de brutal, violent inhumain ou de l'étranger aux usages et à la langue de ceux qui se perçoivent comme incarnant la civilisation ». Contre le modèle de métropolisation mondiale, il en appelle à une décroissance urbaine fondée sur une biopolitique qui valorise des valeurs communes : habiter, coopérer et autogérer. Ce programme biopolitique s'il ne se revendique pas directement d'une écologie, peut s'en rapprocher dans la mesure où il présume une vision éthique et responsable alliée à une politique et une pratique renouvelée de l'agir urbain.

De façon plus concrète Thierry Paquot dans « Désastres urbains, les villes meurent aussi », dresse également un tableau pessimiste et catastrophiste de la mégapolisation mondialisée : dans l'introduction, l'auteur en appelle pour une écologie appliquée, et considère que ces études « d'objets urbains » sont des exercices écologiques : « Il s'agit, à partir d'une approche philosophique de l'écologie, de constituer une éthique de l'environnement urbain. »⁸⁸ Il fixe une feuille de route de ce que pourrait être une écologie urbaine, qui se pencherait sur ce qui a été construit pour repenser « d'autres pratiques professionnelles, d'autres territorialités, d'autres temporalités, d'autres imaginaires, d'autres modes de vie pour habiter la terre ». On le voit à partir d'un constat alarmiste et catastrophiste sur la situation urbaine mondiale, avec ses différents avatars tels que le grand ensemble, le centre commercial, le gratte-ciel, la « gated community » ou encore les « grands projets », cités comme références de nos « désastres urbains » contemporains, l'écologie suggérée par Paquot doit nous permettre de penser radicalement, pour refonder notre mode de relation à la terre, et notre fonction d'habiter, notamment en ville. Il cite également explicitement Félix Guattari avec son appel à un changement des « mentalités urbaines » en évoquant dans la cité subjective 1995 de « nouveaux modes de vie domestique, de nouvelles pratiques de voisinage » et que « seuls font défaut le désir et la volonté politique d'assumer de telles transformations ».

Ce rapide panorama de différentes thèses relatives au collapse ou à la catastrophe généralisée nous invite plutôt à sortir du catastrophisme qui paralyse et court-circuite la dynamique de responsabilité collective. De fait un grand nombre de travaux récents autour de la collapsologie planétaire s'inscrivent dans le droit

⁸⁸ Thierry Paquot dans « Désastres urbains, les villes meurent aussi », Ed. la découverte poche (2019)

fil de l'argument du « catastrophisme éclairé » développé dès 2002 par Jean-Pierre Dupuy⁸⁹ où il évoque le surgissement du possible dans l'impossible avec un effet de sidération lié à l'insensé. Pour contrer la catastrophe et tout fatalisme, il propose une fiction métaphysique ce qu'il appelle un « temps du projet », avec une temporalité autre où l'avenir et le passé se déterminent conjointement, et où la prévention d'un événement indésirable intervient comme un possible qui ne se réalise pas. Il s'agit également de se départir d'un discours apocalyptique de type religieux qui entérineraient des thèses spiritualistes, préjugé commun pour l'écologie qui se revendique plus d'une philosophie que d'une science de l'écologie. On voit là poindre le danger de dérive ésotérique avec la substitution d'une forme de sagesse à la science. Pour conclure sur ce volet du catastrophisme et de la collapsologie où l'urbanisation serait un symptôme particulier et révélateur, nous pouvons avancer que penser ou convier actuellement l'effondrement et la fin de l'urbanisation permet a contrario de mobiliser une capacité d'imaginer le futur différemment, et d'ouvrir de nouvelles perspectives plus radicales telles que peut l'offrir l'écologie, d'où notre intérêt pour l'écologie urbaine. La dimension catastrophique dans l'écologie permet d'envisager la finitude de l'urbain avec une perspective où les villes peuvent aussi mourir non pas pour que cela advienne mais pour refaçonner leur futur ou destinée au-delà d'une voie toute tracée et prédéterminée. L'écologie se déploie comme un métarécit qui révèle la crise écologique et climatique dans le moment présent et non plus lointain, et qui libère à la fois les imaginaires de l'action et de la narration pour développer un nouvel (ré)agir commun. Au-delà d'une nécessaire prise de conscience, il s'agit en effet de repenser la composante politique et programmatique de l'écologie.

⁸⁹ Jean-Pierre Dupuy in « Pour un catastrophisme éclairé, quand l'impossible est certain » Ed. du seuil, 2002

4. Dimension politique de l'écophilosophie

« Du possible sinon j'étouffe », « ...en tant qu'écophilosophes, nous devons éviter de faire croire aux gens que nous disons 'oui !' à tout ce qui vient de la nature" autant de belles formules, respectivement de Guattari et de Næss qui résonnent comme des appels avec une forte connotation politique. Ainsi loin d'élaborer des spéculations théoriques sur le rapport de l'homme à la nature, l'écophilosophie se vit et s'inscrit dans un quotidien, dans un réel éprouvé par les individus, et se pratique dans les relations au collectif, au bien commun, avec tout ce que cela peut impliquer en termes de délibération et de prise de décision politique. A défaut de correspondre à un véritable programme politique, l'écophilosophie interroge le politique, et le critique dans la bataille engagée pour préserver l'environnement et les ressources de la planète. Comme on le verra, l'écophilosophie selon Guattari plus ambitieuse que celle de Næss dans sa dimension politique permet de repenser la vision, les moyens d'action et la représentation politique. Dans un second temps, on peut s'interroger dans quelle mesure l'écophilosophie va-t-elle nous permettre de redéfinir les politiques urbaines ou contribuer à une écologie politique pour la ville.

4.1 L'écophilosophie de Guattari pour une nouvelle démocratie écologique

Le fameux slogan « Du possible, sinon j'étouffe » écrit dans un texte commun avec Deleuze⁹⁰ résume bien ce souci conjoint avec Guattari de repenser le réel, à proposer des alternatives, et d'user de la capacité à refaire le monde. Derrière la phrase incantatoire se profile aussi un agenda politique pour l'écophilosophie, à savoir retrouver un cadre possible d'actions, dans une pensée renouvelée de l'agir politique.

Pour Deleuze, avec le politique, il s'agit de créer de nouvelles possibilités de vie en entretenant des perspectives d'avenir : il parle de « reterritorialisation de la praxis politique » : faire territoire, et chacun ressaisit sa singularité. Avec Guattari⁹¹, c'est la notion de « territoires existentiels » qui fait sens, à savoir de nouvelles médiations concrètes autour d'agencements collectifs hétérogènes, dits d'énonciation: « il s'agit moins d'accéder à des sphères cognitives inédites que d'appréhender et de créer sur des modes pathiques, des virtualités existentielles mutantes ». Ce qui est déterminant ici c'est le lien effectué avec le politique et le nécessaire renouvellement radical de ses pratiques car «cette prise en compte de facteurs subjectifs de l'Histoire et le saut de liberté éthique qu'entraîne la promotion d'une véritable écologie du virtuel n'impliquent aucunement un repli sur soi (type méditation transcendante) ou un renoncement à l'engagement politique. Elle requiert, au contraire, une refondation des praxis politiques." Guattari revendique également une forme de complexité et de nécessité de décryptage derrière des entités visibles du pouvoir apparemment homogènes tels que l'Etat, la ville, la famille mais qui sont

⁹⁰ Deleuze Guattari « Mai 68 n'a pas eu lieu » (1984),

⁹¹ Félix Guattari, « Chaosmose » Ed. Galilée 1992, non disponible

traversés par des flux capitalistiques déterritorialisés, flux de monnaie, informatiques, ou de connaissances. Il critique férocement la classe politique et sa représentation dans son incapacité à prendre conscience des agencements hétérogènes que forment les individus, classes ou nations en prise avec des « modes de sémiotisation, de territoires, de machines, de flux sémiotiques, de connexions internationales de toute nature »... « la vie politique se joue au niveau des agencements collectifs de désir et des équipements de pouvoir. »⁹² Il précise que « les Equipements collectifs ne sont pas seulement des murs, des bureaux, des circulations, des transmissions d'ordres et d'informations, mais aussi, et avant tout, un modelage d'attitudes, de rituels de soumission s'imposant à travers de multiples composantes sémiotiques. » Fondé à la fin des années 60 par Guattari, le Cerfi (Centre d'Etudes, de Recherche et de Formation Institutionnelles) centre de recherches en sciences humaines, a conduit de nombreuses recherches innovantes sur des thèmes tels que la psychothérapie institutionnelle, l'homosexualité mais aussi sur l'école, la ville et l'Etat. Dans une recherche menée justement sur les équipements du pouvoir⁹³ dirigée par Michel Foucault, et publiée en 1973, Guattari évoquait la ville comme moment de densité des équipements collectifs mais "elle est le corps sans organes des équipements" et précisait que "toutes les reterritorialisations du pouvoir politique se font sur la ville." Les villes sont considérées comme autant de « composantes d'un même réseau national d'équipements collectifs ». En tant que telle, la ville est décrite à la fois comme "machine du socius" totalisant comme inconscient social ces équipements du pouvoir, mais aussi machine informationnelle, qui produit de l'information nouvelle. Cette vision marque la cohérence du discours de Guattari sur la ville jusqu'au "Trois écologies" avec l'intégration en complément des thématiques écologiques.

Bien qu'ayant adhéré aux Verts au milieu des années 80, il fait également un constat sévère sur l'écologie politique pratiquée en France : « le mouvement écologique devrait à mon sens se préoccuper en priorité de sa propre écologie sociale et mentale » car pour lui il s'agit de contribuer à réinventer une polarité progressiste, de refonder le politique sur d'autres bases, de réarticuler le public et le privé, le social, l'environnemental et le mental.

Dans sa définition de l'écosophie, Guattari s'intéresse aux relations entre l'écologie, le social, le mental, avec au cœur du système, une « articulation éthico-politique. » L'éthique et la politique permet donc de faire le lien entre les différentes sphères de l'écosophie, en insistant sur le choix de la diversité mais aussi de la responsabilité à l'égard de la différence et de l'altérité. La politique acquiert là une dimension

⁹² Félix Guattari, « Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles » La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2011,

⁹³ Généalogie du capital. 1. Les équipements du pouvoir. Revue Recherches nr 13 Décembre 2013

opérative et instrumentale, loin de toute propension idéologique, même si elle se fonde sur des principes éthiques.

De même la politique ne relève pas tant d'une institution qui s'accapare le pouvoir, mais dans la lecture écosophique du politique, il s'agit de relier l'action à l'engagement individuel « faire de la politique », et selon les termes de Benasayag « il n'est d'action politique que dans pour et par une situation donnée, qu'en tant que passage à l'acte répondant à l'exigence d'une situation »⁹⁴. Ce renouveau du politique souhaité va impliquer de nouvelles pratiques sociales déhiérarchisées, se désaliéner de l'institution politique pensée comme incarnation du pouvoir, sortir du clivage idéologique pour instaurer « dans un principe de transversalité » cher à Guattari, entre des groupes sociaux et des intérêts hétérogènes susceptibles « d'aménager la coexistence des multiples dimensions idéologiques ». Dans un texte posthume, Guattari nous livre un témoignage précieux sur la façon dont on doit concevoir l'action politique : " Ce qui importera, dans une campagne politique, c'est moins de conquérir l'adhésion massive du public à une idée que de voir cette opinion publique se structurer en multiples segments sociaux vivants. "⁹⁵ Il appelle de ses vœux à l'émergence "d'une démocratie écosophique" qui au-delà de la recherche d'un consensus de façade, accepte et approfondit l'altérité pour investir "la métamodélisation dissensuelle" pour une subjectivité de la différence et une responsabilité partagée, relais entre le soi et l'autre. Une tension politique s'exerce entre les forces de mondialisation qui contribuent à une forme de déterritorialisation, dans lequel s'inscrit le phénomène urbain de compétition entre les villes, et l'émergence de poches de résistances, lieux de réaffirmation d'une singularité individuelle et capacité d'agir socialement. Face à un ordre capitaliste mondial et des politiques étatiques néo-libérales généralisées, au niveau macropolitique, Guattari suggère au-delà des luttes collectives pour une écologie politique que chacun puisse donner libre cours à sa propre ligne de créativité.

Cette reterritorialisation souhaitée des pratiques sociales au niveau local correspond à ce que Guattari définit comme « micropolitiques » : une structuration normative des pratiques sociales et des activités humaines du quotidien avec la définition d'un champ d'intervention pour « ceux dont la profession consiste à s'intéresser au discours de l'autre ». Liées aux puissances machiniques, il s'agit de s'opposer aux grandes institutions majoritaires étatiques, pour pouvoir se réapproprier, et d'expérimenter des alternatives, dans le tissu social du quotidien, à l'échelle micro. Les micro-politiques sont envisagées comme le lieu, à un niveau infra, où va s'opérer la reprise des pratiques sociales. Guattari parle de « machines de lutte » c'est-à-dire de nouvelles formes de vie militante micropolitiques⁹⁶ mais aussi d'une nécessaire « articulation transversale entre le niveau individuel, microsocial et le niveau macrosocial de

⁹⁴ Miguel Benasayag, abécédaire de l'engagement Ed. Bayard 2004

⁹⁵ Félix Guattari, article « Pour une refondation des pratiques sociales », publié dans le Monde Diplomatique en 1992

⁹⁶ Guattari lignes de fuite pour un autre mondes de possibles ed de l'aube, 2011

l'action politique. »⁹⁷ Dans la vision écosophique de Guattari, le politique intervient comme articulation entre les trois registres identifiés, de l'environnemental, du social et du mental. Cette démarche permet avant tout de gagner en épaisseur et en complexité pour retranscrire les différentes forces en présence. Il s'agit avant tout d'identifier les systèmes de pouvoir avec ses multiples lignes de forces parfois opposées, mais aussi des « lignes de fuite ou machines de guerre qui se définissent par décodage et déterritorialisation »⁹⁸.

D'une façon générale, Guattari milite pour « l'émergence d'une nouvelle démocratie écologique, synonyme d'intelligence, de solidarité, de concertation et d'éthique de la responsabilité »⁹⁹

4.2 Écosophie et écologie politique selon Næss

L'écosophie avec l'écologie profonde chez Næss ne s'est jamais légitimée par rapport à un ordre politique. Et de prime abord l'écosophie n'invoque pas une dimension politique de façon explicite. Pour autant, un des principaux messages adressés par Næss est bien de transformer radicalement les politiques envers la nature. Dès ses travaux menés pour l'Unesco au début des années 50, Næss a pu mettre en évidence entre autres la nature politique d'un conflit à partir de l'étude du langage idéologique utilisé par des interlocuteurs antagonistes. Dans le prolongement, ceci a contribué à forger sa conception de l'idéologie politique qui repose largement sur sa doctrine de l'empirisme sémantique. Une piste intéressante suggérée par Afeissa¹⁰⁰ est la filiation entre les travaux menés par Næss dans les années 50 pour le compte de l'Unesco, sur les conflits idéologiques, la démocratie et l'élaboration de sa deep ecology avec sa dimension politique. Nous pouvons utilement prolonger ces réflexions en ce qui concerne l'écosophie, avec son éventuel positionnement politique, et liminaire par rapport à, ou si l'on préfère encadrant, l'écologie profonde. Comme nous l'avons évoqué dans le premier chapitre, il existe en effet un lien entre la philosophie empiriste du langage et sa philosophie politique, empreinte de pacifisme et de résolution des conflits.

Dans une lettre adressée à Murray Bookchin, le fondateur de l'écologie sociale, Næss¹⁰¹ avoue qu'avant d'adopter le terme de « mouvement d'écologie profonde », d'autres alternatives avaient été considérées comme « écopolitique » ou « écologie politique », ce qui tend à témoigner de la volonté d'inscrire dans la sphère publique les actions du mouvement. Bookchin¹⁰² en définissant son écologie sociale comme les

⁹⁷ Guattari, *Qu est ce que l'écosophie*, Ed. Lignes/ Imec, 2013

⁹⁸ Manola Antonioli, *"Géophilosophie de Deleuze et Guattari"*, Ed. L'Harmattan, 2003

⁹⁹ Guattari, *Qu est ce que l'écosophie*, Ed. Lignes/ Imec, 2013

¹⁰⁰ Hicham Stéphane Afeissa, *"Portraits de philosophes en écologistes"*, Ed. Dehors, 2012 Chap 8 : "Arne Næss, démocratie, idéologie et sémantique dans la deep ecology"

¹⁰¹ Arne Næss, chapter 36 Note concerning Murray Bookchin's article « social ecology versus deep ecology » in *Philosophical dialogues Arne Næss and the progress of ecophilosophy*, rédactors : Brennan Andrew, Witoszek Nina, 1999

¹⁰² Bookchin Murray « L'écologie sociale, penser la liberté au-delà de l'humain », Ed. Wildproject 2020

services des rapports naturels et sociaux au sein de communautés ou écosystèmes avec des facteurs écologiques complets et équilibrés dont la base est formée par les interrelations des facteurs sociaux et biologiques, précise qu'« aucun des principaux problèmes écologiques auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui ne pourra être résolu sans un changement social profond ». Là où Næss privilégie le changement des représentations, et la réalisation de soi, Bookchin revendique clairement de façon critique un héritage politique autour des visions utopistes socialistes selon Marx ou anarchistes selon Kropotkine pour finalement louer le projet de Charles Fourier qui dessinait une alternative entre des institutions autoritaires ou libertaires. Mais Bookchin¹⁰³ critique également violemment le mouvement d'écologie profonde et le programme politique de Næss qui se résumerait à une réduction lente de la consommation des sociétés occidentales, ainsi qu'une diminution progressive de la population mondiale sans que la qualité de vie en souffre. Il avance même des arguments douteux de parallélisme entre le nazisme qui se revendiquait anticapitaliste, et l'écologie profonde, qu'il renomme éco-brutalisme, dans son refus de l'aide au tiers monde et de la lutte contre l'immigration du sud, pour préserver les ressources de la terre. Le fait de ne pas avoir écrit une seule ligne, selon Bookchin, sur la décentralisation, la société non hiérarchique, la démocratie, les communautés à petite échelle, l'autonomie locale, l'aide mutuelle ou encore le communalisme constitue également un réquisitoire féroce lancé à l'encontre de l'écologie profonde, avec l'inconsistance de son intention politique.

Dans sa réponse¹⁰⁴, tout en rejetant catégoriquement les accusations de néo-malthusianisme, et comme pour justifier son engagement politique Næss cite les actions de désobéissance civile et de protestation pacifique contre la construction de deux barrages hydrauliques au début des années 70 en Norvège, Mardøla et Alta. Situé sur des terres lapones, ce dernier cas est exemplaire selon Næss de la capacité du mouvement d'écologie profonde à lier des enjeux sociaux et politiques, mais aussi de considérer les communautés locales, et de citer la réponse d'un éleveur de rennes, sami et nomade, devant le juge qui lui demande les raisons de son obstruction aux travaux le long de la rivière « parce que c'est une partie de moi-même » rétorque-t-il. Ces propos démontrent à eux seuls selon Næss l'importance de la combinaison des facteurs « spirituels » et « matériels » dans l'écologie profonde, ce qui la place au-delà des approches se revendiquant de l'écologie sociale et de l'écologie politique.

Sans explicitement rapporter l'écophilosophie à un programme de nature politique, Næss¹⁰⁵ y reconnaît toutefois le rôle du politique : « ce qui distingue l'écophilosophie d'autres modèles de système, c'est son

¹⁰³ Bookchin Murray chapter 35 Social ecology versus deep ecology : a challenge for the ecology movement in *Philosophical dialogues Arne Næss and the progress of ecophilosophy*, rédacteurs : Brennan Andrew, Witoszek Nina, 1999

¹⁰⁴ Arne Næss, chapter 36 Note concerning Murray Bookchin's article « social ecology versus deep ecology » in *Philosophical dialogues Arne Næss and the progress of ecophilosophy*, rédacteurs : Brennan Andrew, Witoszek Nina, 1999

¹⁰⁵ Arne Næss chapitre « la place de la joie dans un monde de faits » in « une écophilosophie pour la vie, introduction à l'écologie profonde 2017 » Ed anthropocene Seuil

caractère global et non pas la précision dans le détail » Il poursuit sur l'équipe écologique idéale qui la représente et qui est composée « non seulement des scientifiques d'horizons disciplinaires extrêmement variés, mais encore des étudiants en sciences politiques et des responsables politiques au pouvoir. » Ce rôle semble s'inscrire dans le cadre des institutions établies mitigeant toute tentative de portage révolutionnaire au message écosophique. Dans le processus politique, Næss semble plus soucieux de la bonne représentativité de différentes parties prenantes dans un effort de concertation renouvelé, plutôt que de proposer un cadre nouveau de délibération ou de représentation politique. En dépit des critiques formulées par d'autres penseurs de l'écologie, la visée de transformation politique du projet écosophique est totalement réaffirmée lorsque Næss¹⁰⁶ déclare « avec l'écosophie, les politiciens et les preneurs de décisions en appelleront moins à plus de science qu'à plus de sagesse »: il s'agit d'adopter une perspective de long terme, et de reconnaître des prémisses profondes comme besoins vitaux qui vont au-delà de la satisfaction de besoins matériels immédiats, et en ce sens « la sagesse transcende n'importe quelle science aujourd'hui et dans le futur ».

Dans la même veine critique, le constat selon Latour¹⁰⁷ que l'écologie profonde ne représente en aucun cas une forme d'écologie politique, du fait d'une réduction du pouvoir politique au profit d'un pouvoir désincarné ou caché de la nature, depuis « le cosmos jusqu'aux microbes », mais aussi d'experts invisibles qui s'arrogent le droit de décider ce que la nature « pouvait, voulait et devait ». Au sens propre, la politique selon Latour désigne la composition progressive du monde commun et toutes les compétences exercées par le collectif. Alors qu'avec l'écologie profonde, la politique se résume aux affaires publiques, à des pouvoirs politiques diffus et néglige le fait de reconnaître en soit la nature comme une question ou une notion politique. Il récuse l'approche qui tient à objectiver et à extérioriser la nature comme une entité à laquelle les humains appartiendraient. Au concept de nature, il convient de substituer la dénomination de territoire ou de collectif comme une procédure pour collecter les associations d'humains et de non-humains.

A l'instar d'une confrontation frontale d'opinions divergentes, constitutif d'une culture politique démocratique, Næss, adepte de la non violence exemplifiée par Gandhi, érige en principe le dialogue et l'harmonie sociale, avec l'échange mutuel comme forme de résolution des conflits. Témoin de cet engagement et de prises de positions pacifistes, Næss a œuvré avec ses collaborateurs pour la mise en place d'un institut international de recherche sur la paix, Prio, qui continue d'exercer à Oslo. Il a également été président de l'importante association environnementale norvégienne « Fremtiden i våre

¹⁰⁶ chapitre ce que profond veut dire in "Vers l'écologie profonde" Ed. Wildproject, 2009

¹⁰⁷ Politiques de la nature, Comment faire entrer les sciences en démocratie, [Bruno Latour](#), Éditeur : [La Découverte](#), 2004

hender” : “le futur dans nos mains” et a contribué à l’émergence des mouvements politiques écologistes norvégiens au milieu des années 80.

4.3 Écosophie politique articulée à l’urbain

On le constate sans vraiment se rejoindre les visions politiques de Næss et Guattari partagent a minima l’idée d’un constat. La représentation et le pouvoir politique existants se révèlent inaptes et incompetents à gérer les multiples crises auxquelles notre planète est confrontée. Ils sont par ailleurs déficients dans leur capacité à bâtir des alternatives et faire surgir du possible. L’approche écosophique remet en cause la légitimité des politiques conduites supposées comme inévitables puisque tel est l’ordre des choses. Ce qui est visé c’est donc la pédagogie ou la communication vers les gouvernés. L’approche sémantique de Næss passe par une capacité de dialogue et la production de savoirs alternatifs face aux expertises officielle. Avec l’écosophie, ce changement radical de mode de communication entre pouvoirs politiques et administrés constituent en soit un combat politique susceptible de repenser le cadre de participation des citoyens à la délibération et prise de décision publique. Pour Guattari, le combat passe par la mise en évidence des rapports de force existants, qui s’expriment à travers différentes dimensions spatiales, temporelles, mentales. D’où l’importance à travers l’approche écosophique de révéler ce mode d’articulation entre la macro- et la micropolitique, et dans une perspective opérationnelle œuvrer pour une « reterritorialisation de la praxis politique ».

Des lors, fort de ces deux approches complémentaires au plan politique, il convient de s’interroger en quoi l’écosophie permet-elle de redéfinir les politiques urbaines ou une écologie politique pour la ville? L’action politique en environnement, et au plus fort en environnement urbain, dépasse la stricte application de responsabilités administratives suite à un constat basé sur une expertise. Dès qu’il y a un choix collectif à prendre au niveau local, un débat public s’impose pour interroger les fondements de telle ou telle décision politique et pour définir les valeurs communes concernant la protection de l’environnement ou la préservation de la biodiversité.

La « reterritorialisation de la praxis politique » appelée des vœux par Guattari correspond tout à fait à l’inscription locale ou à la définition d’une politique urbaine contextualisée ou singularisée. Il ne s’agit en effet ni plus ni moins de renouveler les conditions d’exercice du politique en recherchant des nouvelles alliances, à partir de nouveaux pôles de singularisation éclatés. Il revient au mouvement pluriel d’écologie politique de donner une expression à une aspiration, « ouverture vers autre chose, espoir de voir naître d’autres pratiques sociales, économiques et écologiques, une autre vision du futur ». Cette aspiration recoupe le territoire urbain : « Par un contenu programmatique qui articule l’écologie de la nature avec celle de la ville, de la société, voire celle de l’esprit. Mais aussi par l’invention d’une nouvelle façon de faire de la politique, à la fois plus conviviale, mieux en prise sur les réalités quotidiennes et articulée

cependant aux questions planétaires tenaillantes qui devraient nous conduire à réviser les finalités fondamentales de nos sociétés. »¹⁰⁸

Mais le mandat de l'écologie politique à l'échelle urbaine comporte une dimension complémentaire comme nous y invite Valérie Marange¹⁰⁹ qui permet sa concrétisation dans des vécus singuliers et des luttes particulières: "l'écologie s'efforce aussi de répondre à un problème concret auquel est confrontée une écologie politique émergente, celui d'opérer des alliances ou des alliages entre des pôles de singularisation éclatés, mutants, en prise sur des questions de modes de vie : cultures minoritaires, féministes, usagers de la santé, homosexuels, chômeurs.... A tous, ainsi qu'à certains pans de la subjectivité ouvrière classique (du syndicalisme par exemple) Guattari propose de travailler ensemble les conditions concrètes de l'habiter, tout en construisant une transterritorialité entre leurs différentes langues vernaculaires ». L'objectif est de renouveler les coordonnées classiques du politique, de "faire de la politique autrement", en pointant également des modes de coexistence propres à différents groupes minoritaires.

Par ailleurs, si l'écologie prétend refonder l'écologie politique traditionnelle, elle interroge également la façon de travailler ensemble les conditions concrètes de l'habiter. L'écologie comporte potentiellement une capacité de régénération des milieux habités et de la ville, avec une portée politique ou programmatique liée à une puissance de transformation ou d'adaptation des espaces urbains existants, tels que l'évoquent Younes et d'Arienzo : « régénérer les milieux habités, c'est insister sur ce qui est entre les choses et les êtres comme sur ce qui devient, c'est ménager et recréer à la fois. Cette écologie engage des rythmes d'un autre type entre humain, et non humain, diversités naturelles et culturelles, urbain et agriculture ; en fait, elle nous engage à une autre manière politique et esthétique de vivre ensemble. »¹¹⁰

Autre élément de l'écologie politique à l'échelle urbaine mis en évidence par Manola Antonioli¹¹¹, c'est l'analogie entre les thèses de Paul Virilio et Guattari lorsqu'il s'agit de considérer l'usage des nouvelles technologies de communication de masse dans les métropoles mondialisées, conçues pour faciliter l'échange et l'intercommunication mais qui peuvent être utilisées pour renforcer un pouvoir de télésurveillance avec un système centralisé de captation et d'exploitation instantanée des informations. Cette perspective technologique ou « d'agencement machinique » s'est depuis largement développée

¹⁰⁸ Félix Guattari, texte p 564 « une autre vision du futur paru dans le Monde du 15 janvier 1992 »

¹⁰⁹ Valérie Marange article " l'écologie, avenir de l'écologie politique", Ecosophie ou barbarie <http://1libertaire.free.fr/marange01.html>

¹¹⁰ Dans un ouvrage collectif « pour une écologie des milieux habités : Recycler l'urbain » (Metispresses 2014, sous la direction de Roberto d'Arienzo, et de Christ Younes), l'avant-propos introductif

¹¹¹ Manola Antonioli, "Géophilosophie de Deleuze et Guattari", Ed. L'Harmattan, 2003

dans notre « ère post-média », confirmant ainsi la vision politique formulée par Guattari il y a plus de trente ans.

L'écosophie urbaine au plan politique n'a pas vocation à céder aux diverses injonctions programmatiques d'une ville à la fois durable, résiliente, conviviale ou intelligente, mais pose le cadre de l'agir politique à la fois dans une perspective de réconciliation, de rapports renouvelés aux autres, au monde mais aussi dans sa capacité d'articulation et d'imbrication des différents registres trop souvent compartimentés de l'écologie.

Au-delà de leur engagement politique conjoints au sein de partis écologiques nationaux, et bien que Guattari et Deleuze¹¹² revendiquent une capacité d'imaginer des formes pratiques de « résistance au présent », comme l'apparition de nouvelles subjectivités collectives, on peut s'interroger si l'écosophie implique forcément le collectif ou requiert préalablement une approche individuelle de transformation personnelle, avec la réalisation de Soi, et interroge notre façon d'habiter le monde.

¹¹² Guattari Deleuze « Qu'est ce que la philosophie ? » Ed. de Minuit 1991/2005 p 96

5. Réalisation de soi et habiter le monde

Réalisation de soi selon Næss ou modes de subjectivation selon Guattari, l'écosophie interroge la constitution du sujet, dans son individualité, la perception de soi-même, mais aussi dans son identité collective rattachée à la société et également dans son rapport au monde. Au-delà de l'être au monde, c'est également la question de l'habiter, au sens heideggerien, qui est posée à travers l'approche écosophique.

5.1 Réalisation de soi selon Næss

L'écosophie selon Næss n'impose pas de système explicatif global. Il s'agit avant tout de développer son propre système, sa propre interprétation dirait Nietzsche, selon ses moyens propres, et avec comme seule norme « la réalisation de soi »¹. La conception holiste du monde ne s'affranchit pas d'un approfondissement de sa subjectivité comme si le soi, loin de se diluer dans la totalité, exigeait un autre type de maturité dans tous les grandes formes de relations. Næss distingue en effet traditionnellement trois étapes de maturité du soi : « de l'égo au soi social (incluant l'égo), et du soi social au soi métaphysique (incluant le soi social) ». Mais cette maturité exclue l'identification aux autres êtres vivants, non humain, et à la nature. Næss va donc avancer le concept de « soi écologique », et qui est « ce à quoi une personne s'identifie ». Ceci permet d'élargir le spectre de nos relations de la communauté humaine à une « communauté mixte » comprenant également d'autres êtres vivants.

La réalisation de soi représente l'accomplissement de nos potentiels, ce qui suppose un « élargissement et un approfondissement du soi ». Plus qu'une définition du soi en tant que telle, c'est le processus d'identification qui est essentiel.

Au sommet de la pyramide ou du schéma d'Apron, se situe comme norme fondamentale la "réalisation de Soi": "l'expérience de la nature dans le temps représente une compréhension élargie de soi. On s'identifie soi-même à la vie. On voit quelque chose de soi-même dans la nature, justement parce que le soi n'est plus limité à quelque chose de clos ou de rationnel. L'homme se trouve une identité à travers ses expériences de la nature, et se réalise soi-même dans la nature." La réalisation de soi n'est pas une nouvelle pratique d'auto-développement mais se situe à un niveau transpersonnel et en lien direct avec l'écosystème dans lequel on vit : prendre soin de son environnement comme on prend soin de soi. Cette réalisation de soi, ou accomplissement personnel, ainsi que le bonheur ne sont atteignables que si l'on s'identifie avec toute forme de vie dans la nature. La réalisation de soi ou l'autoréalisation placée comme norme ultime de l'écosophie ne propose pas une définition précise ni de théorie à laquelle se référer

¹ les citations de cette partie sont extraites du chapitre "la réalisation de soi: un exemple écologique de l'être au monde" in La réalisation de soi, Spinoza, le bouddhisme et l'écologie profonde" Ed Wildproject 2017

conformément à la "méta- éthique" de Næss qui s'intéresse plus à la nature des énoncés moraux qu'à leur contenu normatif. Mais l'éthique environnementale est reliée à l'amour propre, « amour d'un soi plus large et plus profond » qui permet de s'identifier à la nature, et donc de servir ses intérêts. Défendre la nature, dans cette conception écologique d'un soi profond et élargi en relation étroite avec la nature, c'est défendre un intérêt vital, et pas seulement quelque chose d'extérieur. Il s'agit donc pour Næss d'un acte d'autodéfense vitale.

Une autre composante dans la réalisation de soi selon Næss est l'influence de nature métaphysique de l'enseignement de Gandhi : « Ce que je veux atteindre- ce que je me suis efforcé d'atteindre et ce à quoi j'ai aspiré ces trente dernières années, c'est la réalisation de soi, la possibilité de voir Dieu en tête à tête, de parvenir à moksha (la libération). » Cette réalisation de soi ou d'auto-accomplissement bien évidemment se détachent de toute satisfaction narcissique, et dépassent la distinction classique entre égoïsme et altruisme « parce que si votre soi, au sens large, embrasse un autre être, vous n'avez besoin d'aucune exhortation morale pour en prendre soin. Car il est évident que vous prenez soin de vous-même sans sentir peser sur vous la moindre obligation morale. » La réalisation de soi se distingue également des notions de bonheur et de plaisir, car « elle repose sur une certaine idée des capacités humaines, ou mieux de potentialités humaines ». En invoquant le développement de ses capacités, avec la connotation volontariste que cela comporte, Næss n'exclue pas pour autant la possibilité de parvenir à la réalisation de soi par le relâchement de notre volonté, par une conscience qu'on laisse vagabonder librement.

Pour illustrer le risque de perte d'identité personnelle, ou de non réalisation de soi, Næss cite l'exemple de populations au nord du cercle polaire qui ont été contraintes par le gouvernement norvégien au milieu des années 80 de quitter, pour des raisons économiques, leur immensité sauvage de l'Arctique pour s'installer « dans des prétendus centres de développement, c'est-à-dire dans des zones périurbaines »... L'arrachement à un lieu où ils avaient vécu et qui faisait partie d'eux-mêmes participe d'une perte d'identité inhérente à l'identification à ce lieu : « le respect et l'estime qu'ils avaient d'eux-mêmes se trouvent diminués ».

Dans un autre chapitre², Næss renchérit sur la déprise du sens du lieu, comme une perte de liens, en particulier en milieu urbain : « L'urbanisation, la centralisation, une mobilité accrue (même si les nomades ont montré que toutes les formes de déplacement ne détruisent pas le sentiment d'appartenance aux lieux) la dépendance à l'égard de biens et de technologies étrangères aux lieux où nous vivons la complexification structurelle de nos vies ; tous ces facteurs affaiblissent ou perturbent le sentiment d'appartenance à un lieu allant même parfois jusqu'à entraver sa formation. Il ne semble plus y avoir de

² Un exemple de lieu : Tvergastein in « La réalisation de soi, Arne Næss »,

place pour le lieu. ». En contrepoint, il oppose avec son Ecosophie T pour Tvergastein, un « chez soi, comme le lieu auquel on appartenait. Faisant « partie de moi-même », l'idée d'un chez soi contribuait à définir un soi écologique, qui entretenait de nombreuses relations internes avec ce que nous appelons aujourd'hui l'environnement ».

De son côté, Guattari remet en question l'idée de territoire originaire ou identitaire : « la déterritorialisation sous toutes ses formes « précède » l'existence des strates et des territoires.»³ Et comme le fait remarquer Manola Antonioli⁴ ce qui compte ce sont tout autant les lieux que les processus de subjectivation en cours : « un sujet n'est pas une donnée originaire ou une entité close (« l'individu »), mais il ne cesse de se constituer à travers des processus de subjectivation, des lieux, des pratiques, des rencontres et des énoncés ».

5.2 Subjectivation ou production de subjectivité selon Guattari

Avec Guattari, dans le prolongement de l'écologie mentale dans le sens de Gregory Bateson, la notion de « réalisation de soi » n'est pas utilisée. A la réalisation de soi, Guattari opte plus pour un travail sur soi, un travail analytique ou schizoanalytique selon ses termes, qui implique « l'être au monde » dans son rapport aux autres, au social et à son environnement. Ce qui caractérise la démarche de Guattari, c'est la subjectivation, à la fois comme production de subjectivité et de rapport à la psyché. Ce processus de subjectivation correspond à une forme de prise de conscience de soi-même, ou de construction de son existence en tant que sujet. Guattari distingue cinq grands modes de subjectivation : traditionnelle, universaliste, duelle classiste, mass-médiatique et alternative post-médiatique. La première correspond à la résurgence des fondamentalismes religieux et politiques, et Guattari note l'exigence basique des individus et des groupes humains de « se faire un territoire existentiel collectif consistant et pourtant non replié sur lui-même ». La subjectivation universaliste se veut unifiante autour de valeurs d'égalitarisme formel entre les individus mais Guattari déplore le manque de légitimité des différentes luttes autour des droits de l'homme et de la femme faute de prise en compte de nouveaux principes de citoyenneté fondés sur une contractualité collective, et détachée de formes d'organisation universalistes. La subjectivité classiste duelle s'inscrit dans l'identité des luttes ouvrières contre les classes dominantes mais paradoxalement a contribué au « renforcement du capitalisme mondial intégré » et la classe ouvrière, faute d'avoir construit une conscience internationale puissante, n'apparaît plus comme un front de classe clairement identifié comme les exploités du capitalisme. La subjectivité mass médiatique correspond à l'instrumentation par les mass-medias avec l'emprise de la consommation télévisuelle, de la publicité,

³ Felix Guattari, *L'inconscient machinique*, Ed Recherches, Paris, 1979

⁴ Manola Antonioli, "Géophilosophie de Deleuze et Guattari", Ed. L'Harmattan, 2003

des sondages qui façonnent le « fonctionnement subjectif et décisionnel des individus ». Et pour faire face « à la dissolution des pratiques sociales de toute nature engendrée par la subjectivation mass-médiatique, qui conduit les individus à une solitude et une angoisse sans appel », Guattari préconise en alternative la mise en œuvre d'une subjectivité post-médiatique autour de quelques principes directeurs : qu'il s'agisse de promouvoir des pratiques sociales et esthétiques novatrices, de favoriser des processus de resingularisation individuel ou collectif, de valoriser les situations dissensuelles, d'inventer d'autres modes de production de lois et de normes. Il existe donc diverses modalités de production subjective qui permettent de concevoir une forme alternative de réappropriation existentielle.

Ces cinq modes de subjectivation peuvent être lus comme autant de sphères d'influences ou de prédétermination de l'identité des individus et requièrent des synthèses disjonctives entre elles, c'est-à-dire des « permutations possibles entre des différences qui reviennent toujours au même » en vue d'autoriser un développement pluriel de la subjectivité.

Etre sujet de sa vie et de son devenir individuel et social passe par le rapport à l'autre, dans la cité, et dans le monde. La dimension existentielle avec le vécu personnel avec ses pensées, son récit mais aussi ses affects comptent tout autant dans la construction de soi, et de sa subjectivité. Ce que Guattari déplore avant tout ce sont les formes d'infantilisation ou d'encerclement de la subjectivité.

Cette singularisation permet « non seulement de considérer l'être ici déjà là, mais l'être à venir, l'être machine, les dimensions déterritorialisées, le pluralisme de l'être. » Et ce qui est essentiel, c'est que l'articulation de « l'objet écosophique » s'effectue autour de quatre dimensions : « celles de flux, de machine, de valeur et de territoire existentiel ». Cette dernière dimension correspond à « la finitude existentielle qui justement caractérise le plus l'objet écosophique ». Elle est à la fois définie dans le temps, indépendante, mais aussi interdépendante à d'autres systèmes en évolution constante. Il convient de noter que cette notion de territoire existentiel, sans la restreindre à une seule dimension spatiale, comporte également une composante géographique et urbaine incontournable lorsque Guattari parle du « problème de singularisation existentielle au niveau du corps, du moi, du rapport à l'environnement architectural, urbain, à des valeurs d'idéal ethnique ou religieux ».⁵

La machine, selon Guattari, ne se réduit pas à un objet ou à une technique limités à une matérialité mais elle comporte aussi une dimension de « l'ordre d'une protosubjectivité » car dans la machine et l'interface machine existe un rapport à soi et à une altérité, ce que Guattari nomme « fonction de consistance ». En complément les machines s'inscrivent dans un continuum de développement technologique, des agencements machiniques avec des filiations et des générations. Pour lui ces « phylums machiniques sont

⁵ Félix Guattari, chapitre "Vertige de l'immanence" in « Qu'est-ce que l'écosophie? » Ed. Lignes/imec, 2013

des agents producteurs d'être » et il récuse l'idée, formulée par Heidegger, que « la machine soit quelque chose qui nous détourne de l'être ».

A côté des machines technologiques, il faut également intégrer les « concepts de machines sociales », et il en vient même à considérer le fonctionnement de la ville comme une « mégamachine ». Sans expliciter plus avant ce qu'il entend par là, il note le succès du concept de machines, depuis celui des « machines désirantes », développé avec Deleuze dans l'Anti-oedipe puis remplacé par agencement. On peut toutefois noter que l'image employée de la mégamachine place au second plan l'idée d'une ville comme lieu de regroupement de technologies et machines diverses pour considérer avant tout son déterminisme social. Guattari nous invite à considérer les multiples lignes de forces qui quadrillent le champ urbain, en se détachant des archétypes de la ville considérée d'abord comme un écosystème écologique urbain alimenté par des flux d'énergie et de ressources, et produisant de l'entropie, déchets, eaux usées, déperditions diverses, ou comme une entité sociale en soi traversée de multiples tensions, relations d'interdépendance entre citoyens et groupes sociaux ou communautaires. Dans ses déclinaisons performatives et schizo-phréniques, la ville se veut au plan social à la fois conviviale, aimable et inclusive, et au plan de l'innovation technologique, ville intelligente (smart city).

Si avec l'écophilosophie de Næss, on est incité à concevoir la Nature comme une altérité, ou plutôt comme un tout inclusif et indivisible, l'approche de Guattari relie indéfectiblement l'écologie environnementale au social, et la lecture du monde, son appréhension, s'effectue à l'aune du sujet humain. Avec sa perspective écophilosophique, il contribue également à repenser la subjectivité non pas comme allant de soi, mais comme une production, aboutissement de différentes composantes de subjectivation à l'œuvre, y compris les territoires existentiels, les devenirs machiniques, ou les agencements collectifs. Mais ces deux approches écophilosophiques, aussi différenciées soient elles dans le processus de réalisation de soi ou de production de subjectivité, réinterrogent aussi notre mode d'habiter le monde, et a fortiori la ville.

5.3 Habiter le monde et la ville

« La question est toujours d'habiter le monde... » Cette citation de Deleuze dans le Pli évoque, sans avoir théorisé avec son compère Guattari le mode d'habiter le monde, une récurrence qui recoupe les centres d'intérêt de l'écophilosophie. Dès lors il convient d'évaluer de quelle façon l'écophilosophie, dans la perspective de « réalisation de soi » et de « production de subjectivité » peut renouveler notre mode d'être au monde, et d'habiter la ville.

En effet « si l'écologie est considérée comme la parole, ou le discours sur la maison commune, l'oïkos, par analogie on peut avancer que l'écophilosophie devient la sagesse de l'habiter. »⁶ Selon Guattari, il s'agirait en

⁶ In article La petite machine écophilosophique Valérie Marange, Chimères. Revue des schizoanalyses Année 1996 28 pp. 37-47

effet de réinventer, avec une forme de sagesse, son rapport à soi, au monde, et à son environnement de vie, correspondant aux trois dimensions invoquées dans son écosophie, mentale, sociétale et environnementale. Pour lui, l'écosophie considérée comme « sagesse de l'écós » recouvre « pas seulement les sagesse des rapports interhumains, mais aussi celles des rapports avec l'environnement, avec les phylums machiniques, avec les univers de sens, avec les territoires existentiels. » Næss considère plus de son côté la sagesse « sophia » du foyer « oikos » élargi à la « maison Terre ». La sagesse ou la sagacité n'existe que par les actes, et dans cette perspective ce qui prime c'est la connaissance et la compréhension non pas dans une perspective théorique abstraite, mais bien susceptibles d'être pertinentes pour l'action. De ce point de vue, l'écosophie définie comme « une vision philosophique du monde ou un système inspiré par les conditions de vie dans l'écosphère »⁷ recoupe là aussi l'interrogation de notre mode d'habiter le monde.

L'écosophie dans sa composante d'accomplissement personnel ou de subjectivation pose en définitive, dans une biosphère abimée et maltraitée, la question existentielle d'être au monde, de l'habiter, au sens heideggerien : « Être homme veut dire : être sur Terre comme mortel c'est-à-dire habiter »⁸ Avec le Dasein « c'est-à-dire l'être de l'homme » ou l'étant qui pose la question de l'être, habiter c'est œuvrer à l'accomplissement de notre condition humaine car cela engage totalement notre être-au-monde. Ainsi l'analyse philosophique de l'habiter selon Heidegger nous écarte d'une réponse purement fonctionnelle d'un besoin d'abri pour accomplir pleinement notre existence ici-bas dans ce monde, comme nous le suggère Céline Bonicco-Donato : « si exister c'est trouver sa place dans le monde, alors seule une habitation véritable permet à l'homme d'accomplir son mode d'être. »⁹ Le bâtir devient le rassemblement du monde en un lieu et l'habiter permet de s'ouvrir au monde et communier et nouer des relations riches avec lui. Et comme le résume Bonicco-Donato, « Heidegger nous invite pourtant à penser, proposant une thèse absolument inédite dans l'histoire de la philosophie, c'est que les lieux habités ouvrent des espaces et que les espaces, à leur tour, espacent. » Le rapprochement qui peut être effectué là avec l'écosophie c'est la pensée d'un engagement pour élaborer un soi authentique. Avec Heidegger habiter le monde engage notre être au monde et la qualité de notre existence. Mais à la différence de l'écosophie de Guattari et de Næss, la dimension de l'être au monde heideggerienne avec le Dasein dépasse une simple idée de relation ou d'appartenance au monde. Par ailleurs Habiter le monde comporte une dimension spatiale renforcée et insiste sur la notion d'espace vécu, qui n'existe pas en tant que tel chez Guattari qui parle plutôt de territoires existentiels sans que ceux-ci soient nécessairement géographiquement

⁷ Arne Næss, chapitre « De l'écologie à l'écosophie » in « Ecologie, communauté et style de vie » Ed. Dehors 2013

⁸ Martin Heidegger, Essais et conférences (première édition Vorträge... cité par Chris Younès Au tournant de la modernité, habiter entre Terre et monde Dans Habiter, le propre de l'humain (2007),

⁹ Céline Bonicco-Donato "Heidegger et la question de l'habiter, une philosophie de l'architecture", E.d paranthèses, 2019

délimités. La géographie pour lui n'est pas seulement physique et humaine mais aussi mentale tout comme le paysage.

Si avec Heidegger nous sommes invités à penser le bâtir avec l'habiter, on peut s'interroger dans la perspective écosophique quel lien existe précisément autour de l'architecture et de la ville ?

Dans « Bâtir, habiter, penser » Heidegger insiste sur la vocation ontologique de l'art de bâtir pour que l'homme puisse exister pleinement, car l'habitation révèle la manière dont nous sommes sur terre. Guattari avec Deleuze, pour leur part, placent l'architecture au premier plan « L'art commence non pas avec la chair, mais avec la maison ; ce pourquoi l'architecture est le premier des arts »¹⁰, mais elle est invoquée ici en lien avec la notion de territoire et de territorialisation entre ces « deux éléments vivants : la Maison et l'Univers », une autre façon d'être-au-monde au-delà de l'habiter. Par ailleurs, la ville n'est pas vraiment mentionnée chez Heidegger alors que pour Guattari, la condition urbaine contemporaine est définie par un ensemble de sous-ensembles urbains qu'il nomme archipels de villes, reliés et traversés par des technologies d'informatiques. Du fait de la délocalisation et l'immatérialisation de la vie urbaine, la subjectivité se déploie en plusieurs couches, à plusieurs endroits.

De son côté, Næss sans avoir été un grand prosateur sur l'architecture ou la ville évoque la question de l'habitat de façon détournée en citant les travaux de Johan Galtung, un chercheur norvégien en sciences sociales et sur la paix, qui en 1978 insistait dans une trajectoire de transition sur l'importance de miser sur des « technologies softs ou béta ». Pour l'architecture, décrite comme l'abri, l'objectif est de « tenter de restaurer les constructions locales avec du matériel local ; collectiviser les sols qui peuvent être utilisés pour y vivre ». Un lien possible s'instaure ici avec un autre penseur norvégien, d'origine autrichienne, Christian Norberg-Schulz qui a profondément marqué le monde de l'architecture par son approche vernaculaire, et son concept remis au goût du jour du « genius loci »¹¹ c'est-à-dire l'approche sensible de l'esprit du lieu comme principal guide à la création architecturale et à la production de l'habiter.

Dans un article non publié¹², Næss précise sa pensée sur l'architecture, considérée comme une modification des écosystèmes de la planète en prenant en compte les êtres vivants à la fois humains et non humains, et en établissant une sorte de hiérarchie entre les villes faisant parties des paysages, eux-mêmes intégrés aux écosystèmes. La question de l'architecture est étroitement liée selon lui à la problématique de la population mondiale lorsqu'il appelle à ce que « Architecture, adapted to a population of 10 thousand million, or more, requires a lot of new ideas and procedures.” De ce point de vue, si c'est en effet un présupposé, on ne peut qu'acquiescer à la revendication d'une architecture qui

¹⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari, Qu'est-ce que la philosophie ?, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1991/2005

¹¹ Christian Norberg-Schulz La phénoménologie de l'architecture , Éd. : Rizzoli. 1984.

¹² Arne Næss "Architecture and deep ecology" in the Trumpeter Journal of Ecosophy vol 21 number 2 /2005, text from 1992 unpublished

ne soit plus considérée comme essentiellement la conception de bâtiments en lien avec leur environnement immédiat avec des qualités fonctionnelles esthétiques et environnementales données. L'architecture est aussi un outil au service de la qualité de vie locale des citoyens, et susceptible de métamorphoser notre relation à la nature et à l'environnement.¹³ Dans ce même texte, il se montre particulièrement préoccupé sur la place réservée à la nature en ville, non pas celle des parcs et à défaut d'aires de « wilderness », mais celle qui relève de la nature libre « free nature », avec l'importance de prévoir une accessibilité facile et sûre aux enfants à cette nature libre en ville.

La perspective dessinée par Næss d'une plus grande présence d'une nature sauvage en ville avec une vocation pédagogique aussi essentielle soit-elle ne nous semble pas intégrer suffisamment les enjeux de cohabitation entre les différents êtres vivants. En pensant la ville comme un biotope comme nous y invite Corine Pelluchon dans un chapitre intitulé « habiter, bâtir, cultiver »¹⁴ (en clin d'œil à Heidegger à son « habiter, bâtir, penser »), c'est une autre phénoménologie de l'habiter qui est mise en œuvre par une interrogation du rapport de l'homme à la nature mais aussi à la place de l'agriculture dans la culture urbaine. Habiter c'est bâtir et être bâti, c'est faire habiter et « ménager comme dit Heidegger notre séjour parmi les choses, en construisant des bâtiments, des villes ou en édifiant des lieux ». Habiter y est présenté aussi comme une expérience corporelle avec notre vécu charnel des espaces et paysages urbains, sensation physique qui nous permet de ressentir notre être avec le monde. L'agriculture urbaine y représente une activité facilitant l'appropriation et la création de liens, mais aussi pouvant contribuer à une forme de subjectivation ou de « réalisation de soi » : « L'agriculture pensée comme la culture de la nature au sens où elle l'entretient et où elle la connaît, et par l'attention aux sols, qui aussi une connaissance de soi, un rappel que le fait d'exister c'est se poser sur le sol ». On retrouve là une forme de sagesse écosophique, d'empathie et de communication avec les autres formes du vivant, animal ou végétal, et de partage d'un monde commun.

Un élément fait néanmoins encore défaut dans cette vision écosophique urbaine en lien avec la « réalisation de soi », c'est la contribution de la ville au développement collectif de l'autonomie individuelle. La ville, dans sa diversité et hétérogénéité, est porteuse potentiellement de liberté individuelle favorisant l'épanouissement personnel : « l'air de la ville rend libre ». Ville également émancipatrice où peuvent se constituer des nouveaux réseaux culturels et sociaux de solidarité. Bien évidemment il ne s'agit pas ici de sous-estimer actuellement les tensions sociales négatives qui s'exercent aussi en milieu urbain, de ségrégation, gentrification ou d'exclusion, avec à titre d'illustration la relégation chronique de l'accueil

¹³ Dominique Sellier, article « Arne Næss and Architecture The Future of Sustainability - Making Ecosophy Relevant » paru dans le catalogue de l'exposition Oslo Architecture triennale « Behind the Green Door - Architecture and the Desire for Sustainability » 2013 Oslo

¹⁴ Corinne Pelluchon, *les nourritures, philosophie du corps politique*, Ed Points Essais, 2015

des réfugiés. Certes souvent fantasmée comme lieu de liberté et d'accueil, la ville, à défaut d'être spontanément hospitalière, porte en elle une capacité de stimulation culturelle et de production d'actions collectives qui participent à l'autodétermination individuelle, ou si l'on préfère à une forme de « réalisation de soi ».

Ainsi l'écosophie suggère une approche philosophique de la ville qui s'écarte d'une approche purement géographique ou socio-économique. Elle comporte une part sensible, émancipatrice en lien avec une vision du monde, et un rapport à soi et à l'autre singularisé. Elle suppose également dans le droit fil du mode de production de subjectivité selon Guattari un nouveau paradigme plus éthico-esthétique de « resingularisation des pratiques sociales et des pratiques individuelles, des pratiques de construction de soi-même. »

6 Avec l'écosophie, pour une éthique et une esthétique de la ville

Etudier conjointement la dimension éthique et esthétique de l'écosophie s'impose de fait par la proposition de Guattari de considérer un nouveau paradigme « éthico-esthétique » qui on le verra a évolué dans sa formulation. De son côté, si l'éthique est au cœur de l'écosophie de Næss, la perception esthétique de la nature chez Næss implique également une forme de respect et assez logiquement son besoin de protection. Au-delà de la reconnaissance historique d'un mouvement de préservation de la nature ou de création des parcs nationaux intimement lié à l'appréciation esthétique de la beauté de cette nature réputée « sauvage » ou non domestiquée, il s'agit avec l'écosophie de penser cette imbrication ou articulation des deux registres : substituer à une expérience sensorielle singulière car individuelle face à la nature, une connaissance à la fois approfondie et sensitive du monde vivant dans ses propriétés essentielles mais aussi dans sa force créatrice perpétuelle, des êtres vivants, aux espèces, jusqu'aux habitats écologiques ou milieux. Ainsi l'écosophie, dans l'exploration conjointe de l'éthique et de l'esthétique allie notre sentiment d'admiration de la beauté de la Nature, à nos devoirs et obligations envers elle. Par ailleurs, si l'on considère l'esthétique dans la lignée de Jacques Rancière comme tout ce qui concerne le sensible, qui ne se limite pas aux arts, aux représentations visuelles ou aux jugements de goûts, l'écosophie comprend dès lors une part sensible qu'il est intéressant de sonder également dans un cadre ou registre urbain.

6.1. La place de l'éthique dans l'écosophie de Næss

L'écosophie se conçoit à travers sa racine sagesse (*sophia*) comme tournée vers l'éthique avec une possibilité de mise en pratique. Est suggérée ainsi une forme de conduite vertueuse, conforme à une certaine éthique, qui reste à définir. L'éthique, selon Næss doit devenir écocentrée et non plus anthropocentrée. A titre d'illustration, il critique l'intention d'éthique environnementale prônée par IUCN (Union Internationale pour la Conservation de la Nature) par son manque de radicalité lorsqu'est affirmé dans une déclaration de 1980 que : *"A new ethic, embracing plants and animals as well as people, is required for human societies to live in harmony with the natural world on which they depend for survival and well-being."* Næss ironise : «Even the recommended environmental ethic, with its attendant environmental education campaign, has human beings in harmony with nature for human good. Such an ethic would surely be more effective if it were acted by people who believe in its validity, rather than by those who merely believe in its usefulness. »¹⁵

¹⁵ in The selected work of Arne Næss, a contribution to the theory of communication vol. 1 Springer edition, 2005

Il n'emprunte pas de façon exagérée le terme d'éthique à son maître à penser Spinoza. Il rappelle d'ailleurs à ce propos dans son ouvrage consacré au philosophe¹⁶ qu'aussi étonnant que cela puisse paraître, Spinoza lui-même n'emploie pratiquement pas le mot "ethica" dans son œuvre, seul apparaît quelquefois "pietas" qui pourrait être traduit par "morale". Mais cette morale ne s'accompagne pas d'impératifs catégoriques de conduite. Spinoza se contente de décrire ce qu'est d'être humain et d'établir une société humaine. Pour Næss, Spinoza serait logiquement plutôt un ontologue qu'un moraliste. Et l'ontologie doit fournir le cadre à partir duquel on effectue des choix fondés éthiquement.

Dans son système philosophique, Næss va donc plutôt évoquer les normes et les valeurs, plutôt que l'éthique à proprement parler. Pour lui, les normes correspondent aux "énoncés prescriptifs" : "en entendant par là des prescriptions ou des exhortations à penser ou à agir d'une certaine manière. Ils seront écrits avec un point d'exclamation, ainsi qu'il a été dit par exemple, on dira : « Pas d'exploitation ! » ou « honnête ! » ou « Ne pollue pas ! »¹⁷. Et comme on l'a vu précédemment « la réalisation de soi » constitue la norme supérieure ou fondamentale.

Selon Næss, "un jugement éthique n'est rien d'autre que l'expression verbale d'une intuition morale spontanée, et qu'elle ne fournit pas de raison pour la justifier". C'est la raison pour laquelle le "modèle de systématisation de croyances normatives appelé Ecosophie T ne renvoie à aucune doctrine ou théorie bien déterminée". Basées sur des expériences spontanées et individuelles, il n'y a pas de croyances susceptibles de se conformer à un cadre conceptuel prédéfini.

Pour ce qui concerne les valeurs, l'écosophie reconnaît que non seulement les hommes mais aussi toutes formes de vie dans la nature possèdent une valeur en soi, ou intrinsèque. En prenant l'exemple d'une forêt, la distinction est faite entre "valeur instrumentale" qui pour finalité de "servir des intérêts commerciaux ou de loisir", d'une "valeur intrinsèque" ... "comme constituant une fin en soi".¹⁸ A travers l'approche écosophique, l'intention est de contribuer à une réorientation, on dirait volontiers aujourd'hui, transition, changement de paradigme de notre civilisation toute entière. Dans cette perspective, la réaffirmation de la finalité des valeurs est essentielle : "La nouveauté de la crise environnementale tient à ceci qu'elle demande que soient clarifiées les valeurs ultimes qui président à l'organisation de notre vie".¹⁹ Plus loin, Næss poursuit son illustration sur la vision différente entre écologistes et entrepreneurs, et leur expérience de la forêt, ces premiers voulant la préserver, les seconds voulant y faire passer une route tout en évitant le "cœur de la forêt". Pour Næss, "la différence entre ces

¹⁶ Arne Næss "det frie menneske en innføring i Spinozas filosofi" (l'homme libre une introduction à la philosophie de Spinoza), ed. Kagge 1999

¹⁷ Arne Næss chapitre « Normes et hypothèses. Les systèmes normatifs » in "Ecologie, communauté et style de vie", Editions Dehors, 2013

¹⁸ Arne Næss chapitre « le généraliste en nous » in "Ecologie, communauté et style de vie", Editions Dehors, 2013

¹⁹ ibid

deux positions antagonistes est une différence ontologique plutôt qu'éthique. L'écologiste et l'entrepreneur peuvent avoir en commun des prescriptions éthiques fondamentales mais ils les appliquent différemment parce qu'ils perçoivent et expérimentent la réalité de manière très différente.²⁰ Ce qui importe le plus pour notre philosophe norvégien, c'est l'expérience du monde, et de ce point de vue l'éthique est dépendante de l'ontologie, car elle seule peut déterminer la manière dont la réalité est perçue: " Dans la philosophie environnementale il est important je pense, d'aller et venir de l'éthique à l'ontologie. La clarification des différences ontologiques peut contribuer de manière significative à la clarification des différences politiques et de leur sous-bassement éthique".²¹ Dans son système, l'éthique s'appuie sur l'ontologie, et les normes sont des principes qui soutiennent l'objectif de réalisation de soi. Ainsi les dualismes classiques matière/ esprit, et culture/nature sont dépassés au profit d'une ontologie du monde qui se veut globale et intégrée dans sa diversité.

Par ailleurs, dans la hiérarchie du système philosophique, cette expérience personnelle du monde, dans la valeur accordée pour la Terre, prime sur toute forme d'éthique ou de morale, et Næss a pu l'exprimer de façon radicale : "l'éthique ou la morale ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est la manière dont nous faisons l'expérience du monde. Si l'écologie peut être dite profonde, c'est parce qu'elle repose sur nos croyances fondamentales et pas seulement parce qu'elle est liée à nos convictions éthiques. L'éthique est une conséquence de la manière dont nous faisons l'expérience du monde. Si vous mettez des mots sur cette expérience, alors elle devient une philosophie ou une religion."²² Ce qui importe, c'est avant tout la « façon dont nous percevons les faits et du genre de faits qui attirent notre attention et suscitent notre intérêt- c'est-à-dire de la nature de la réalité plutôt que de ce qu'il convient de faire ou de penser ». De fait l'ontologie « c'est-à-dire les théories portant sur la façon d'être des choses » prime sur l'éthique. On pourrait certes s'interroger si le fait de privilégier l'ontologie et la « gestalt », avec la représentation de la nature des choses, par rapport à une approche éthique, qui a une dimension plus instrumentale ne serait pas un aveu de faiblesse pour l'écophilosophie dans sa visée opérationnelle. Mais Næss nous rappelle qu'il n'y a pas que l'éthique et la rigueur logique comme seules préceptes normatifs acceptables pour sa philosophie : « Dans la philosophie environnementale, il est important, je pense, d'aller et venir de l'éthique à l'ontologie. La clarification des différences ontologiques peut contribuer de manière significative à la clarification des différences politiques et de leur sous-bassement éthique. »²³

L'écophilosophie ne peut donc pas se contenter de fixer un certain nombre de règles éthiques pour le bon

²⁰ Arne Næss chapitre de l'émotion à l'évaluation in *Ecologie, communauté et style de vie*.

²¹ Arne Næss chapitre de l'émotion à l'évaluation in *Ecologie, communauté et style de vie*

²² cité par David Rothenberg, traducteur américain et ami de Næss, dans la préface "l'écophilosophie: de l'intuition au système" (source: Voir W. Fox « Approaching Deep Ecology : A Response to Richard Sylvan's Critique of Deep Ecology », Hobart University of Tasmania Environmental Australian National University Discussion Papers in Environmental Philosophy, n°12, 1985

²³ chapitre de l'émotion à l'évaluation in *Ecologie, communauté et style de vie*).

usage de la nature. Pour Næss, la résolution du défi écologique exige une transformation, quasi phénoménologique, dans la façon dont on observe et considère la nature. La dimension éthique n'a pas pour mission de traiter la question académique si les principes éthiques peuvent être étendus aux non humains mais de se concentrer sur l'analyse de l'identité humaine, l'aliénation et la différence par rapport à la nature. La réalité a été mal comprise, la réalisation de soi inaboutie, ce qui a compromis nos possibilités de relations éthiques responsables. Face à un défaitisme, l'action individuelle d'un point de vue éthique, tout autant que les actions collectives concertées, répondent également à un besoin de démonstration de sa capacité à agir.

Dans une perspective kantienne, à laquelle Næss adhère, il établit une distinction entre les actions purement morales et les belles actions, qui ne répondent pas uniquement à un devoir mais relèvent plus d'une attitude, inclination personnelle. Il reconnaît d'ailleurs à cette occasion que les femmes ont une plus grande propension à agir "beautifully", et peuvent constituer la force majeure pour encourager une écologie durable.²⁴ C'est justement cette interprétation kantienne d'extension de la morale humaine au monde naturel dans l'écophilosophie de Næss du « Tu ne traiteras jamais une autre personne simplement comme un moyen » à « Tu ne traiteras aucun autre être vivant seulement comme un moyen » que Latour désigne comme une erreur. Pour celui-ci en effet, si les crises écologiques se présentent comme « une révolte généralisée des moyens » et de la nécessité de considérer chaque être vivant non plus comme un moyen mais toujours comme une fin, ce n'est pas tant par reconnaissance de droits intrinsèques à de « simples êtres bruts » mais parce que la nature extérieure n'existe plus en tant que telle : « simple conséquence de la disparition de la notion de nature extérieure : on ne trouve plus nulle part de réserve pour y déstocker de simples moyens en vue de fins définies une fois pour toutes et hors procédure. »²⁵

Si l'éthique ne représente pas seulement la dimension de mon rapport à autrui, elle marque aussi, selon Corine Pelluchon, notre dépendance aux nourritures terrestres et pose la question sensible de l'équilibre entre identité et différence dans la conception de la relation homme/nature : « Ethique moins comme une interrogation sur le statut moral des différentes entités qu'une position dans l'existence. Elle est indissociable d'une réflexion sur le sujet et sur son rapport à autrui, ainsi que d'une mise en question de sa liberté par l'existence des autres, que je ne dois pas priver de l'accès aux nourritures et auxquels je ne dois pas imposer une vie diminuée ». Elle constate en complément les limites d'une éthique bio centriste ou écocentriste comme celle de Næss ou J. Baird Callicott qui propose des catégories éthiques sophistiquées mais qui, selon elle, ne parvient pas à modifier les comportements des individus faute de pouvoir toucher les affects et émotions des individus. Callicott pour définir son éthique de la terre se

²⁴ Arne Næss chap Beautiful action in "Ecology of wisdom" Ed Penguin books, 2008

²⁵ Bruno Latour, « Politiques de la nature, Comment faire entrer les sciences en démocratie » Éd.: La Découverte, 2004

réfère lui-même au forestier écologiste américain Aldo Leopold qui en 1949 écrivait : "Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste lorsqu'elle tend à l'inverse." ²⁶ Cette définition permet d'allier une philosophie morale à un impératif éthique et esthétique qui ne soit pas anthropocentrée en considérant l'interdépendance des êtres vivants et non vivants dans des milieux.

Pour autant, l'expérience sensible et personnelle du monde à laquelle se réfère Næss pourrait être assimilée à une dimension esthétique même s'il n'a pas explicitement utilisé ce terme. Il préfère également la notion de joie et de positif à celle de beauté. Il dénonce aussi, à titre d'illustration, les critères employés par les ingénieurs de l'Office des forêts qui dans une perspective de mise en valeur d'un paysage digne d'admiration par le plus grand nombre depuis le tracé de la route choisie, vont « s'intéresser par exemple à la beauté du paysage qu'on aperçoit depuis tel ou tel endroit, mais pas à la beauté de la forêt dans son ensemble. »²⁷ En préconisant qu'on devrait se libérer des sensations négatives pour « sauvegarder les endroits laids plutôt que les beaux », tels que les marais, Næss rejoint également l'approche éthico-esthétique de J. Baird Callicott qui appelle à une « esthétique naturelle autonome qui doit se libérer d'une hégémonie du visible pour impliquer toute les modalités sensorielles ». En ce sens il y a prolongement de l'éthique de la terre dans sa théorie de la conservation avec une esthétique de la terre : « L'éthique de la terre, comme toute éthique, est contraignante, coercitive. L'esthétique de la terre au contraire, peut susciter des comportements de conservation de manière positive. »²⁸ En définitive, si Næss n'a pas précisé en détail la composante esthétique de son écophilosophie, il n'en reste pas moins qu'il nous incite à dépasser une vision esthétique forcément subjective car anthropocentrée, au même titre que l'éthique doit être décentrée par rapport aux seuls besoins de l'homme.

6.2. Le paradigme éthico-esthétique de Guattari

Parler de paradigme éthico-esthétique selon Guattari permet de relier un impératif de responsabilité morale à une forme de créativité ou si l'on préfère une préoccupation morale à une appréciation d'ordre esthétique. Deux registres sont donc impliqués, à la fois « la responsabilité morale, un engagement micropolitique » au plan éthique, et au plan esthétique « une attitude créative rapportée au terme générique de la resingularisation des praxis ». Comme le souligne Labergue « le paradigme éthico-esthétique vise l'émergence de nouvelles praxis (théoriques et pratiques) en invitant à être à la hauteur

²⁶ Aldo Leopold "l'Almanach d'un comté des sables", publié en 1949, Ed. Flammarion 2000

²⁷ Arne Næss Chapitre "Voir le monde à nouveau" in "Arne Næss vers l'écologie profonde", Ed. Wildproject, 2009

²⁸ J. Baird Callicott "the land aesthetics" in Environmental Review vol.7 nr 4

de la singularité (de chaque cas), c'est à dire un engagement envers la différence qui se réinvente continuellement. »²⁹

L'objet esthétique évoqué ne se réfère pas à l'art avec des œuvres ou à des activités artistiques institutionnalisées. Il ne répond pas non plus stricto sensu aux théories kantienne du beau et du jugement sensible mais renvoie plus à la « créativité processuelle » ou à la singularité de la création dans les processus de production de subjectivité. Le paradigme éthico-esthétique apparaît tardivement, vers 1986, dans les écrits de Guattari et est directement lié à l'écophilosophie. Ce paradigme éthico-esthétique se substitue au précédent paradigme scientifico-technique : « On passera d'un paradigme qui se voulait scientifique aux différentes époques et sutures du socialisme, à un paradigme plus éthico-esthétique, c'est-à-dire plus axé sur la création de soi-même, de son rapport au corps, au monde, à l'autre... Ce rapport à l'autre est fondateur d'une éthique que j'ai baptisé écophilosophie »³⁰. La prise de conscience de la nécessité d'une révolution et d'un changement du paradigme scientifique s'est d'abord exprimée dans le domaine de la psychiatrie, avant d'être appliquée à l'écologie. En invoquant un paradigme éthique pour les domaines « psy », Guattari appelle à un décloisonnement des « opérateurs psy » par un engagement de l'ensemble de ceux « qui sont en position d'intervenir sur les instances psychiques individuelles et collectives ». D'une certaine façon cela place la responsabilité éthique non pas uniquement sur les professionnels du secteur, forts d'une légitimité scientifique, mais sur l'ensemble des acteurs intervenants dans la société « (à travers l'éducation, la santé, la culture, le sport, l'art, les médias, la mode, etc.) ». Par ailleurs, convier les paradigmes esthétiques revient à réinventer et faire évoluer les « pratiques psy » pour de nouveaux agencements subjectifs individuels et collectifs, et en s'inspirant des cartographies analytiques « comme en peinture ou en littérature ». ³¹ Et c'est sur la base de ce constat dans le domaine « psy », et le besoin identifié d'évolutions des pratiques et d'une nouvelle narration que Guattari refait le lien avec son écophilosophie avec ses trois registres interdépendants : « Il en va là d'une recomposition des pratiques sociales et individuelles que je range selon trois rubriques complémentaires : l'écologie sociale, l'écologie mentale et l'écologie environnementale, et sous l'égide éthico-esthétique d'une écophilosophie ». ³² Dans l'expérience esthétique de l'écophilosophie, et lorsqu'il s'agit d'œuvres d'art, ce qui compte c'est la nature relationnelle de ces œuvres, un flux de sensations qui n'engagent pas uniquement l'artiste et le spectateur, mais aussi l'espace dans lequel elles se situent. Comme le souligne Antonioli « la puissance esthétique du sentir » intervient « comme une dimension de création toujours à l'état naissant qui devrait remettre en question la temporalité, les espaces qu'on habite, le travail,

²⁹ Jean-Sébastien Laberge, L'arrivée d'un printemps écophilosophique. Commentaires sur un changement de paradigme de Félix Guattari. In La Deleuziana – Revue en ligne de Philosophie – Issn 2421-3098 N. 9/ 2019 – Cliniques Schizoanalytiques
³⁰ Guattari, Qu'est que l'écophilosophie? Chap les modes de production de subjectivité

³¹ Félix Guattari, « Les trois écologies », Ed. Galilée, 1989

³² ibid

l'activité artistique et les pratiques sociales et politiques ». ³³ L'expérience esthétique, dans sa relation au milieu environnant, participe donc au renforcement de la subjectivité individuelle ou collective.

En ce qui concerne l'éthique, considérée par Guattari, elle correspond à une responsabilité à l'égard du vivant déjà présent mais aussi « à l'égard des formes à venir qui frappent à la porte de l'intelligence et de l'imagination collective ». Cette éthique au présent et en devenir, capable d'intégrer et de se projeter dans le futur, se détache de toute forme de carcan moraliste délimitant l'acceptable de l'inacceptable, ou le devoir par rapport au possible dans un glacié historique. Cela ne suppose pas pour autant un relativisme mais une capacité de considération des contextes existants et à venir où nos lignes de fracture évolueront en fonction des nouveaux champs ou conditions de possibilités ouverts par les innovations technologiques et sociales. Pour Guattari l'éthique engage dans le futur non seulement le vivant mais aussi le virtuel. Il parle en effet de « notre responsabilité à l'égard des formes vivantes déjà là et à l'égard des formes à venir qui frappent à la porte de l'intelligence et de l'imagination collective. » ³⁴

Plus tard le concept de paradigme éthico-esthétique convié pour l'écophilosophie évoluera pour être simplement dénommé visée, articulation ou caractère « éthico-politique », marquant le besoin d'un engagement de nature politique et éthique tout en s'appuyant sur une attitude créative à la fois pratique et théorique en vue d'une production de subjectivités: « Une même visée éthico-politique traverse les questions du racisme, du phallocentrisme, des désastres légués par un urbanisme qui se voulait moderne, d'une création artistique libérée du système du marché, d'une pédagogie capable d'inventer ses médiateurs sociaux etc. Cette problématique, en fin de compte, est celle de la production de l'existence humaine dans les nouveaux contextes historiques. » ³⁵ Dans cette citation, on appréciera la façon dont Guattari inclue la problématique urbaine avec sa faillite moderniste à d'autres maux sociétaux.

L'écophilosophie engage d'un point de vue politique, mais aussi au plan éthique et esthétique, par un renouvellement du goût pour la vie mais aussi une forme de bienveillance obligeante et aimable envers les autres dans leur diversité car « elle tendra à créer de nouveaux systèmes de valorisation, un nouveau goût de la vie, une nouvelle douceur entre les sexes, les classes d'âges, les ethnies et les races ». ³⁶

Il ne s'agit pas ici de penser la complexité en la découpant et en délimitant des domaines particuliers : la dimension éthique, l'esthétique individuellement mais d'œuvrer à leur articulation, au lien qui fait sens entre ces approches. Dans la perspective d'une émancipation de la subjectivité collective, Guattari

³³ Manola Antonioli, "Géophilosophie de Deleuze et Guattari", Ed. L'Harmattan, 2003

³⁴ Félix Guattari, article "vers une écophilosophie" in Qu'est ce que l'écophilosophie, Ed. Lignes imec, 2013

³⁵ Manola Antonioli, "Géophilosophie de Deleuze et Guattari", Ed. L'Harmattan, 2003

³⁶ Félix Guattari, « Chaosmose », Ed. Galilée, 1992 (non disponible)

invoque tout aussi bien les valeurs écologiques, valeurs de solidarité que la valeur esthétique et leur développement, et qui constituent le cœur du projet écosophique : « c'est précisément à un redéploiement des valeurs que travaillera l'écosophie »³⁷ D'une façon générale, les valeurs ou « univers de valeurs » n'ont de portée universelle que si elles se pratiquent, s'expérimentent par les individus au plus proche des « territoires existentiels » : « Les Univers du beau, du vrai et du bien sont inséparables de pratiques d'expression territorialisées.»³⁸

Cette approche conjointe de la dimension esthétique et éthique inhérente au projet écosophique sera d'autant plus pertinente qu'elle s'inscrit dans un contexte urbain, comme on le verra. Guattari s'interroge lui-même « est-ce que cela a un sens d'articuler question urbaine et question éthique ? »³⁹ Il y répond positivement « question de pratique » en rappelant que si on fait de la question écologique une question « naturelle », il y a un risque de totalitarisme alors que l'écologie est un « levier extraordinaire pour des pratiques sociales et des questionnements divers : mentaux, sociaux, éthiques ».

6.3. Ethique et esthétique urbaine ou vers une sensibilité écosophique de la ville

Explorer la dimension éthique et esthétique de l'écosophie revient également à s'intéresser à une composante sensible. Celle-ci peut faire sens appliquée notamment à la ville.

« Sensibilité écosophique » est la notion auquel Michel Maffesoli a recours dans un récent ouvrage consacré à l'écosophie : « un instinct issu d'une mémoire immémoriale, un savoir incorporé dans la personne et dans la communauté sachant d'expérience qu'il n'y a de vie possible que celle s'enracinant dans un lieu permettant croissance et épanouissement. »⁴⁰ Il remet au goût du jour la pensée écosophique, mais sans jamais se référer à ses prédécesseurs Næss ou Guattari. Ses références se situent plus du côté de Bergson et d'Heidegger. La sensibilité écosophique semble renouer avec une approche culturelle, historique ou patrimoniale de notre environnement : « ne peut-on pas dire que la sensibilité écosophique rejoint l'antique sagesse faisant du lieu la source de l'inspiration : *genius loci*, le génie du lieu ? Il évoque aussi le lieu qui fait lien avec le terme « géosophie » ou attachement à la terre, avec l'espace comme « vecteur d'une socialité vécue »... « fondement de tout être-ensemble »⁴¹

La définition de l'écosophie par Maffesoli a une connotation descriptive, et non opératoire ou performative : « l'écosophie, quant à elle, se contente d'exprimer qu'elle est la sagesse (*sophia*) de la maison (*oikos*) en question » et s'inscrit dans les références heideggeriennes d'être-au-monde ou d'habiter le monde : « Ce qui revient à dire que l'homme ne se sent pas comme distinct, voire comme

37 « Pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective » Felix Guattari in revue Chimères nr 28 printemps été 1996

38 Felix Guattari, *Chaosmose*

39 Felix Guattari, article « la question de la question » paru en mars 1992 in *Chimeres* printemps été 1996

40 Michel Maffesoli « Ecosophie, une écologie pour notre temps » Ed. du Cerf, 2018

41 *ibid*

dominant la chose matérielle. Il ne se vit pas, simplement, comme être de conscience ou de raison. Mais il se ressent comme participant à la « chose ». Participation mystique, participation magique qui, dans les sociétés traditionnelles étaient cause et effet du respect envers l'environnement, minéral, végétal, animal. Respect, aussi, envers les objets, familiers meublant un tel environnement. En ce sens, la sensibilité écosophique est une forme d'empathie, de passion intense et commune, avec l'espace dans lequel on se situe : individuellement et communautairement. » Il introduit en complément une autre notion celle de « syntonie » : on est dans le « ton » du territoire environnant. La syntonie, c'est le partage, l'alliance instinctuelle avec les produits de ce territoire et ceux qui en sont les communs utilisateurs.”⁴²

Pour Maffesoli, la sensibilité écosophique est l'expression d'un changement sociétal, un nouvel esprit du temps qui correspondrait au passage de la modernité à la postmodernité : « Penser la postmodernité, dans un certain sens, signifie penser les transformations des rapports entre l'intellect, regard du dehors, et le quotidien, regard du dedans plein d'intensité. Voir, par exemple, ce retour de la puissance sauvage.” Cette puissance s'exprime ”dans les pratiques juvéniles, dans les regroupements sportifs, dans les hystéries musicales et autres rassemblements religieux. Au travers de tous ces phénomènes, c'est la sauvagerie de la nature qui s'exprime. Attitudes radicales, c'est-à-dire renouant avec ces racines profondes constituant la chaîne sans fin reliant un siècle à l'autre. Chaîne que le progressisme avait cru rompre.” ⁴³ Dans ce même article, sans citer Arne Næss, il brocarde la ”deep ecology” comme une nouvelle forme de paganisme s'inscrivant dans l'animisme : ”On retrouve là l'animisme de longue mémoire. Un paganisme revêtant une forme contemporaine. La *deep ecology* pourrait en être la version paroxystique.”

L'existence d'un courant d'écologie esthétique sans être complètement nouveau a récemment connu un regain d'intérêt avec des ouvrages comme ”Devant la beauté de la nature »⁴⁴ qui insiste sur notre relation sensible au monde, et à la nature. La crise écologique serait donc liée à une crise esthétique : rendue insensible à la beauté de la nature, l'humanité se sent autorisée à la saccager.

Appliquée dans un contexte urbain, ce concept de « sensibilité écosophique » peut se révéler pertinent pour décrire une approche holistique mêlant émotion/affection, homme et nature, à l'image des arts de la rue dans les favelas de Rio où les auteurs parlent de l'émergence d'une « écosophie sensible » en faisant explicitement référence ici à l'approche de Maffesoli : Les pratiques culturelles sous forme de micro-événements contribuent à « l'entretien des écosophies de la ville de Rio de Janeiro » et à «la non-

⁴² ibid

⁴³ Michel Maffesoli, Article ”L'écophilosophie: Sagesse De La Maison Commune ” Publié Dans Revista Famecos, Mídia, Cultura E Tecnologia, 2017

⁴⁴ Alexandre Lacroix, « Devant la Beauté de la Nature », Editeur : Allary Editions 2018

construction d'une ville ghettoisée dans l'imaginaire de ce territoire ». ⁴⁵ Dans un chapitre dédié à la sensibilité écosophique, Maffesoli fait référence à Georg Simmel, un des premiers philosophes sociologues de la ville, allemand de la fin du XIXe et début du XXe siècle pour qui la ville est à la fois objet technique mais aussi le lieu de la liberté avec la possibilité de nouvelles formes de socialité et de transformation individuelle : « l'expérience de l'étranger est celle du citoyen »⁴⁶ mais aussi le propre du monde urbain est de contribuer à « l'intensification de la vie des nerfs ». Ceci nous renvoie à une approche sensorielle et sensible du citoyen que l'écosophie implique dans les processus de subjectivation individuelle et collective.

Par ailleurs en complément de la dimension esthétique, il convient de s'interroger dans quelle mesure la ville écosophique correspond aussi à la ville éthique. Cet argument est évoqué par Thierry Paquot lorsqu'il en appelle à une écosophie appliquée où : « Il s'agit, à partir d'une approche philosophique de l'écologie, de constituer une éthique de l'environnement urbain. »⁴⁷ Celle-ci doit remettre en question les pratiques urbaines existantes pour privilégier une approche d'accueil de la « cité » où humains et non humains sont associés et pour penser « d'autres modes de vie pour habiter la terre ». L'éthique de l'environnement urbain dans la filiation de l'écosophie suppose d'accorder une importance renouvelée à l'autre en ville, que ce soit en effet par les politiques d'accueil des étrangers, mais aussi sous le vocable de ville inclusive, c'est-à-dire une ville accessible à tous, et une ville pour tous quel que soit son statut économique, son origine, son genre. L'éthique urbaine implique aussi une exigence en termes de partage des connaissances et de transparence dans les modes de production de la ville, avec les forces en présence et les jeux de pouvoirs lorsqu'il s'agit de délibérer et de prendre des décisions notamment entre des acteurs économiques privés, aménageurs promoteurs, et les instances publiques de régulation, municipalités au premier plan. Par ailleurs en travaillant sur les valeurs et les principes, ce type d'éthique renouvelle notre vision du monde, et notre rapport à la ville « de consommer de la ville... à l'aimer, à la respecter, à l'économiser. »⁴⁸ Toutefois à considérer ici la ville comme une entité clairement identifiée, même si la formule semble à première vue séduisante ou pratique par esprit de simplification, nous percevons le risque à personnifier voire à essentialiser la ville comme si on pouvait la considérer comme une unité à laquelle on pouvait se référer et se rapporter en tant qu'individu. Cette remarque vaut d'ailleurs pour chaque usage de la formule réductrice « la ville » au singulier dans ce mémoire, alors qu'il n'existe et c'est tout l'objet d'une approche écosophique guattarienne que des des hétérogénéités, et des singularités d'ensembles urbains variés.

⁴⁵ Micael Herschmann et Căntia Sanmartin Fernandes Article L'importance Des Micro-Evénements à Rio De Janeiro, Ville des Arts du Spectacle", paru dans La Revue « Sociétés » 2018/2 N° 140

⁴⁶ Georg Simmel « les grandes villes et la vie de l'esprit » Petite Bibliothèque Payot », 2013,

⁴⁷ Thierry Paquot. « Désastres urbains » 2019 , Dans l'introduction « d'un désastre à l'autre... »

⁴⁸ Thierry Paquot. "Pour une éthique de l'environnement urbain" Prolégomènes. Les ateliers de l'éthique. 2012

Le projet écosophique, on l'a vu, justifie l'association intime entre esthétique et éthique, que ce soit par l'approche éthique de Næss en lien avec une esthétique de la terre, véhiculant des valeurs positives ou par la démonstration explicite de Guattari d'un besoin d'émergence d'un paradigme éthico-esthétique : l'esthétique comme déploiement des activités sensorielles et affectives, et l'éthique comme nos obligations et devoirs les deux basées sur la connaissance à la fois factuelle sur l'état de dégradation de nos écosystèmes planétaires mais aussi affective sur le sentiment de perte ou déprise par rapport à notre environnement dégradé avec son caractère inéluctable. Pour autant, résumer l'écosophie au plan éthique et esthétique à une simple sensibilité risque de réduire sa portée transformatrice et son engagement radical, tel que Næss ou Guattari l'ont souhaité. En effet cette vision semble relativiser la force radicale d'inversion de nos valeurs dans l'approche écosophique de Næss ou encore le travail de recomposition des subjectivités individuelles et collectives suggérées dans l'écosophie de Guattari. Ce serait également sous-estimer, à l'aune des crises écologiques, le potentiel de transformation des forces issues ou énergies libérées de la connaissance et de la sensibilité. Mais dans le champ urbain, considérer une dimension sensible de l'écosophie peut faire sens et être porteur d'alternatives créatives fructueuses susceptibles de renforcer son sentiment d'appartenance et d'inclusion dans une ville en perpétuel devenir.

7. Vers une écologie urbaine

L'écologie on l'a vu ne correspond pas à une nouvelle discipline universitaire, telle une écophilosophie ayant avant tout pour objet la description ou l'explication d'une doctrine. Cette distinction la place résolument du côté de l'engagement personnel actif par la mise en évidence de postulats de valeurs ou de normes supérieures, bref l'affirmation d'un point de vue, d'une position. Elle est par ailleurs dirigée vers l'action : « en écologie, à la différence de la philosophie académique, ce ne sont pas les généralités auxquelles on peut s'élever qui comptent, mais les décisions et les actions. »⁴⁹

Si « la philosophie est l'art de former, d'inventer, de fabriquer des concepts »⁵⁰ comme l'ont formulé Deleuze et Guattari, l'écologie ne semble jamais avoir été érigée par Guattari en concept philosophique en tant que tel (l'ouvrage commun sur la philosophie a été publié postérieurement, en 1991, à « les trois écologies », 1989) : pas de plan d'immanence, de personnages conceptuels ou de ritournelles, mais une articulation de l'objet écologique autour de quatre dimensions, celles de flux, de machine, de valeur et de territoire existentiel.

Du côté de Næss, l'écologie est censée apporter des réponses aux questions fondamentales de la crise écologique en acceptant que les réponses soient différentes d'une personne à l'autre car elles conserveront des traits communs sur les plans abstraits et général, notamment autour des huit points de la plateforme d'écologie profonde. L'écologie ne répond pas à une doctrine figée. Elle ne renvoie pas non plus à une essence mais plutôt à un mode de questionnement et à une fonction opératoire. Cette relative souplesse du concept permet de l'adapter à des situations variées et de développer une propre déclinaison individuelle, meilleur garant d'une implication personnelle : « une écologie personnelle en vue d'aborder les situations pratiques dans lesquelles nous sommes impliqués ». En suivant cette suggestion, il nous est donc possible d'envisager une écologie appliquée au fait urbain, à la ville, une écologie urbaine pensée comme une vision globale ciblant les problématiques urbaines liées notamment aux enjeux environnementaux et climatiques.

Pour cela, nous pourrions nous appuyer sur la perspicacité de la réflexion urbaine de Guattari exposée dans un texte « pratiques écologiques et restauration de la Cité subjective », mais aussi sur les quelques tentatives existantes d'emploi du terme « écologie urbaine », avant de pouvoir suggérer notre propre interprétation. Mais dans un premier temps, examinons quels seraient les grands types de questionnement que l'écologie urbaine pourrait considérer.

⁴⁹ Arne Næss, "Écologie, communauté et style de vie" Ed. Dehors, 2013

⁵⁰ Félix Guattari, Gilles Deleuze, « Qu'est ce que la philosophie? », 1991/2005, Ed les éditions de minuit

7.1. Questionnement écosophique liée à la ville

A défaut de suivre à la lettre le cadre conceptuel proposé par Deleuze et Guattari dans « Qu'est-ce que la philosophie ? », nous pouvons a minima examiner quel est le problème à résoudre de l'écosophie urbaine, et en s'inspirant de Næss proposer un système explicatif de cette écosophie urbaine avec la notion de normes, d'hypothèses et d'énoncés descriptifs ou prescriptifs.

Si l'écosophie élaborée par Næss postule un point de vue, une position notamment des rapports de l'homme à la nature, on peut se demander en quoi une écosophie urbaine peut faire sens, et en même temps dépasser une simple naturalisation de l'urbain. Elle ne doit pas se contenter de résoudre la fracture entre nature/campagne et urbain/rural mais dans un dépassement dialectique suggérer une nouvelle proposition à la fois discursive et pratique. Proposition écosophique discursive, dans la mesure où il s'agit de réenchanter le discours sur la ville et de produire un récit capable à la fois de renforcer les subjectivités ou permettant de réaliser son soi, et d'imaginer un avenir commun. Pratique dans le sens où comme le suggère Næss toute vue de l'esprit, ou création écosophique, doit être aussi pertinente pour l'action.

Par ailleurs, si les écosophies de Næss et de Guattari ne sont pas analogues, il n'en reste pas moins qu'elles s'accordent sur le besoin d'un changement de mentalités pour affronter les différentes crises écologiques auxquelles nous sommes confrontés. Ce qui est mis en jeu avec l'écosophie, c'est le rapport au monde, à la nature et à l'autre que l'on souhaite élargir ici aux rapports de l'homme à la ville, et de l'urbain à l'homme dans une modalité réflexive : quels rapports entretient l'homme avec ce milieu de vie, à la fois particulier et banal qu'est la ville, et comment l'urbain, dans sa plénitude, interagit sur nos individualités ? Reconnaître notre dépendance à la ville comme on affiche son besoin de nature, non pas dans une relation aliénante, d'emprisonnement contraint plus mais comme un lien affectif, sensible qui nous enrichit et nous grandit.

La ville écologique a tout intérêt à s'enrichir d'une vision écosophique qui déplace le curseur d'une approche purement scientifique ou matérialiste à une forme de sagesse, et de sagacité dans la connaissance. Il s'agit de renouer avec une écologie politique et une écologie sociale imprégnée de liberté, d'épanouissement, d'autonomisation et « capacitation » ou « empowerment » des individualités et du collectif. L'objectif de l'écosophie urbaine n'est donc pas de limiter les pollutions et préserver la biodiversité en ville mais d'œuvrer à l'émergence d'une myriade de nouvelles subjectivités qui ne reposent pas sur le primat d'une nature idéalisée. Autre composante de cette écosophie, une écologie politique car mobilisatrice et motivante pour l'action, mais aussi une écologie corporelle dans la corporéité sensible des relations de nos corps aux milieux urbains, et enfin une écologie « virtuelle » et subjectivée dans la mesure où elle implique aussi nos représentations mentales. On retrouve là les grandes lignes de la proposition de Guattari pour la Cité subjective.

7.2. La Cité Subjective de Guattari

Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, le discours sur l'urbain de Guattari est très développé avec de nombreuses références. A ce titre, le texte « pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective » peut être considéré comme le « manuel » d'écosophie urbaine car il expose de façon éclairante son approche sur l'écosophie urbaine. Parce qu'il comporte aussi une dimension opérationnelle par l'utilisation du terme « pratiques écosophiques », il convient de l'analyser plus en détail pour dégager les lignes forces de ce que pourrait être une écosophie urbaine contemporaine. Dans un premier temps Guattari dresse un constat clair en pointant à la fois les inégalités et les opportunités en jeu dans les villes : « On ne peut plus se contenter aujourd'hui de définir la ville en terme de spatialité. Le phénomène urbain a changé de nature. Il n'est plus un problème parmi d'autres, il est le problème numéro un, au carrefour des enjeux économiques, sociaux, écologiques et culturels. La ville produit le destin de l'humanité, ses promotions comme ses ségrégations, la formation de ses élites, l'avenir de l'innovation sociale, de la création dans tous les domaines. »⁵¹ Le projet écosophique de redéfinition de notre mode d'habiter le monde réinterroge les finalités justificatives en présence. Ceci vaut aussi bien pour l'économie, la production que l'ensemble des pratiques sociales, culturelles, artistiques et mentales tout en identifiant l'urbain de manière spécifique : « On ne peut espérer recomposer une terre humainement habitable sans la réinvention des finalités économiques et productives, des agencements urbains, des pratiques sociales, culturelles, artistiques et mentales »⁵²

Pour Guattari, la finalité de la pratique écosophique est d'instaurer une Cité subjective ; c'est à dire aller vers une nouvelle déterritorialisation après celle générée par le capitalisme axée sur le profit et souhaitée qu'intermédiaire, pour polariser « la ville vers de nouveaux univers de valeur lui conférant pour finalité fondamentale une production de subjectivité non ségrégative et cependant resingularisée »⁵³ La refondation écosophique des pratiques doit changer la façon de faire de l'urbanisme, au même titre que l'éducation la psychiatrie, la politique ou les relations internationales.

Dans cet article sur la « Cité subjective », Guattari inventorie avec perspicacité un certain nombre de transformations en cours en milieu urbain : l'usage des technologies informatiques et Internet, il parle de « téléliasion pour effectuer à domicile les tâches les plus variées » ou encore de « visiophonie pour l'usage des téléservices et des banques de données » ce qui pourrait correspondre en partie à notre télétravail actuel, ou encore l'enseignement à distance et les achats en ligne dénommés « généralisation de la télédistribution par câble ou par téléphone, donnant accès à un grand nombre de programmes dans les domaines du loisir, de l'éducation, la formation, le renseignement, l'achat à domicile ». Il cite également

⁵¹ Felix Guattari « Pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective » revue Chimères nr 28 printemps été 1996

⁵² ibid

⁵³ ibid

les innovations des moyens de transports individuels ou collectifs ainsi que des nouveaux matériaux, et finit son énumération par un appel à « une plus grande audace architecturale et urbanistique indissolublement liée à la lutte contre les pollutions et les nuisances ». Cette incitation à la créativité représente à mon sens un des ressorts ou traits remarquables de l'écophilosophie urbaine. Celle-ci est d'autant plus motivante qu'elle vise à « opérer un transfert de singularité entre l'artiste créateur d'espace et la subjectivité collective ». Elle sollicite l'interprétation singulière des architectes et urbanistes dans leur travail de programmation et de conception d'espaces de vie, au-delà des « procédures consensuelles et démocratiques ordinaires ». En définitive c'est un véritable renouvellement des pratiques professionnelles des urbanistes que Guattari encourage pour aller au-devant de « leur propre nomadisme écophilosophique, se manifestant à travers leur projectualité diagrammatique ». Derrière ces termes très guattariens, on peut à la fois distinguer des notions de théorie projectuelle comme mode opératoire de projection et de représentation architecturale entre les plans, l'image et la forme générée, ainsi que diagrammatique (au sens du sémioticien Charles Sanders Peirce) comme outil d'exploration de concepts formels ou programmatiques. La programmation urbanistique, au même titre que le dessin architectural dans un mouvement dialectique, doivent « devenir des cartographies multidimensionnelles de la production de subjectivité ».

À l'issue de ce repérage des grandes transformations urbaines en cours, Guattari identifie les facteurs d'influence potentiellement positifs en énonçant les conditions de leur réalisation et qui font de la ville un « moyen de production de la subjectivité à travers de nouvelles pratiques écophilosophiques ». Sont cités ainsi les « révolutions informatiques, robotiques, télématiques » car il convient, dans la lignée de Guattari, de concevoir une ville écologique non technophobe mais capable d'intégrer les innovations technologiques qui contribuent au bien-être général sans aliéner ses habitants à des gadgets techniques. En ce sens, à la différence d'une écologie punitive et culpabilisante, l'écophilosophie urbaine se veut à la fois être porteuse de valeurs positives, et d'une dynamique de progrès.

7.3. L'écophilosophie urbaine, déjà une réalité ?

Identifier les occurrences du terme « écophilosophie urbaine » nous permet de vérifier l'acuité et l'actualité de cette proposition. Sans vouloir dresser une typologie précise des usages en cours de ce terme, on peut déjà noter qu'il apparaît dans différents contextes et selon diverses configurations plus ou moins globales, ce qui tend à prouver également sa pertinence et son adaptabilité à des situations forcément singulières. Il est dès lors intéressant de relever quelques exemples illustrant la variété de ces usages.

On peut noter dans un premier temps qu'à la fin des années 70, les groupes de militants, toutes origines et compétences confondues, qui se sont mobilisés à Oslo pour lutter contre la pollution de la principale rivière, Akerselva, se revendiquaient ouvertement de l'écophilosophie de Næss. Face au projet de canalisation

artificielle, ils ont opposé la vision d'une rivière « renaturalisée » et de lieu vivant accessible à tous, ce qu'elle est d'ailleurs devenue aujourd'hui.

L'écologie urbaine, par la prise de conscience éthique de la multiplicité des milieux de vie et de leur métamorphose continue, instaure également un autre rapport au temps dans l'espace de la ville. Chris Younès évoque ainsi la nécessité de « raisonner en termes de « corythmes » étant donné que le rythme de la nature vivante s'est trouvé refoulé par une arrogance anthropocentrique »⁵⁴ et redéfinir des « reliances (acte de relier et de se relier et son résultat) ville-nature qui créent des conditions d'habiter alternatives, contribuant à une refondation réelle et imaginaire et symbolique du coexister. » « Densité raisonnée préservant des espaces non bâtis de forêt, de campagne et de nature sauvage, mails plantés, ...souci de l'eau, travail avec le vent, le soleil, ménagement de la fertilité du sol, de la faune, de la flore, recyclage, réemploi, mémoire, sobriété, solidarités ... » y sont cités comme autant d'exemples de ce mixte souhaité entre urbain et nature. On peut noter que traditionnellement de nombreuses villes dans le monde ont un mythe de fondation reliant nature et culture (Romulus et Remus pour Rome), ou sont disposées dans leur implantation et leur tracé selon des forces surnaturelles comme le Fenshui chinois ou les fétiches et forêts sacrées en Afrique, avec un lien étroit avec les éléments naturels, fleuves, vents, soleil. Elles sont de ce point de vue ordonnées par une dimension symbolique culturelle ou organique qui peut correspondre à une écologie du sensible. Même une ville nouvelle comme Brasilia est ordonnée selon une dimension qui lie la nature, le lac, et le culturel, avec un plan d'urbanisme représentant un avion. Dans l'avant-propos de l'ouvrage "recycler l'urbain" rédigé avec Roberto d'Arienzo, Chris Younès envisage le fait de régénérer les milieux urbains comme une écologie engageant "les diversités naturelles et culturelles" et le vivre ensemble ou "l'art de s'envisager au monde et de le configurer"⁵⁵. La première partie de l'ouvrage intitulée « écologies » au pluriel signale la richesse d'expériences en cours avec la présentation de différentes réflexions sur l'importance du recyclage au sein de l'écosystème urbain et « situe l'écologie comme nouage de l'écologie scientifique environnementale aux écologies sociales et mentales ». L'écologie urbaine appliquée à la ville existante nous semble donc d'autant plus pertinente qu'elle permet de reconnaître la perpétuelle métamorphose de la ville sur elle-même et d'allier dans la constitution d'un territoire existentiel le passé et le futur non pas comme une origine et une finalité mais par le milieu, considéré à la fois comme médium et environnement. Commencer par le milieu, dans la philosophie de Deleuze et Guattari, c'est ce qui caractérise l'herbe et du rhizome « qui n'a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu, par lequel il pousse et déborde ». Cela correspond à un modèle de l'être et de la pensée qui "s'oppose à tout plan de principe ou de finalité"⁵⁶

⁵⁴ Chris Younès, article « l'écologie urbaine comme corythme » in « Théories et pratiques écologiques de l'écologie urbaine à l'imagination environnementale » sous la direction de Manola Antonioli, Presses universitaires de Paris Ouest, 2013

⁵⁵ Roberto D'Arienzo, Chris Younès Recycler l'urbain Pour une écologie des milieux habités, Ed. Metis presse 2014

⁵⁶ Deleuze G., Guattari F. *Milles Plateaux*. Paris: Les Éditions de Minuit. 1980

et qui réinscrit la dimension spatiale de "territorialisation-déterritorialisation" dans une "géophilosophie". C'est la raison pour laquelle la proposition écosophique dans son inscription spatiale et mentale et non plus uniquement historique nous paraît particulièrement adéquate pour éclairer les enjeux contemporains de la ville et son parcours de transformation.

Ce sont également « les prémisses d'une reconversion écosophique des pratiques architecturales et urbaines »⁵⁷ qui sont évoqués par Manola Antonioli en citant des expériences d'architecture autogérée ou collaborative, projets éco-communautaires ainsi que d'éco-quartiers européens identifiés par Anne Querrien. Celle-ci souligne l'exigence d'une « écosophie urbaine » pour « prendre en compte cette contradiction entre les exigences égalitaires et démocratiques qui s'expriment dans les mouvements sociaux dans les villes et dans les projets architecturaux alternatifs et les effets réels de la valorisation écologique de l'espace dans la ville capitaliste, qui s'appuie sur tout le vocabulaire et la rhétorique (souvent vides de contenus) associés au développement durable et à ses perspectives. »⁵⁸ Dans un souci d'articulation des différents registres écologiques, l'approche écosophique guattarienne permet de déployer de façon complémentaire et imbriquée des dimensions essentielles pour repenser et concevoir des espaces urbains. Pour autant les exemples cités, notamment ceux des écoquartiers européens, malgré l'évolution des pratiques qu'ils colportent, n'ont pas encore la portée disruptive que l'on pourrait souhaiter à une écosophie urbaine, qui se veut radicale, sans doute parce qu'ils restent enclos dans le champ de l'expérimentation unique, projets pilotes, sans véritablement diffuser leur savoir-faire ou acquis sur le reste de la ville en train de se faire. Ils ne mettent pas non plus suffisamment en jeu la dimension mentale de production de subjectivités qui attestent d'un changement profond des mentalités des « groupes-sujets » urbains.

Une autre contribution de l'écosophie urbaine est celle proposée par Ji Eun Shin dans « une approche écosophique de l'espace urbain » où dans la lignée de la sensibilité écosophique de Maffesoli avec le "lieu qui fait le lien", il préconise que la ville puisse être appréhendée de manière écosophique : " cette compréhension nous mènera enfin à mettre en évidence les moments de miracle dans les villes vides et désertes, les relations créatrices entre l'homme et l'espace. " ⁵⁹

L'écosophie est également revendiquée dans les mouvements de désobéissance civile tels que les ZAD (zones à défendre) où s'expérimentent d'autres alternatives au modèle dominant lors de luttes pour l'autonomie dans des espaces urbains ou ruraux. Le slogan de la décroissance "Moins de biens, plus de

⁵⁷ Manola Antonioli art. "Pratiques écosophiques" in « Théories et pratiques écologiques de l'écologie urbaine à l'imagination environnementale » sous la direction de Manola Antonioli, Presses universitaires de paris ouest, 2013

⁵⁸ Anne Querrien article "Ville, Europe, pensée écologique" in ibid

⁵⁹ Ji Eun Shin article « une approche écosophique de l'espace urbain » in « Sociétés » 2013/1 n°119

liens" est censé y rendre compte d'un changement de paradigme au cours duquel l'économie se métamorphose en écosophie: "Alors que l'économie est l'expression d'une culture de séparation où règne l'abstraction, l'écosophie est une "sagesse du milieu" fondée sur la relation. Une telle sagesse habite et pense le monde comme une totalité vivante : un vaste écosystème, tissé de liens et d'interdépendance entre les divers règnes du conscient, du vivant et de l'inerte."⁶⁰

Enfin d'un point de vue quasi opérationnel, l'écosophie peut aussi être convoquée à l'occasion de documents de programmation urbaine. Ainsi la "vision écosophique" est évoquée dans un rapport d'analyse critique des modes de représentation et de conception des milieux habités, à partir de l'exemple de la ville de Rennes et son SCOT (schéma de cohérence territoriale), en insistant sur « l'écologie mentale et la subjectivité des représentations » lors des procédures de concertation avec la prise de parole et l'implication personnelle.⁶¹ Ce premier panorama des initiatives se revendiquant de l'écosophie urbaine, de par leur diversité et leur bien-fondé à chaque fois particulier se révèle prometteur pour tenter d'élaborer une contribution plus générique à ce que pourrait recouvrir cette notion ou concept.

7.4. Contribution pour une écosophie urbaine

Dans l'héritage conjoint de Næss et de Guattari, l'écosophie déclinée au fait urbain est à la fois une analyse ou connaissance sous forme de constat, une vision mais aussi une programmation, avec une visée performative de mise en pratique.

Là où elle se distingue et apporte une valeur ajoutée par rapport aux diverses propositions existantes autour de la ville écologique, c'est qu'elle ne situe pas au niveau d'une intention politique et ne propose pas des modèles à l'image de la ville sensible, ville résiliente, frugale, durable, en transition, ou encore intelligente (smart city) avec à chaque fois un objectif dédié assortie d'un programme à déployer. La ville, en effet ces dernières années, dans une surenchère écologique s'est souvent enrichie de divers qualificatifs aussi prometteurs que parfois vains car répondant à des injonctions avec une forte connotation morale, et souvent contradictoires entre elles. Pour autant il ne s'agit pas ici de dresser une critique injustifiée de ces différentes initiatives qui pour la plupart ont réussi à engager des forces vives sur des objectifs concrets, en mettant notamment en avant la nécessité d'une véritable gouvernance et pilotage pour que les ambitions programmatiques soient suivies concrètement de résultats. Mais aussi vertueuses ou légitimes qu'elles peuvent apparaître individuellement, la frugalité, la durabilité voire même la résilience ne peuvent constituer en soit une finalité désirée et mobilisatrice pour la plupart des

⁶⁰ article d'un blog De quoi la ZAD est-elle le nom ? <http://journal-integral.blogspot.com/2018/05/de-quoi-la-zad-est-elle-le-nom.html>

⁶¹ Analyse critique des modes de représentation et de conception des milieux habités. Cartes, figures, récits. » / 04 mars 2014 <http://temis.documentation.developpement-durable.gouv.fr/docs/Temis/0084/Temis-0084319/22512.pdf>

citadins. Ces propositions peuvent résonner parfois comme autant de prétentions désincarnées satisfaisant d'abord les prescriptions politiques de ses concepteurs. La visée écosophique est de proposer un décentrement ou une globalité par rapport à ces différents modèles de ville, et comme le souligne Guattari lorsqu'il compare l'objet écosophique à un système de modélisation : « L'objet écosystémique est un objet de métamodélisation, en ce sens qu'il a prétention d'englober les différentes modélisations qui nous sont proposées »⁶². Il manque également un métarécit qui puisse intégrer et définir un cadre de pensée qui donnerait chair à ces différentes propositions, et pourrait les mettre en mouvement dans un dessein ambitieux à portée plus globale, moltaire dirait Guattari. Comme sagesse de l'« habiter le monde » et plus particulièrement la ville, l'écosophie urbaine ne peut offrir une consolation sur nos maux contemporains urbains mais interroge donc la généalogie, au sens nietzschéen, de nos pensées et le sens de nos actions, concernant la ville, rejoignant là la vocation première de toute philosophie qui instaure avant tout le questionnement comme raison d'être. Métarécit également avec une proposition narrative qui réenchante le discours sur la ville et rassure le bien-fondé de nos destinées urbaines, voire le désir de ville, tout en dissipant l'alternative fictive d'une campagne idéalisée avec une nature intacte.

Des diverses initiatives identifiées qui se revendiquent de l'écosophie urbaine, on peut retenir quelques traits communs tels que la dimension éthique avec le souci de retrouver des rythmes de vie ou d'évolution compatibles entre la nature avec le vivant en ville, et le développement urbain. Par ailleurs, le renouvellement des modes de représentation et de concertation dans les diverses procédures urbaines concourent à laisser un espace libre à la parole publique et à l'expression du vécu ou ressenti individuel. Emerge également l'idée d'une expérimentation et de déploiement de projets alternatifs par rapport aux modes de fabrique urbaine traditionnelle pilotés majoritairement par des intérêts capitalistes au détriment du bien commun.

A la fois vecteur d'une prise de conscience, ou cadre global pour penser les mutations en cours dans la ville dans une trajectoire désirée et soutenable, l'écosophie urbaine, par son évolution conceptuelle et sa visée opérationnelle, constitue une thématique transversale et réunificatrice susceptible d'apporter un éclairage nouveau et mobilisateur sur la pensée et les pratiques urbaines. Elle offre à la fois un cadre théorique permettant de penser et formaliser les enjeux et problématiques affectant l'urbain au croisement de l'écologique au sens large, et en même temps, dans sa dimension pratique, suscite une dynamique qui puisse engager une mobilisation individuelle et collective et motiver l'action.

Ce premier aperçu nous permet ainsi de proposer une hypothèse de ce que pourrait recouvrir une écosophie urbaine. Celle-ci pourrait s'articuler autour de quatre notions ou valeurs qui se veulent à la fois incitatives et fédératrices : alliance, reliance, résonance et bienveillance.

⁶² F. Guattari, « Qu'est-ce que l'écosophie? » textes présentés par Stéphane Nadaud, 2013, Ed. Lignes/imec

- Alliance de l'homme avec la terre pour rapprocher les trajectoires et les rythmes de l'humanité et de la biosphère. Il s'agirait ici de repenser comme le suggère Baptiste Morizot les types de partenariat avec les vivants non humains pour promouvoir des usages soutenables des territoires. Et en ce qui concerne la ville, l'alliance peut se concevoir avec le substrat naturel, le couvert végétal, l'eau et tout ce qui constitue la biodiversité. A titre d'illustration, cela peut passer ainsi par les expériences de permis de végétaliser ou de « débitumiser » pour lutter contre l'artificialisation des sols et retrouver une continuité végétale sous forme de trame verte et bleue (pour l'eau) en milieu urbain. Une autre forme d'alliance peut être envisagée dans le cadre urbain, celle qui lie l'homme aux artefacts techniques, par le bon usage des potentialités des nouvelles technologies. Souvenons nous que l'écologie guattarienne n'est pas technophobe, et qu'il y a nécessité à développer une alliance entre la ville « machinique » et la ville « organique », animée d'une dynamique d'être vivant.
- Reliance, comme l'ont formulée Edgar Morin ou Michel Serres. Cette notion met plutôt en exergue la collaboration mutuelle entre différentes entités ou groupes. Au plan urbain, il s'agit de penser les interdépendances ville-campagne, faire émerger le territoire ou la bio-région urbaine avec les circuits courts dans une économie circulaire qui met en relation dans une maîtrise des flux, et des ressources pour nourrir les citoyens et pourvoir à leurs besoins vitaux. Au plan social en ville, la reliance suppose de recréer des liens complémentaires avec les différents acteurs sociaux représentés. Il s'agit de réinventer une forme de sociabilité par le déploiement de l'intelligence collective territoriale. Dans la perspective des phylums machiniques guattariens, la reliance peut s'exprimer à travers nos consommations urbaines globalisées, aussi diverses que de l'ameublement, des matériaux de construction, des produits alimentaires susceptibles de contenir l'huile de palme, ou des produits électroniques contenant des métaux rares. Pourquoi en effet ne se sentir relia à ces destinées humaines, défenseurs de l'environnement qui à l'autre bout de la planète luttent, au péril de leur vie, contre la déforestation, des mines ou des projets agro-industriels, dans l'objectif de sauvegarder leur milieu naturel, le plus souvent spolié pour satisfaire des besoins de consommation des citoyens occidentaux.⁶³ Au plan individuel, en se détachant de toute forme d'individualisme il s'agit de reprendre confiance en soi, assurer une autonomie personnelle tout en refusant le conformisme. On rejoint le discours classique de la ville comme espace pour la liberté et d'émancipation personnelle mais aussi comme lieu d'une expérience originale, qui par cette mise en lien singulière recrée un parcours sensible où l'imaginaire peut se déployer et les affects s'exprimer. Dans la reliance, à travers l'écologie urbaine, il y a une part de corporéité, de prise de possession corporelle. On retrouve là une subjectivation possible de la ville en miroir ou en résonance avec sa propre individualité.

⁶³ article du Monde, du 29 juillet 2020 : "212 défenseurs de l'environnement tués en 2019 »

- Résonance, emprunté à Hartmut Rosa⁶⁴, cette expression souligne notre besoin de relation au monde, avec soi-même, aux autres et au milieu naturel. Elle entre en concordance avec le parcours de réalisation de soi prôné par Næss, qui n'est pas l'exaltation de son égo, mais accomplissement personnel ou production de subjectivité. Dans une expérience subjective et par les liens affectifs qui nous lient au monde, ou nous connectent à la nature, le monde et le moi se répondent dans une qualité de relation qui renforce le sens de sa propre existence. Appliquée au monde urbain, la ville est abordée comme vecteur d'épanouissement individuel, émancipatrice et de créativité collective. Une nouvelle forme de connexion, d'interdépendance mais pas uniquement sous forme de relation binaire de l'individu à l'environnement, mais collective sous forme d'agencements collectifs. Le concept de résonance comporte également une dimension politique dans le souci de retrouver une délibération active et transformatrice de nos systèmes démocratiques pour que chaque citoyen puisse entrer en meilleure « résonance » avec l'action et la décision publique.
- Bienveillance comme une éthique de la terre et un respect de l'autre dans ses différences. Déclinée au plan urbain, cela peut recouvrir diverses dimensions : affiliée à une forme de politesse, d'urbanité au sens original, il s'agit à la fois de faire l'expérience de la fragilité de certains d'entre nous dans une ville qui exclue et aliène aussi. Et en complément réhabiliter l'empathie et lutter contre une forme de surpuissance qui au plan technique peut s'exprimer par une forme d'urbanisme autoritaire, d'exclusion, et production de communautés fermées sur elles-mêmes (gated communities). Plus concrètement cela peut se traduire par divers intentions ou programmes autour de la ville inclusive, accueillante, genrée ou solidaire. Il s'agit en effet également de reconnaître une forme de solidarité mais aussi de respect entre individus, envers son histoire, son parcours, son patrimoine bâti et culturel. La bienveillance assimilée à l'éthique urbaine va mettre en tension l'universel et le particulier, composer avec eux, pour faire émerger la singularité du lieu, et éviter toute forme d'unification standardisation de la localité urbaine.

Dans la perspective guattarienne, l'articulation des différents registres écologiques s'effectue sous l'égide ou grâce au paradigme éthico-esthétique. A ce titre, il ne faudrait pas écarter également une forme de pétulance dans la libre expression créative, une fougue qui nous rapproche du courant vitaliste de la ville. Bien évidemment il ne s'agit pas de louer ici une exubérance relative à l'excès et à un sentiment de surpuissance moderniste relayé par l'usage d'une technologie débridée. La seule exubérance acceptable serait celle du végétal qui sans contrainte se réapproprie des délaissés urbains. La perspective vitaliste et créative urbaine s'appuie d'abord sur une confiance en l'inventivité, une audace commune pour imaginer et façonner la ville et partager ce vivre ensemble. Face à une écologie punitive et culpabilisante, elle

⁶⁴ Hartmut Rosa, Résonance. Une sociologie de la relation au monde (La Découverte)

affirme la gaieté et la créativité de l'existence comme postulat de refondation. Cette reconquête ou affirmation individuelle, « le oui à la vie » comme dirait Nietzsche, peut contribuer à satisfaire notre besoin collectif à considérer notre temps, également de manière positive. Dans le cas de la ville, porter des projets ambitieux de transformation radicale et de transition écologique pour la préservation des équilibres naturels peut raviver une forme d'optimisme, sans naïveté, pour bâtir un urbanisme de l'espoir. Sans se revendiquer explicitement d'une écologie urbaine, les expériences culturelles et artistiques en l'espace public comme celle citée précédemment à Rio mais aussi à titre d'exemple « Le voyage à Nantes » parcours artistique annuel pendant l'été dans les rues, places et parcs de la ville avec des œuvres contemporaines éphémères ou pérennes transforment totalement notre approche de l'espace urbain. Ce type de manifestations, de par l'énergie, la créativité, mais aussi l'effet de surprise mises en œuvre contribue à consolider une forme d'appropriation ou d'appartenance au territoire par fierté, sans nier un objectif également économique de renforcement de l'attractivité de ce territoire. Cela s'appuie sur un partage, une expérience à la fois individuelle et collective, une forme d'être ensemble et de plaisir esthétique, d'activités stimulantes de par leur singularité, voire de joie de vivre auprès des habitants et visiteurs. Cela nous rappelle que la culture est une composante essentielle de notre vie et bien-être urbain, et que les artistes, par la place qu'il leur est dédiée dans l'espace public contribuent aussi à renouveler le mode de fabrique urbaine. En parallèle les nouvelles technologies numériques d'information et de communication dans un scénario positif de leur usage peuvent contribuer à refonder la démocratie locale et le développement urbain en misant sur les savoirs partagés et l'intelligence collective. Bernard Stiegler parle d'urbanité numérique avec « l'efficacité de l'automatisation (qui) doit permettre la libération d'énergies et de temps mis au service de la délibération urbaine, à toutes ses échelles »⁶⁵

Définie comme un cadre de pensée de l'articulation des différents registres écologiques, environnemental, social et mental, l'écologie pose les questions fondamentales relatives à la finitude de nos vies individuelles, et de l'humanité sur terre, ainsi que la finitude de la disponibilité des ressources terrestres exploitées sans limites. La visée transformatrice est constitutive de l'écologie. Déclinée au plan urbain, elle peut interroger des questions aussi diverses que la sobriété, le partage, la solidarité, l'épanouissement ou le bien-être. Cela peut être illustré par exemple, comme évoqué, par la lutte contre l'artificialisation des sols, mais aussi de nos regards, qui par écrans interposés, captent notre attention de manière excessive et nous détachent des expériences sensibles du quotidien au contact de son environnement immédiat. L'écologie urbaine se déploie dans le temps. Elle concilie à la fois un aspect visionnaire, de percée vers un futur désiré, et également d'inscription dans un déroulement factuel. Le

⁶⁵ chap "localités, territoires et urbanités à l'âge des plateformes et confrontés aux défis de l'ère Anthropocène" in "Bifurquer" sous la direction de Bernard Stiegler avec le collectif international Ed. Les liens qui libèrent, 2020

temps est ressenti et vécu pleinement par le mouvement périodique de création, rythmé par la production de subjectivités nouvelles dans une ville, berceau de la créativité.

Autre point constitutif de cet écosophie urbaine en gestation, c'est donc la place dévolue au collectif comme élément structurant, et sans que cela intervienne en opposition au renforcement des individualités, et des processus de subjectivation personnels. Il est intéressant de noter que Henri Lefebvre opposait au « droit à la nature (à la campagne et à la « pure nature) ... ou prétendue telle » le « droit à la ville » comme un « droit à la vie urbaine, transformée, renouvelée. » Le droit à la ville qu'il revendique comme "forme supérieure des droits" est un droit à habiter, à l'appropriation et à la liberté – ce qu'il nomme un "droit à l'individualisation dans la socialisation"⁶⁶. La ville est considérée comme un ensemble de dynamiques sociales, et pour exercer pleinement ce droit, il faut inclure par l'action collective les différents groupes sociaux et citoyens.

Enfin, associée à la fois à une épistémologie sur la compréhension des relations entre ville et nature, et à une éthique de nos relations avec la biosphère, les générations existantes et futures, l'écosophie urbaine offre une dimension supplémentaire : elle explore la signification et approfondit la valeur attribuée par chaque citoyen et chaque communauté à son environnement urbain. Par ce processus, elle confère un sens, et un élan qui contribue à l'appropriation individuelle et collective de ce lien renforcé entre l'homme et son environnement immédiat, fut-ce t'il en ville, et lointain, son « être-au-monde ».

⁶⁶ Henri Lefebvre, Le droit à la ville Ed. Anthropos, Paris 1968

8. Conclusion

La présentation succincte des spécificités des approches écosophiques de Næss et Guattari nous a permis successivement de mettre en évidence à partir de la racine grecque de composition entre foyer et sagesse les définitions respectives. Pour Næss, l'écosophie est une «synthèse philosophique (système) qui observe la diversité de la nature comme un, perçoit les humains comme fragments de la nature et qui élargit les normes de la justice naturelle pour les appliquer à toute la nature ». De son côté, Guattari l'a défini comme une « articulation éthico-politique entre les trois registres écologiques, celui de l'environnement, celui des rapports sociaux, et celui de la subjectivité humaine ». Dans le corpus écosophique, l'ontologie ou la réflexion sur l'être en tant qu'être prend une place particulière, chez Næss associée à la Gestalt, c'est-à-dire dans une réalité déjà composée et agencée suivant des formes et donc à une perception du monde, ou déclinées de façon plurielles chez Guattari et sans imposer une vision du monde, s'intéressant plus à l'être de la relation, ou en devenir. Nous avons pu apprécier combien l'écosophie tentait de dépasser les dualismes classiques, nature contre culture, inhérents à l'héritage moderniste. Dans le champs urbain, l'opposition classique ville campagne est constitutive du discours et semble même avoir été ravivée à l'aune de la récente crise sanitaire où les villes auraient mis à jour leur déficience par rapport à une campagne idéalisée. Ce dépassement du dualisme ne suppose pas nécessairement d'instaurer la Nature comme instance supérieure dans un monisme ou holisme car avec les anthropologues nous avons pu constater l'effacement de la césure nature/culture, pour aboutir dorénavant par analogie à la notion de territoire ou de biorégion urbaine qui s'affranchit du clivage artificiel ville versus campagne. Les thèses de la collapsologie ou de l'effondrement, actuellement si populaires, n'imposent pas nécessairement de céder à une sorte de fatalisme mais au contraire à imaginer et à façonner à l'aune de l'écosophie un futur radicalement différent, et désiré. Au plan politique, l'écosophie prétend refonder l'écologie politique traditionnelle, et elle interroge aussi la façon de travailler ensemble les conditions concrètes de l'habiter. L'écosophie comporte potentiellement une capacité de régénération des milieux habités et de la ville, avec une portée politique ou programmatique liée à une puissance de transformation ou d'adaptation des espaces urbains existants. L'écosophie pose également la question existentielle d'être au monde, de l'habiter, au sens heideggerien, que ce soit dans sa composante d'accomplissement personnel ou de réalisation de soi selon Næss, ou dans les processus de production de subjectivités pour Guattari. La dimension sensible, ou éthico-esthétique de l'écosophie constitue en soit un changement de paradigme souhaité par Guattari, et révèle les potentialités d'une approche à la fois éthique, et créative du milieu urbain.

Enfin dans une perspective plus spéculative, nous avons considéré les conditions de possibilité d'une écosophie appliquée au fait urbain. Si dans l'optique de Jean Francois Lyotard, l'objet de la philosophie

est de combler un manque⁶⁷, celui d'un récit unificateur, et avec elle le désir s'infléchit et se réfléchit, on pourrait s'interroger si l'écosophie révèle justement cette perte d'une unité mythique avec la nature. Et si sa vocation ne serait pas justement de retrouver une forme d'unité ou tout du moins de réconcilier une philosophie moderniste de la liberté, avec une philosophie émergente du vivant. A ce titre, la ville peut cristalliser de telles ambitions. Traditionnellement épicerie des combats pour la liberté, foyer d'affranchissement des foules et d'émancipation individuelle, elle incarne toujours les luttes ou résistances contemporaines, du mouvement des places jusqu'à celui des ronds-points avec les gilets jaunes. Ce lieu emblématique des ronds-points n'est qu'un avatar de l'urbanisme contemporain, du péri-urbain avec l'étalement de la ville. Matérialisés le plus souvent dans des actions collectives de protestation voire de rébellions, ces mouvements revendiquent à partir de la ville une capacité de transformer le monde et dans une perspective écosophique, et s'inscrivent dans une tradition de philosophie politique progressiste.

En complément si l'écosophie est une éthique de la terre, au sens que Jean Pierre Dupuy définit « l'éthique comme un impératif absolu de la préservation d'un futur habitable pour l'humanité »⁶⁸. Dès lors l'écosophie urbaine, en accord, visera à préserver les conditions d'habitabilité dans un territoire déterminé, celui des villes qui concentrent la majeure partie des terriens et de l'humanité. Cela peut se traduire par une résilience, par un pacte ou nouvelle alliance avec la nature en ville, et en prolongement, une alliance de la culture des luttes urbaines avec les luttes pour la préservation du vivant dans sa diversité.

Ainsi réfléchir au phénomène urbain, à travers le regard écosophique de Næss et de Guattari, procède de plusieurs dimensions complémentaires, à la fois sémantique, politique et programmatique, catastrophiste, esthétique et éthique ou encore ontologique. Avec Guattari, nous avons été conviés à sortir de l'usage dualiste de la nature, cristallisée sous forme d'invariant auquel on opposera la technique ou la culture, bref ce qui incarne le plus la ville.

Dans la crise contemporaine des valeurs, des représentations, de nos relations avec la Terre, la fin des modèles d'une société capitaliste extractive expansive, de la civilisation du jetable et de l'immédiateté, l'écosophie suggère un nouveau cadre de pensée, à mon sens, à la fois stimulant et efficace. Sans l'ériger en concept, l'écosophie nous oblige à penser cette relation entre environnement et philosophie de façon concrète, non pas en appliquant une recette ou une table de la loi comme les huit principes de l'écologie profonde mais en renouvelant notre approche, notre regard, en forçant des liens entre les différents secteurs, champs. L'écosophie retisse et suggère des lignes de force, des lignes de fuites, dirait Guattari,

⁶⁷ Jean Francois Lyotard, *Pourquoi philosopher?* Ed. Puf 2012

⁶⁸ Jean-Pierre Dupuy, « Catastrophes et fortune morale », *Hors-sol*, 12 novembre 2010, <http://hors-sol.net/revue/jean-pierre-dupuy-catastrophes-et-fortune-morale>

pour ouvrir de nouvelles perspectives. En renouvelant notre attention, elle s'apparente à un exercice de curiosité pour observer et aborder nos villes différemment. En effet l'écophilosophie offre une plasticité conceptuelle qui permet de l'explorer sous différents angles ou de la décliner dans des registres variés. De fait envisager une écophilosophie urbaine ne se confond pas avec l'adoption d'une doctrine ou l'application d'un corpus. Pour autant elle n'en requiert pas moins une sorte de constance intellectuelle, de souci d'articuler les différents raisonnements, arguments et de mettre à l'épreuve, de proposer des espaces de transformation, des lieux d'apprentissage ou d'expérimentation d'une nouvelle intelligence collective urbaine.

Parmi les autres enseignements tirés des précédents chapitres, nous avons constaté que l'écophilosophie implique aussi une sagesse de l'habiter, et elle ouvre là de nouvelles perspectives vers une écophilosophie du sensible. Toutefois, cette aspiration à une forme de sagesse est confrontée à la contradiction d'une ville qui accélère le temps, et prône une sorte de frénésie dans ses rythmes. L'attitude écophilosophique va poser la question des temporalités urbaines. Dans la réalisation de Soi et le rapport renouvelé au monde, une autre relation à soi et aux autres va modifier pareillement notre rapport aux temps vécus en ville. Dans l'esprit de Næss, l'alternance des bruits divers et silence en ville crée des paysages sonores variés qui dans la gestalt ontologie ont une valeur en soi, une sorte de rythme organique propre à l'expérience urbaine. Réconciliation entre nature et objet technique, entre culture et nature, entre individualisme et solidarité, entre temps gagné et temps perdu, entre épanouissement personnel et collectif, l'écophilosophie urbaine pourrait prétendre dessiner les contours d'un projet global ou d'une proposition intégrale. Ce serait sans doute présomptueux de surestimer ses forces et sa puissance potentiellement disruptive. Si elle ne veut pas être réduite à une simple vision, ni confondue avec des valeurs bien intentionnées, ou avec un élan de bonne volonté, l'écophilosophie déclinée à l'urbain se doit de fixer des hypothèses à la fois théoriques et pragmatiques. Ce pragmatisme n'a d'autres intentions opérationnelles que de vouloir confronter à la matière vivante que constitue la ville, la grille de lecture et l'interrogation de notre mode d'être et de faire proposées par l'écophilosophie.

Loin d'être absolue et globale, nous avons pu identifier certaines limites à la pertinence de l'approche écophilosophique, qui dans sa vision idéale de la Nature aurait omis dans l'histoire humaine, le fait urbain. Certes Félix Guattari a su grandement restaurer la cité subjective par la pratique écophilosophique. Mais d'une certaine façon, c'est le droit à la ville, comme aurait pu le formuler Henri Lefevre, qui est renié : rechercher une présence ou confrontation à l'altérité dans sa diversité, et aspirer à une plus grande liberté, qui dans une vision émancipatrice, contribuent à l'épanouissement des individualités, et à l'émancipation collective en ville.

Par ailleurs, comment interpréter ce flots d'écrits sur l'effondrement et la catastrophe annoncée si ce n'est que la philosophie aurait déserté le champ de la liberté pour investir celui de la Terre et du devenir

de l'humanité ? Il n'est plus question ici d'une voie d'émancipation du genre humain, mais de sa survie. Le projet écosophique serait ainsi d'explorer la reliance, ce qui nous attache, relie à la terre, à la biosphère et à notre nature vivante, au détriment d'un projet humaniste universaliste.

L'écosophie de Næss se conçoit avant tout comme une propre expérience du monde, une compréhension de soi et de l'homme dans le monde. Avec la thèse centrale de la réalisation de soi, elle insiste sur le développement de ses propres potentialités et, en toute conscience, de son appartenance à la vie universelle. L'écosophie ne s'y décline pas sous forme de plateforme politique et revendique un pluralisme dans les prémisses et normes ultimes formulées par chacun. Pour Guattari, l'écosophie se présente à la fois comme un cadre analytique pour une compréhension globale d'enjeux croisés, la mise en évidence de leur articulation, et un engagement pour une action individuelle et collective. Les deux approches, même si elles semblent ne pas se référer systématiquement aux mêmes registres, se complètent et peuvent agir de façon pertinente dans une déclinaison urbaine, comme mode de pensée, d'organisation, de mobilisation et de présentation des conditions de l'action.

On le voit l'écosophie est avant tout un concept en gestation et en construction suffisamment prometteur pour mériter des approfondissements complémentaires. Par exemple, comment à travers l'écosophie urbaine et dans la mouvance de l'écologie sociale penser l'aliénation, l'exploitation sociale et les inégalités que produit la ville ? D'une façon générale quelle place pour le collectif, à l'appartenance commune, sans s'en remettre à la pleine puissance et au déterminisme volontaire de chaque individu, dans une approche plutôt libertarienne ? L'écosophie est-elle opérante pour réfléchir les ségrégations sociales et les questions genrées ? Quelle pertinence accordée à l'écosophie urbaine pour affronter les problématiques auxquelles sont confrontées les villes en développement du Sud ? Les enjeux environnementaux et climatiques y sont également dramatiquement présents mais le cadre institutionnel et de gouvernance n'est pas aussi structuré que dans les villes développées occidentales, ni doté de moyens suffisants pour faire face à la déficience des services urbains. Il ne faudrait pas toutefois négliger les ressorts d'une économie de résilience partiellement basée sur un système informel, et une culture de survivance active.

L'écosophie nous invite à reconnaître l'entité urbaine, la ville comme une propre subjectivité, non pas dans une approche unique ou essentialiste mais riche de ses diversités et hétérogénéités qui la compose. Dans le prolongement, nous avons observé que l'écosophie, dans sa préoccupation d'allier les impératifs éthiques à une considération esthétique, renforce la solidarité organique, les relations multiples qui nous relient communauté d'être vivants à la terre. La ville nous oblige à intégrer l'éthique environnementale comme proximité relationnelle dans la prise en compte de la vulnérabilité, et de la finitude de nos vies et des autres êtres vivants au quotidien. Elle nous incite aussi dans une démarche esthétique à mieux percevoir la beauté du monde et à en préserver la singularité y compris dans la fabrique

environnementale urbaine. La revendication d'un bien-être urbain participe de la dignité humaine célébrée comme une puissance d'émancipation, mais aussi dans la capacité à agir collectivement en solidarité et en résonance avec les autres. Ce vécu en commun, cette expérience sensible partagée procèdent-ils aussi d'une forme d'attrait et de beauté de la ville ? Malgré les discours d'impuissance face aux périls multiples, l'écophilosophie se déploie comme une incitation à retrouver, sans naïveté, curiosité et confiance en soi, pour nous pousser à agir et à inscrire son existence dans un mouvement et un récit urbain mobilisateur. A ce titre Arne Næss et Félix Guattari nous tracent un chemin et nous livrent aussi une leçon d'optimisme. La positivité de nos deux écophilosophes transparait dans leur attitude et leur discours. Même s'ils dressent un constat réaliste sur les dégradations dramatiques de l'environnement planétaire, avant même que la crise climatique globale soit mise à l'agenda médiatique et politique, ils ne se contentent pas pour autant de dénoncer. Philosophes de la joie, ils revendiquent une position créative et volontariste, loin de toute forme de défaitisme et de moralisme culpabilisant, propre à certains courants traditionnels de l'écologie politique.

Célébrer la puissance de régénération continue de la ville, c'est saluer aussi une forme de vitalisme urbain comme une force ou une volonté de la vie pour exister et se différencier comme le suggèrent John Pløger et Jonny Aspen⁶⁹. Per Ingvar Haukeland⁷⁰, philosophe norvégien, qui a côtoyé de près Arne Næss, m'a confirmé lors d'un entretien que celui-ci, sans l'avoir explicitement formulé, était sensible à une vision organique de la ville en perpétuelle évolution comme un organisme vivant. Dans cette perspective, l'écophilosophie urbaine, soutenue par différents courants et forces actives locales, a toute sa raison d'être : à la fois stimulante et capable de générer de nouvelles énergies pour penser et se réapproprier le devenir urbain.

Et si en définitive l'écophilosophie urbaine nous incitait à tisser de nouveaux liens avec la ville, à sonder son urbanité, dans le sens d'une politesse envers soi-même et les autres, et une forme d'affabilité que donnerait l'usage respectueux et bienveillant du monde ?

⁶⁹ John Pløger et Jonny Aspen « Den vitale byen », Ed. Sap scandinavian academic press, 2015

⁷⁰ Per Ingvar Haukeland avec Arne Næss "Dyp glede Inn i dypøkologien" (joie profonde dans l'écologie profonde) Ed. Flux, 2008

9. Références bibliographiques

Félix Guattari

- Félix Guattari, « Les trois écologies », Ed. Galilée, 1989
- Félix Guattari, « L'objet écosophique », paru dans la revue Multitudes <http://www.multitudes.net/l-objet-ecosophique/> date inconnue
- Félix Guattari, « Chaomose », Ed. Galilée, 1992 (non disponible)
- Félix Guattari, « Pratiques écosophiques et restauration de la cité subjective », *Chimères*, n.° 17, 1992. http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/17chi07.pdf
- Félix Guattari, « la philosophie est essentielle à l'existence humaine : entretien avec Antoine Spire », Ed l'Aube, intervention, 2001
- Félix Guattari, Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, coll. Monde en cours, 2011,
- Félix Guattari, « Qu'est-ce que l'écosophie? » textes présentés par Stéphane Nadaud, Ed. Lignes/imec, 2013
- Gilles Deleuze et Félix Guattari, Qu'est-ce que la philosophie ?, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1991/2005
- Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Mille plateaux » Ed. de Minuit, 1979

Arne Næss

- Arne Næss, avec David Rothenberg « Vers l'écologie profonde », Ed. Wildproject, 2009 titre original: « Is it painful to think? Conversations with Arne Næss », University of Minnesota press, 1992
- Arne Næss "La réalisation de soi" Spinoza, le bouddhisme et l'écologie profonde" Suivi de "l'expérience du monde" de Stéphane Dunand, Ed. Wildproject, 2017
- Arne Næss "Ecologie, communauté et style de vie", traduit de "Ecology, community and lifestyle", Editions Dehors, 2013 édité par David Rothenberg, Cambridge University Press, 1989
- Arne Næss, « une écosophie pour la vie, introduction à l'écologie profonde », Ed. Du Seuil, 2017
- Arne Næss "økologi og filosofi: et økosofisk arbeidsutkast" Preliminær utgave. Universitetsforlaget, 1973
- Arne Næss, « Spinoza, Det frie menneske En innføring i Spinozas filosofi » Ed. Kagge 1999, 2004
- Haukeland, Per Ingvar | Ness, Odd Eirik | Næss, Arne « Dyp glede : med Arne Næss inn i dypøkologien », Ed. 2008
- Arne Næss, « Ecology of wisdom », Ed Penguin Books, 2008

Autres ouvrages

- Hicham Stéphane Afeissa, "Portraits de philosophes en écologistes", Ed. Dehors, 2012
- Mark Alizart « le coup d'état climatique » Ed. puf, perspectives critiques, 2020
- Pierre Ansay, René Schoonbrodt « Penser la ville, choix de textes philosophiques » AAM editions, 1989
- Manola Antonioli, "Géophilosophie de Deleuze et Guattari", Ed. L'Harmattan, 2003
- Roberto d'Arienzo, et de Christ Younes (direction) « pour une écologie des milieux habités : Recycler l'urbain » Ed. Metispresses 2014
- Jonny Aspen, John Pløger, "den vitale byen" Ed. Scandinavian academic press 2015
- Gregory Bateson, "steps to an Ecology of mind" Ed. University of Chicago, 1972
- Stefano Boeri, « l'antiville », Ed. Manuella, 2013
- Celine Bonicco-Donato, "Heidegger et la question de l'habiter, une philosophie de l'architecture", ed paranthèses, 2019

- Dominique Bourg « Une nouvelle Terre Pour une autre relation au monde » Ed. Desclée de Brouwer, mai 2018
- Françoise Choay, « L'urbanisme, utopies et réalités, une anthologie » Ed Essais points, 1965
- Chimères revue des schizoanalyses, numéro spécial « Écosophie », n°76 – 2011, Parution : 5 avril 2012
- Pascal David "habiter la terre, l'écologie peut-elle échapper au règne de la technique" Ed le marteau sans maître, Ed Manucius, 2019
- Mike Davis "ecology of fear" Los Angeles
- Isabelle Delannoy, "L'économie symbiotique: Régénérer la planète, l'économie, la société », Ed. Actes sud, 2017
- Jean-Pierre Dupuy « Pour un catastrophisme éclairé, quand l'impossible est certain », Ed du seuil 2002
- Jean-Pierre Dupuy « La peau fragile du monde », Ed. Galilée, 2020
- Ralph Waldo Emerson, "La Nature", (1ère édition 1836) Ed. Allia, 2019
- Guillaume Faburel "Les métropoles barbares : démondialiser la ville, désurbaniser la terre" Ed. Le passage clandestin, 2008.
- Michaël Foessel « Apres la fin du monde, critique de la raison apocalyptique », Ed du Seuil, 2012 et 2019 pour une postface inédite
- Yona Friedman, « Utopies réalisables », Ed. L'éclat, nouvelle édition 2008
- Pierre Giorgini « Au crépuscule des lieux, habiter ce monde en transition fulgurante » Ed Bayard, 2016
- Heidegger «bâtir, habiter, penser » in Essais et conférences,1980
- Catherine et Raphaël Larrère, "Penser et agir avec la nature, une enquête philosophique" Ed. La découverte, 2018.
- Bruno Latour, "Face à Gaïa". 8 conférences sur le nouveau régime climatique », Ed. la découverte, 2015
- Bruno Latour, "Où atterrir ? », Ed. la découverte, 2017
- Michel Maffesoli, "L'écologie: sagesse de La Maison Commune", art. in "Revista famecos, midia, cultura e tecnologia, avril 2017
- Michel Maffesoli, «Écosophie », Ed. Du Cerf, Collection Idées, 2017
- Blanchard Makanga, « Philosophie, éthique et droits de l'existant, Une analyse écosophique des sociétés contemporaines. » Ed. de l'harmattan, Ouverture Philosophique, environnement, nature, écologie philosophie, 28 juin 2018
- Panos Mantziaras, Paola Vigano "Projeter des horizons d'attente, Urbanisme de l'espoir" Ed Metis Presse vues d'ensemble Essais, 2018
- Pierre Montebello, "Métaphysiques cosmomorphes, la fin du monde humain" Ed. les presses du réel Collection drama, 2015
- Pierre Montebello, « Nietzsche, fidélité à la terre », Ed biblis inédit CNRS, 2019
- Timothy Morton, Being ecological, Ed the MIT press, 2018
- Thierry Paquot dans « Désastres urbains, les villes meurent aussi », Ed. la découverte poche (2019)
- Thierry Paquot "un philosophe en ville", Ed. Infolio, 2011
- Thierry Paquot et al., « Philosophie de l'environnement et milieux urbains », Ed. La découverte «armillaire» 2010
- Corinne Pelluchon, « Les nourritures, philosophie du corps politique », Ed. Points Essais, 2015
- Peter Reed and David Rothenberg « Wisdom in the open air : the norwegian roots of deep ecology » Ed. university of Minnesota press, 1987
- Isabelle Stengers "Résister au désastre", Ed wildproject/ Dialogue ed. 2019
- Bernard Stiegler, « Qu'appelle-t-on Panser ?, Au-delà de l'Entropocène », Ed. Les liens qui libèrent, 2018.
- Bernard Stiegler, (sous la direction de) « Bifurquer, il n'y a pas d'alternative » Ed. Les liens qui libèrent, 2020.
- Arnaud Villani, "la terre engloutie? Une philosophie de l'écologie" Ed. Kimé 2020
- Andreas Weber, "Enlivenment, towards a poetics for the anthropocene" Ed. MIT, 2019.

Articles

- Manola Antonioli « Design et écologie, Pour un design de la singularité »
https://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=MULT_053_0171&contenu=article
- Boel Christensenscheel, « The ethic- aesthetic way of Wonders » » Oslo and Akershus University College of Applied Sciences <https://journals.hioa.no/index.php/information/article/view/215/231>
- Elisa Cavazza, « Environmental Ethics as a Question of Environmental Ontology: Naess' Ecosophy T and Buddhist Traditions » De Ethica. A Journal of Philosophical, Theological and Applied Ethics Vol. 1:2
http://www.de-ethica.com/archive/articles/v1/i2/a04/de_ethica_14v1i2a04.pdf, 2014
- Bruce Clarke « Mediations of Gaia Ecology and Epistemology from Gregory Bateson and Felix Guattari to Avatar » , In Neocybernetics and narrative. Ed. University of Minnesota Press, 2014
- W. Fox, « Approaching Deep Ecology : A Response to Richard Sylvan's Critique of Deep Ecology », Hobart University of Tasmania Environmental Australian National University Discussion Papers in Environmental Philosophy, n°12, 1985), cité par David Rothenberg, dans la préface à l'édition américaine "l'écologie T: de l'intuition au système"
- Catharina Gabrielsson Article « Squatting My Mind – Towards an Architectural Ecosophy » , ISSN: 1755068 www.field-journal.org vol.4 (1)
<http://www.fieldjournal.org/uploads/file/2011%20Volume%204/11%20Squatting%20my%20Mind.pdf>
- Espen Gamlund « Hva er galt med dypøkologien? Noen kommentarer til Arne Næss' Økosofi T » Av Norsk filosofisk tidsskrift (Volum 47 04 / 2012)
https://www.idunn.no/nft/2012/04/hva_er_galt_med_dyokologien_noen_kommentarer_til_arne_n
- Catherine Larrère, "Ecologie et religion" postface à "Genèse, la Bible et l'écologie", John Baird Callicott, ed wildproject domaine sauvage, 2009
- Simon Levesque, « Two versions of ecosophy: Arne Næss, Félix Guattari, and their connection with semiotics », Sign system studies 44, 2016
- Valerie Marange " l'écologie, avenir de l'écologie politique" in Ecosophie ou barbarie
<http://1libertaire.free.fr/marange01.html>
- Ørjan Steiro Mortensen « Om det tragiske, biosophie, Zapffe, Næss og naturen som ikke var der et skråblikk på våre to fremste naturfilosofier » <https://filosofisksupplement.no/wp-content/uploads/2013-mortensen-zapffe-naess.pdf>
- Francis Pisani, Article du Monde du 20 février 2019 Bienvenue dans l'urbanocène, ou les secrets de la dynamique des villes
- Stéphanie Posthumus "Écocritique et ecocriticism. Repenser le personnage écologique", Université McGill http://oic.uqam.ca/sites/oic.uqam.ca/files/documents/cf36_02.pdf
- Sigmund Kvaløy Setreng, « To økofilosofier i Norge; deres begynnelse og en del til », Norsk filosofisk tidsskrift 117 vol. 37, nr 1–2, p. 117–126 01-02 / 2002
- Ji Eun Shin « Une approche écosophique de l'espace urbain » dans Sociétés (n°119), pages 19 à 28
<https://www.cairn.info/revue-societes-2013-1-page-11.htm>, 2013/1
- Harald Støren, « Djupøkologien til Arne Næss sett i ljøs av Spinozas etikk », <https://filosofisksupplement.no/wp-content/uploads/2013-stoeren-djupoekologien.pdf>
- Gisèle Trudel, "Drawing a Transductive Ecosophy in Process: Technological Arts, Residual Matter, Associated Milieus" <https://nanocrit.com/issues/issue7/drawing-transductive-ecosophy-process-technological-arts-residual-matter-associated-milieus>, 2015
- Jean-Jacques Wittezae « l'écologie de l'esprit selon Gregory Bateson », Multitudes n°24 [online] ECOLOGIQUE NOW ! | Printemps 2006
- Peter Wessel Zapffe , Article <http://folk.uio.no/hessen/pdf/peterwesselzapffe.pdf>